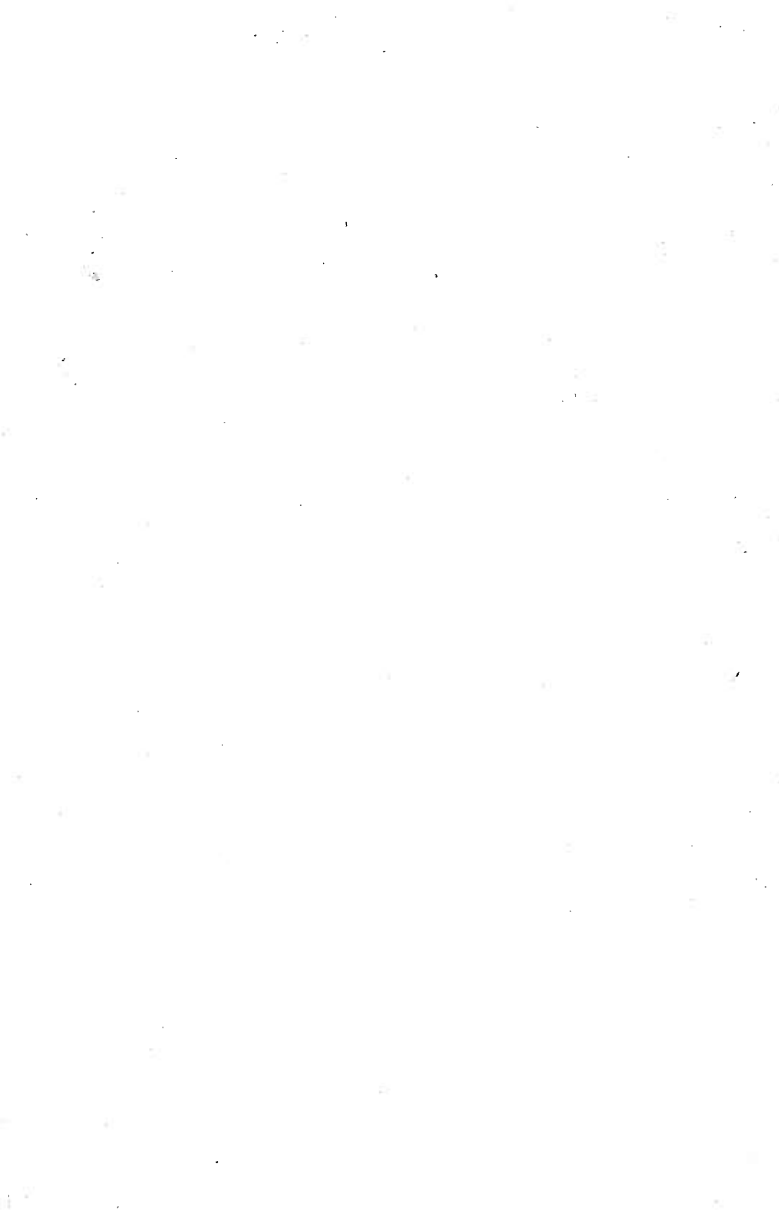
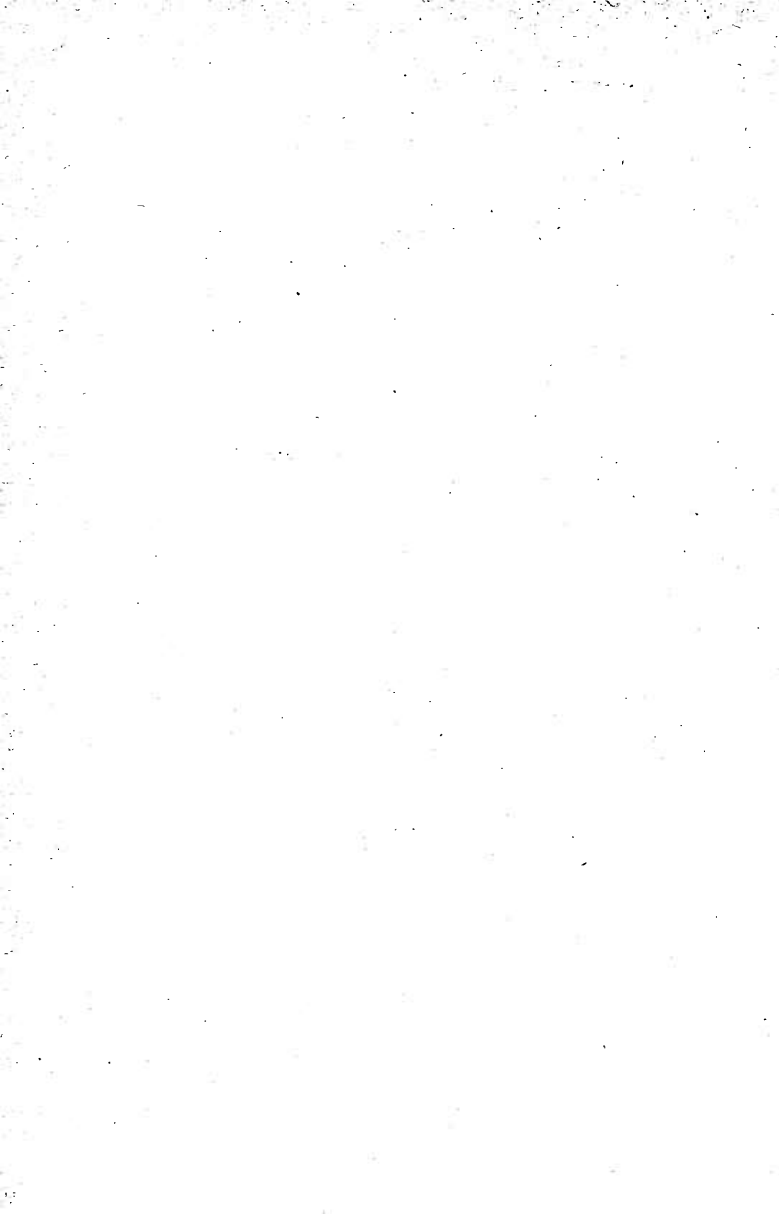




The University of Chicago
Libraries







“ LES SAINTS ”

S^t Jean Berchmans

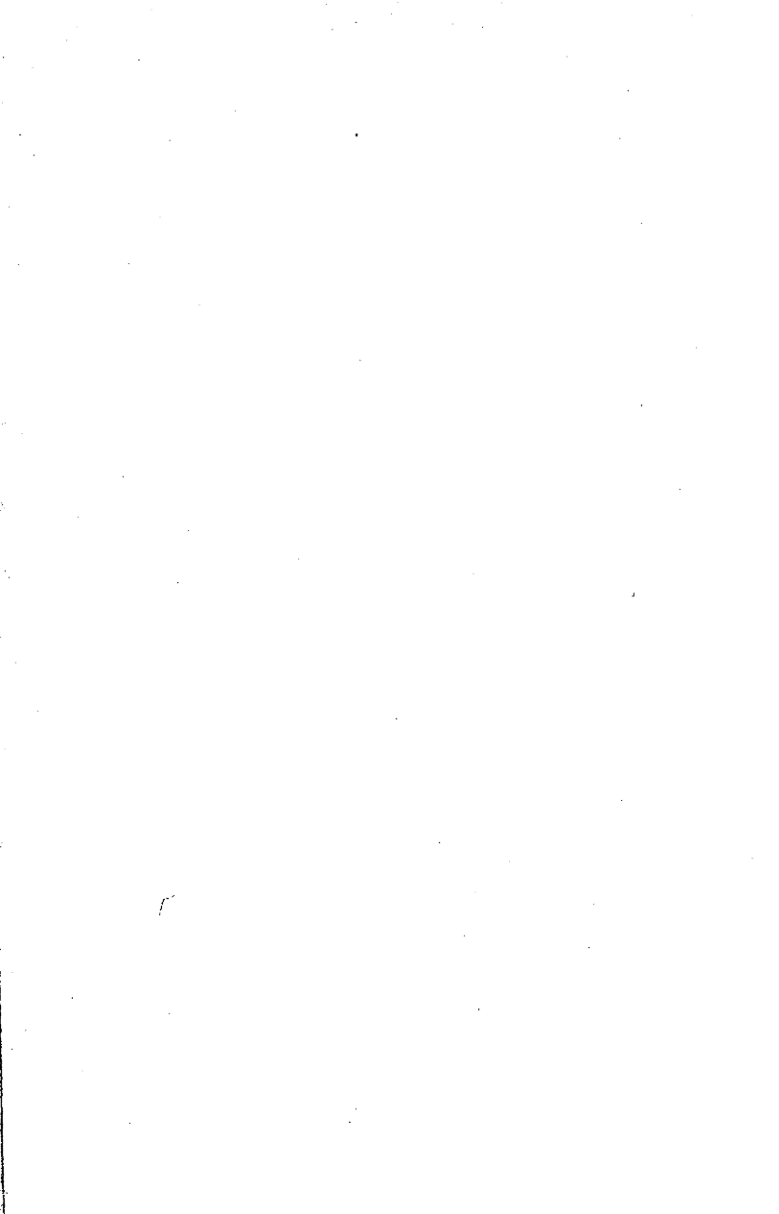
(1599-1621)

par

HIPPOLYTE DELEHAYE, S. J.

SEPTIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre



Saint Jean Berchmans

“ LES SAINTS ”

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

- Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Cinquième édition.*
Saint Jean Berchmans, par le R. P. H. DELEHAYE. *6^e édition.*
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Deuxième édition.*
Les B^{es} Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *2^e édit.*
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *2^e édition.*
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Deuxième édition.*
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Postel, par S. G. M^{re} GEORGES GREUTE. *3^e édit.*
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Troisième édit.*
Saint Jean de la Croix, par M^{re} DEMINUD. *Troisième édition.*
Saint Pie V, par S. G. M^{re} GEORGES GREUTE. *Deuxième édition.*
Les Bienheureuses Filles de la Charité d'Arras, par L. MISER-MONT. *Quatrième édition.*
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Quatrième édition.*
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Deuxième édition.*
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Vénérable Emilie de Rodat, par M^{re} RICARD. *Troisième édit.*
Sainte Marguerite-Marie, par M^{re} DEMINUD. *Sixième édition.*
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Quatrième édition.*
Le B^e Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Louise de Marillac, M^{lle} Le Gras, par EMMA-NUEL DE BROGLIE. *Cinquième édition.*
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *7^e édition.*
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*
La B^e Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Sixième édit.*
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Troisième édit.*
Saint Thomas Becket, par M^{re} DEMINUD. *Deuxième édition.*
Saint Benoît-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Quatrième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Huitième édition.*
Saint Pierre Damien, par DOM RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Deuxième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Quatrième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Cinquième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Père Endes, par HENRI JOLY. *Quatrième édition.*
Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Septième édition.*
Sainte Colette, par ANDRÉ PIDOUX. *Troisième édition.*
Le B^e Fra Angelico de Fiesole, par HENRY COCHIN. *6^e édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché : 3 fr. 50

Avec reliure spéciale : 7 fr. 40

LES SAINTS ”

S^t Jean Berchmans

(1599-1621)

par

HIPPOLYTE DELEHAYE S. J.

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

—
1922

Bx4700
B47 D9

De licentia Superiorum Ordinis.



Div.

La première ébauche de cette biographie a été écrite à la prison de Saint-Gilles (Bruxelles), durant l'occupation allemande. Composé presque sans livres, au milieu des graves soucis que la situation comportait, cet essai avait atteint son but en charmant de longues heures de solitude; il ne parut digne ni du héros, ni du public, et s'en alla rejoindre d'autres travaux inachevés, en attendant le moment, qui ne viendrait peut-être jamais, de lui donner sa forme définitive.

A l'occasion des fêtes où la jeunesse chrétienne s'apprête à commémorer le centenaire d'un de ses patrons les plus aimés, des juges trop indulgents estimant que ces pages pouvaient contribuer à faire connaître le jeune saint, ont exprimé le désir qu'elles fussent livrées à l'impression.

Mais on n'y pouvait songer à moins de leur faire subir les retouches indispensables, et des devoirs plus urgents ne permettaient guère

d'entreprendre ce travail. Le concours d'une main amie le rendit possible. L'auteur a de grandes obligations à celui qui l'a déchargé en partie de la revision du texte. C'est avec regret qu'il s'interdit de citer le nom de ce collaborateur charitable, pour déférer à une volonté formellement exprimée.

Bruxelles, 13 mars 1921.

SAINT JEAN BERCHMANS

INTRODUCTION

Si l'honneur suprême de la sainteté est d'être proposé en exemple à l'imitation des âmes chrétiennes, jamais il ne fut mieux mérité que par saint Jean Berchmans.

Les hagiographes d'autrefois ont placé si haut leur idéal, que beaucoup l'estiment exagéré ou désespèrent de l'atteindre. Souvent ils se sont plu à mettre surtout en lumière les manifestations éclatantes de la puissance divine, au point de transporter dans un monde merveilleux ceux qu'ils ne mettent pas en défiance. L'héroïsme chrétien tel qu'ils le montrent, apparaît sous des formes si hiératiques et convenues, que, de bonne foi, il nous est impossible d'y reconnaître les conditions ordinaires de nos luttes et de nos épreuves.

On n'élèvera pas la même objection contre les exemples que nous offre la vie de Jean Ber-

chmans. Elle ne nous dépasse que par l'excellence suréminente d'une vertu appliquée à de modestes devoirs, qui sont ceux de tous les religieux, je dirais presque, de tous les chrétiens.

Par son origine, Jean Berchmans est un humble enfant de la masse obscure. Dans l'histoire de sa famille on ne retrouvera rien qui puisse intéresser la postérité. Aucun de ses ancêtres n'a laissé trace dans les annales de leur époque, et les siens doivent à lui seul de n'être pas complètement oubliés. L'érudit qui, à grand renfort de recherches, a entrepris l'histoire généalogique de la famille Berchmans, s'est laissé guider, c'est certain, par sa dévotion autant que par sa curiosité de chercheur. Il s'est trompé s'il a cru ajouter un fleuron à la couronne du jeune saint.

L'obscurité de son nom n'est point compensée par ces faveurs éclatantes qui ont illustré la vie de tant d'autres saints, ou par ces interventions extraordinaires qui portent le sceau de la puissance divine. Dans cette courte carrière il n'y a trace ni de ravissements, ni de visions, ni de miracles, et rien n'y a trouvé place de ce qui passait autrefois pour caractériser l'homme de Dieu, en communication sensible avec lui, et disposant, pour ainsi dire à son gré de la toute-puissance divine.

Chose plus rare encore, ce jeune saint n'est amené sur aucun théâtre où sa vertu trouve l'occasion de briller aux yeux du monde. Les principaux épisodes de sa vie se passent à l'intérieur d'une famille bourgeoise, dans les classes d'un collège, dans la cellule d'un novice, ou d'un étudiant en philosophie. Et dans la simplicité de ce décor, aucun événement marquant ne vient mettre en saillie l'excellence de sa personnalité. Point de crise d'âme, point de grandes luttes ni de grands travaux d'apostolat, nulle action inspirée par les saintes folies de la pénitence. A première vue rien ne distingue ce jeune homme de ses camarades et un regard superficiel ne sera attiré vers lui que par le charme souverain de sa candeur aimable et rieuse.

Et pourtant il est peu de vies où aient éclaté avec plus d'évidence le prestige et l'influence de la sainteté en elle-même dégagée de ce que l'on appellerait ses accessoires. L'action pénétrante qu'elle a exercée autour d'elle, lui vient de son rayonnement propre et n'emprunte rien à ce prestige extérieur, auquel s'attachent ordinairement le respect et l'admiration des hommes.

Nulle part on ne comprend mieux ce que c'est qu'une âme élevée et transformée par la grâce. Nulle part non plus n'apparaît avec la même clarté par quel moyen, par quel effort,

avec quel secours l'âme se transfigure et devient capable d'atteindre la perfection.

Cette courte existence dans laquelle on chercherait en vain l'action héroïque, au sens ordinaire du mot, jette autour d'elle un éclat sans pareil. Mais cette splendeur de la sainteté n'est pas aveuglante. Elle est faite pour attirer le regard de ceux qui ne se sentent pas soulevés par des grâces de choix à des hauteurs inaccessibles au vulgaire. Elle montre que ce sentier simple et uni des plus humbles devoirs mène haut et loin ceux qui le suivent au jour le jour, sous le regard de Dieu. C'est la leçon de cette courte vie, dont l'héroïsme resta ignoré du monde et de lui-même.

D'autre part, les faits d'où se dégage cette leçon n'appellent d'aucun côté un effort d'érudition ou de critique. Là aussi tout est simple, clair et à la portée de tous les esprits.

L'époque où il parut est peu éloignée de nous, et rien n'est plus aisé que de la reconstituer minutieusement dans tous ses détails et de la faire revivre. L'histoire, la vie sociale, les mœurs du temps, tout cela nous est aussi familier que peuvent l'être pour nous les choses du passé. Nous pouvons, presque sans effort d'évocation, suivre notre saint dans les divers milieux qu'il a traversés et qui n'ont pas com-

plètement cessé d'être les nôtres, et cet ensemble concret de circonstances parmi lesquelles se déroule sa vie, rappelle aussi peu que possible l'atmosphère irréaliste et vaporeuse où les hagiographes du passé aimaient à faire mouvoir leurs personnages.

Enfin, sur son caractère et ses actions les témoignages abondent : témoignages de toute première main, émanant de ceux qui l'ont vu de près, ont vécu dans son intimité, et dont un bon nombre étaient des personnages distingués et peu suspects de s'être laissé entraîner par un enthousiasme irréfléchi.

Les premiers maîtres de son enfance, ses protecteurs, ses hôtes, ses professeurs et ses directeurs au collège, ont presque aussitôt après sa mort écrit leurs souvenirs. Ainsi firent également, en Belgique, les supérieurs de son Ordre, ses maîtres des novices Antoine Sucquet et Guillaume Bauters. Une mention spéciale est due à ce dernier, qui fut, on peut le dire, le premier biographe du saint, car c'est sur le mémoire qu'il envoya au P. Ceparì que celui-ci composa les chapitres de la vie relatifs aux années que Jean passa en Belgique. A Rome, sa sainteté fut remarquée et, peut-on dire, contrôlée par de plus grands personnages, des cardinaux illustres comme Bellarmin et de Lugo, des

savants de notoriété universelle comme Corneille a Lape, des hommes graves et expérimentés, dont trois futurs généraux de la Compagnie de Jésus : les pères François Piccolomini, Alexandre Gottifredi, Jean-Paul Oliva.

Non moins importantes à enregistrer sont les attestations des témoins qui vécurent avec le saint côte à côte, et purent à loisir l'observer dans le détail de ses actions journalières. Ses compagnons de noviciat à Malines, ses condisciples à Rome, de simples frères coadjuteurs notèrent minutieusement tout ce qui, dans la conduite du frère Jean avait attiré leur attention. L'ensemble de leurs témoignages, dont le nombre est considérable, ne nous laisse ignorer aucun détail de quelque importance, ni même quantité de circonstances insignifiantes, s'il convenait de prononcer ce mot lorsqu'il s'agit d'un saint. C'est vraiment comme si, attachés à ses pas, nous le suivions partout, épiait ses moindres mouvements, écoutant ses paroles, cherchant à lire sur son visage les sentiments qui remplissaient son cœur. Et l'on constate qu'à cette manière de surveillance indiscrete la sainteté ne perd rien de son prestige, et que les saints, au rebours de la plupart des grands hommes, gagnent à être vus de près.

Tout le fond de notre récit est emprunté ex-

clusivement aux témoignages qui viennent d'être énumérés; mais nous sommes loin de les avoir épuisés. Le lecteur qui aimerait à remonter aux sources et à recevoir toute vive l'impression du document contemporain, aura plaisir et profit à parcourir le texte original des éloges et des relations qui ont fourni toute la trame de cette biographie comme de toutes celles qui l'ont précédée.

On en a publié une série notable dans les *Analecta Bollandiana*, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du saint en 1921¹. C'est en quelque manière l'hommage de Bollandus à son compatriote et à son contemporain par les mains de ceux qui continuent son œuvre à l'ombre d'une belle église dédiée au jeune saint brabançon.

D'autres voudront apprendre à le connaître dans des biographies plus détaillées que celle que nous offrons au lecteur. Il faut leur recommander la Vie du P. H. Vanderspeeten, celle du P. L.-J.-M. Cros en français, celle du P. N. Angelini en italien. Mais aucune de celles-là, ni aucune de celles qu'on pourra écrire, et la présente moins que toute autre, ne feront oublier le livre du P. Cepari, publié en 1627, souvent

1. A. PONCELET, *Documents inédits sur saint Jean Berchmans*, ANALECTA BOLLANDIANA, t. XXXIV-XXXV, p. 1-227.

réimprimé et traduit, et dont la traduction latine par le P. Herman Hugo a été rééditée en 1853 par le P. Carpentier, bollandiste, avec d'utiles annotations. L'œuvre de Cepari est une des meilleures vies de saints que l'on puisse citer, et l'on éprouve quelque satisfaction à rencontrer, dans un genre cultivé par trop de talents insuffisamment mûris, un modèle aussi soigné, un travail aussi habilement et aussi consciencieusement composé. Et puis Cepari n'est pas seulement un biographe; il est de plus un témoin. Pendant les dernières années, il fut, comme supérieur, le confident des plus intimes pensées du jeune saint, et il l'assista à ses derniers moments. Si quelqu'un a compris cette âme d'élite, c'est assurément lui¹.

1. On a pourtant essayé de faire croire que ce biographe si bien informé aurait, contrairement à toutes les traditions de l'hagiographie, passé sous silence certains faits qui supposent chez Berchmans un état mystique. Bien à tort. Les faits dont il s'agit sont connus par les notes de Cepari lui-même. Il n'y a là rien qui soit de nature à modifier le moins du monde le portrait qu'il a tracé d'une main si ferme, et qui permette de l'adapter à la mode qui paraît aujourd'hui prévaloir dans certains milieux.

CHAPITRE PREMIER

L'ADOLESCENT

Diest est une petite ville du Brabant, à 10 lieues de Bruxelles, à 5 lieues de Louvain, bien paisible et gardant encore quelque chose de son aspect des anciens jours, avec des édifices religieux remarquables, Saint-Sulpice, ancienne collégiale, du xv^e siècle, Notre-Dame du xiii^e, l'église du Béguinage, et la chapelle de Tous-les-Saints, lieu de pèlerinage qui n'a cessé d'être fréquenté, bien que l'édifice ait été déplacé lors de la construction de la citadelle.

C'est dans cette ville que naquit saint Jean Berchmans, d'une famille honorable, mais peu favorisée des biens de ce monde. Il était fils de Jean-Charles Berchmans, maître corroyeur, marguillier de Saint-Sulpice, et qui fut deux fois échevin de Diest. Sa mère, Élisabeth Van den Hove, eut cinq enfants, dont Jean était l'aîné; puis Adrien, qui entra chez les Augustins et mourut missionnaire aux Philippines; Marie, qui

épousa Henri De Rouck, procureur au parlement de Malines; Charles qui remplaça son aîné dans la Compagnie de Jésus; Barthélemy, qui suivit la carrière militaire. Après la mort de sa femme, à laquelle il ne survécut pas longtemps, Jean-Charles Berchmans entra dans les ordres, fut ordonné prêtre et devint chanoine de Saint-Sulpice.

Celui qui devait illustrer à jamais cette modeste famille naquit le samedi 13 mars 1599, et fut baptisé le lendemain dans la Collégiale. Dès ses premières années, l'enfant annonça les dons exceptionnels qui feraient de lui le modèle de la sainteté aimable et gracieuse. Jamais il ne fut à charge à personne. Il savait, sans gémir, supporter les petites épreuves de son âge, et les atteintes d'une de ces maladies d'enfant, qui rendent les meilleurs difficiles et irritables, ne lui arrachèrent jamais une plainte. Jamais non plus les contrariétés ne provoquaient chez lui ni une parole ni un geste d'impatience. Il arrivait parfois, que, revenant à la maison, il trouvât la porte close. L'enfant se souvenait alors d'une maison où il était aussi chez son Père : il entrait à l'église et récitait son chapelet.

Ce fut la récompense des religieux parents de Jean de voir s'épanouir sans effort les germes de piété qu'ils travaillèrent à déposer dans l'âme de leur enfant. Tous les matins il se rendait à l'é-

glise paroissiale pour assister au saint sacrifice, et lorsque, à l'âge de sept ans, il commença de fréquenter l'école, il avança spontanément l'heure de son lever pour ne pas entrer en classe sans avoir servi deux ou trois messes.

Il était dans sa dixième année quand il aborda les études latines sous la direction de Valère Van Stiphout, alors recteur de l'école de Diest. « Je l'initiai, dit celui-ci, aux premiers exercices de la grammaire, qu'il s'assimila avec une telle ardeur et une telle promptitude, grâce à son heureuse nature, qu'il atteignit bientôt ceux qui avaient commencé avant lui et laissa loin en arrière ses premiers compagnons d'étude. Son esprit était prompt à saisir tout ce qui lui était proposé; il lui suffisait de lire ou d'entendre, pour le réciter de mémoire, ce que les autres, péniblement, parvenaient à peine à comprendre. Ce fut là le principe de l'affection que je conçus pour lui. Mon estime, mon admiration grandirent et je me mis à le considérer comme un enfant merveilleux, à le proclamer tel, et à le proposer comme un modèle, pour exciter l'émulation de mes élèves. Du reste, c'eût été là peu de chose si l'enfant n'eût eu une ardeur au moins égale pour l'acquisition des vertus. »

Jean fréquentait l'école de Van Stiphout comme externe, sans habiter toutefois la maison

paternelle. Sur ses instances, ses parents l'avaient confié aux soins du chanoine Pierre Emmerick, prémontré de l'abbaye de Tongerlo et curé de Notre-Dame. Ce vénérable ecclésiastique avait réuni dans sa maison quelques jeunes aspirants au sacerdoce, qu'il formait à la piété, à la discipline et aux vertus que réclame une si sainte vocation. Heureux de soustraire leur enfant à toute influence dangereuse, dont la clientèle assez mêlée qui fréquentait leur maison pouvait fournir l'occasion, les parents de notre saint n'hésitèrent pas à faire ce sacrifice. Quant à Jean, il n'avait dès lors d'autre pensée que de se consacrer au service de Dieu, et ce fut avec la plus vive joie que, suivant l'usage de l'époque, il revêtit l'habit ecclésiastique.

L'excellent prêtre ne fut pas longtemps à découvrir le trésor dont Dieu lui confiait la garde. Une piété angélique, une maturité au-dessus de son âge, une modestie et une réserve extrêmes faisaient de cet enfant le modèle des écoliers. Très appliqué à l'étude, il trouvait le moyen de donner beaucoup de temps à la prière, il avait recours à de saintes industries pour contenter l'attrait qui le portait vers Dieu. Il se cachait, pour prier, dans les coins les plus retirés de la maison, et un jour on le surprit sortant d'une sorte de bahut, où sa petite taille lui permettait

de se blottir. Il y avait passé deux heures en prières. Comme l'atteste son professeur, Jean ignorait jusqu'au nom des vices qu'il aurait pu connaître à son âge. Il se montrait sévère dans le choix de ses compagnons, dont un petit nombre était admis dans son intimité. La douceur de son caractère lui faisait éviter toute occasion de dispute. Quand l'humeur querelleuse de ses petits camarades prenait le dessus, lui, toujours si sociable, les laissait à leurs contestations : il s'en allait seul jouer aux billes. Il aimait à rendre service ; et dans la distribution des charges qu'on avait à se répartir entre condisciples, il s'était offert pour les plus assujétissantes, comme celles de portier et de lecteur à table.

Lorsque Jean entra dans la pension du chanoine Emmerick, il n'avait pas encore fait sa première communion. Le bon curé de Notre-Dame n'hésita pas à lui accorder une faveur qui était le grand objet de ses désirs ; et Jean se disposa à la recevoir par une confession où son maître trouva à peine matière à absolution.

L'usage des sacrements n'était point réglé alors par les principes qui ont prévalu de nos jours. A partir de sa première communion, le saint enfant prit l'habitude de se confesser toutes les semaines et de communier deux fois par mois, ainsi qu'aux jours de fête.

La dévotion à la Sainte Vierge, qui fut toujours comme la caractéristique de la piété de Jean, lui fut inculquée dès l'enfance. A une petite lieue de Diest s'élève le sanctuaire de Montaigu, le plus célèbre des pèlerinages de Belgique, dont Juste Lipse a écrit l'histoire. Jean s'y rendait fréquemment en compagnie de ses parents ou de son directeur. Ce lieu de prières, où il vit commencer les travaux de l'église que de nombreux pèlerins visitent encore, garda toujours dans son cœur un souvenir de prédilection ; et chaque fois qu'il avait quelque grâce à demander par l'intercession de la sainte Vierge, il faisait dire des messes à Notre-Dame de Montaigu.

Après trois ans passés dans la maison du chanoine Emmerick, le saint jeune homme eut à subir une rude épreuve. Sa mère malade ne quittait plus le lit ; son père voyait s'accroître tous les jours les charges du ménage et redoutait le moment où il ne pourrait plus faire honneur à ses affaires. Jean fut rappelé et, en présence de sa mère, mis au courant de la détresse de la famille. Le père se déclara hors d'état de subvenir désormais aux frais de son éducation et lui proposa d'apprendre un métier.

Ce fut pour notre saint comme un coup de foudre. Il voyait ses rêves d'avenir anéantis, un

obstacle insurmontable à suivre l'appel de Dieu qui se faisait entendre toujours plus clairement. Se jetant à genoux, il conjura ses parents de ne pas lui fermer la carrière ecclésiastique, mais de lui permettre de continuer ses études. Pour ne pas être à charge à sa famille, il se contenterait de pain et d'eau. Ses instances répétées touchèrent vivement ses pieux parents, qui avisèrent au moyen de satisfaire de si saints désirs.

A la grande joie du jeune homme, ils réussirent à trouver une heureuse solution. Le curé du Béguinage de Diest, Aymon Timmermans, proposa de le prendre à son service, s'engageant à subvenir aux frais de son entretien et de son éducation. Le digne prêtre fut récompensé de sa bonne action, par l'édification profonde qu'il reçut de son petit domestique : « Ce jeune enfant est un ange, » avait-il coutume de répéter.

Malgré tout, la situation faite au jeune étudiant n'était qu'un pis-aller. Heureusement la Providence se chargea de l'en tirer. Un pieux ecclésiastique de Malines, le chanoine Froymont, grand chantre de la cathédrale, consentait à le recevoir chez lui. Jean fréquenterait les cours du collège connu sous le nom de Grande École. Cet établissement était protégé par l'arche-

vêque Mathias Hovius, qui le considérait un peu comme son petit séminaire. La nouvelle combinaison fut agréée avec reconnaissance. Jean quitta donc sa ville natale, regretté de tous. Son maître, Valère Van Stiphout, fut inconsolable. « Son départ, disait-il, m'a causé une telle douleur, que depuis lors la vie m'a paru amère. »

Jean arriva à Malines vers le début de 1613. La maison du chanoine Froymont était une sorte de pension où étaient accueillis quelques enfants de bonne famille. Mais notre saint n'y entra pas comme pensionnaire. C'est bien à titre de serviteur qu'il fut agréé, et jamais il ne montra la moindre répugnance à remplir les offices qui semblaient le rabaisser au-dessous de sa condition, allant bien au delà des ordres reçus et même des intentions de son maître, qui n'entendait pas le mettre au même rang que les autres domestiques de la maison.

Le chanoine se rendait bien compte de la valeur intellectuelle et morale du jeune homme, et appréciait la délicatesse de ses sentiments. Il le chargea spécialement de surveiller l'éducation de trois jeunes gens de noble famille, les frères Van Roon. Jean s'acquitta de cette mission avec l'ardeur et le soin qu'il mettait à toute chose. Il allait le matin éveiller les enfants, leur faisait

dire les prières, les menait à la messe, leur enseignait le catéchisme, les conduisait en promenade. Le jeune précepteur se fit adorer de ces enfants réputés difficiles et acquit sur eux un véritable ascendant.

On aime à se le figurer dans cette première fleur de la jeunesse, gracieux, confiant, épanoui, et pourtant déjà marqué de la gravité sereine des âmes qui ont senti le néant de toutes choses. En toute occasion, au milieu de son travail, au jeu, devant le spectacle le plus simple, sa pensée remontait vers Dieu, d'un élan naturel et spontané qui rappelle saint François d'Assise. Le chanoine Froymont possédait un épagneul d'eau dont il avait confié le dressage à son petit domestique. Les bonnes gens de Malines qui, sans doute, s'arrêtaient pour voir ce jeune garçon occupé à faire plonger son chien dans la Dyle, pouvaient le croire uniquement attentif aux prouesses de l'animal. Or dans le même instant Jean songeait tout haut : « Pour un petit morceau de pain, cet animal se jette à l'eau, sur un signe de moi. Il est toujours prêt à recommencer sans se lasser jamais. Ne faut-il pas que nous aussi soyons encore plus dociles aux ordres de Dieu, qui nous récompensera au ciel ? » Et cette leçon était donnée d'un ton si convaincu et si pénétrant qu'après des années les jeunes compagnons à

qui elle était adressée, ne l'avaient pas oubliée.

Souvent le chanoine priait Jean de l'accompagner dans ses voyages et dans ses visites, et l'on eut bientôt remarqué en ville combien la vertu du jeune serviteur l'élevait au-dessus de la classe sociale à laquelle son emploi semblait le rattacher. Il suivait aussi son maître, le vendredi, à la réunion du chapitre; mais, au lieu de s'amuser dans le vestibule avec les domestiques des autres chanoines, Jean se retirait à l'église et passait le temps à prier. Dans la maison il servait à table, et il s'acquittait de cette humble fonction avec tant de dextérité et de bonne grâce, que les collègues du chanoine Froymont voulurent l'avoir chez eux quand ils donnaient à dîner. D'une complaisance sans limites, Jean était toujours prêt. Il regardait le chanoine comme son bienfaiteur, et usait envers lui de la plus grande délicatesse. Il était content de tout et prenait un soin extrême de tout ce qui lui était confié, se chargeant lui-même de raccommoder ses habits en cas de besoin, afin d'épargner toute dépense à son maître. Un jour celui-ci l'envoya de Malines à Louvain porter un message. Jean parcourut à pied les vingt kilomètres qui séparent les deux villes et revint le même jour sans avoir rien dépensé pour sa nourriture.

On devine que ce n'est pas sans beaucoup d'énergie et de constance qu'il parvint, dans une vie si laborieuse, à se ménager le temps nécessaire à ses études.

Il ne perdait pas un moment, et passait souvent une partie de la nuit, assis sur son lit, à lire et à étudier. Les jours où il fallait accompagner son maître dans ses visites, il n'oubliait pas de se munir d'un livre pour donner à la lecture les heures d'attente. Aussi fut-il à Malines ce qu'il avait été à Diest, un excellent élève en même temps qu'un ange de piété.

L'année 1615 fut signalée par un événement qui devait donner à la vie de Jean une direction nouvelle. Le provincial de la Compagnie de Jésus, Charles Scribani, accepta la proposition qui lui fut faite par le magistrat de Malines d'ouvrir un collège dans cette ville. Berchmans désira y achever ses études. Son dessein rencontra des oppositions très sérieuses de la part des maîtres qu'il quittait. Il sut, avec autant d'énergie que de douceur, briser tous les obstacles, et les témoins reconnurent dans ce résultat l'action de la Providence, qui voulait engager le saint jeune homme dans le chemin de la vie parfaite à laquelle il était prédestiné.

Sans quitter le service du chanoine Froymont, Jean fut admis à fréquenter le collège, et entra

d'emblée en rhétorique. Il eut comme professeur de latin le P. Paschase Van der Straeten, comme professeur de grec le P. Antoine De Greeff, qu'il choisit pour son confesseur. Celui-ci le dépeint tel qu'il le voyait en classe, au milieu de la troupe souvent turbulente de ses condisciples, toujours égal à lui-même, se signalant par sa modestie, son attention, son application au travail, et par une amabilité souriante qui, non moins que sa vertu, lui conciliait l'estime et l'affection de tous.

Ses succès furent remarquables. Ni à Diest, ni à la Grande École on ne lui avait enseigné le grec ; il en étudia les éléments au commencement de sa rhétorique. Malgré cette infériorité et les conditions défavorables où le plaçaient les exigences de son service, Jean sortit premier d'une classe où les bons talents ne manquaient point.

L'effort intense que suppose pareil résultat ne diminua en rien sa ferveur, et plus que jamais, on vit que son avancement spirituel était au premier plan de ses préoccupations. Dans ses conversations avec le P. De Greeff, il l'interrogeait sur ce qu'il y avait de plus parfait à dire ou à faire dans les diverses circonstances de sa vie. La prière remplissait le temps que lui laissaient ses devoirs et ses études. On le trou-

vait derrière une porte ou dans un coin retiré de la maison, priant ou méditant, et souvent son oraison se prolongeait dans la nuit jusqu'à ce qu'il tombât de sommeil. Son action de grâces après la communion durait parfois deux ou même trois heures, et il n'était pas rare qu'il assistât à deux ou trois messes.

Dévoué, comme il l'était, au culte de Marie, il fut un des premiers à se faire inscrire parmi les membres de la Congrégation du collège et, inaugurant dès lors un apostolat qui lui fut toujours cher, il décida un grand nombre de ses compagnons à le suivre. Congréganiste fervent, il ne se contenta pas des pratiques assez simples imposées par le règlement. Le samedi et la veille des fêtes, il jeûnait en l'honneur de la sainte Vierge, et s'imposait, par humilité, de laver la vaisselle. Chaque mois le directeur de la congrégation lui indiquait sur sa demande, les défauts à corriger, les pénitences à s'infliger et les exercices de piété qui pouvaient être particulièrement agréables à la souveraine du ciel.

Au cours de cette année d'études se posa pour lui, comme pour tout jeune homme de son âge, la question décisive de l'orientation de sa vie. Dans quelle voie allait-il s'engager? Quelles étaient sur lui les vues de Dieu? Sa pensée n'avait point cessé de se tourner vers le service

des autels. Mais dans la milice ecclésiastique plus d'une arme s'offrait à son choix, et Jean éprouva d'abord quelque hésitation. Il avait appris à connaître la Compagnie de Jésus, son esprit, ses travaux, les fruits de son apostolat ; il la voyait à l'œuvre, et commençait à entrevoir de ce côté l'idéal rêvé et à ressentir les attrails de l'appel divin. Ce jeune homme, qui devait devenir bientôt comme l'incarnation vivante de la règle de saint Ignace, ne céda pas, comme on pourrait le penser, à un élan d'enthousiasme. Sa détermination fut mûrement réfléchie et comme il l'avoua à un de ses compagnons de noviciat, ce ne fut pas sans peine qu'il se décida à entrer dans la Compagnie. Il fallut, pour achever de le décider, les encouragements bienveillants d'un de ses maîtres.

Rien ne fut négligé par le saint enfant pour reconnaître la voix de Dieu. Ce fut désormais l'objet principal de ses prières. A cette intention furent offertes ses communions du dimanche et des jours de fête, auxquelles il ajouta la communion du jeudi, et ces jours-là il allait entretenir son confesseur de la grande affaire qui le préoccupait. Et voici un détail touchant. Toute la richesse de Jean montait à une somme de 25 florins. Il en fit trois parts, dont la première fut pour les pauvres, les deux autres furent

destinées à faire dire des messes à l'autel de la sainte Vierge dans l'église Saint-Pierre de Louvain et dans l'église de Montaigu, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur le choix qu'il allait faire.

De jour en jour l'appel de Dieu devenait plus distinct et l'attirait du jeune rhétoricien pour la Compagnie de Jésus plus décidé. Les lettres de saint Jérôme lui avaient révélé les excellences de l'état religieux ; la Vie de saint Louis de Gonzague l'avait fait pénétrer plus intimement dans l'esprit de l'institut de saint Ignace. « Dès qu'il comprit, dit un témoin, à ne pouvoir en douter, les desseins de la Providence sur lui, rien ne put l'arrêter et ni caresses, ni menaces, ni promesses de l'archevêque et d'autres personnes influentes ne purent le faire hésiter un instant. » Il s'engagea par vœu à répondre le plus tôt possible à cette vocation et, sur le conseil de son confesseur, il fit connaître à ses parents la détermination qu'il venait de prendre. Il leur écrivit en ces termes :

« Mon vénéré Père et ma très chère Mère,

« Voilà trois ou quatre mois environ que Notre-Seigneur frappe distinctement à la porte de mon cœur et que pour ainsi dire je la lui tiens fermée. Mais quand je me suis aperçu que partout et toujours, à l'étude, au jeu, à la promenade

ou ailleurs, il ne se présentait d'autre idée à mon esprit que celle du choix d'un état de vie, j'ai résolu, et après beaucoup de communions et de bonnes œuvres, j'ai fait vœu de servir, moyennant sa grâce, Notre-Seigneur en religion.

« Qui peut en effet, sans horreur, voir les misères, les dangers, et les affreux péchés des hommes dans tous les genres de vie ; au contraire, qui peut, sans désirer de s'y vouer, considérer la régularité, l'humilité, les autres vertus, et par-dessus tout, l'ardent amour de Dieu et du prochain dont on fait profession dans l'état religieux ?

« Il est dur, j'en conviens, pour des amis, pour des parents de se séparer d'enfants qu'ils chérissent ; mais que feraient-ils — Dieu leur épargne cette affliction ! — si Notre-Seigneur les appelait à lui ?

« Et puis je réfléchis parfois à ceci : Si je voyais devant moi, d'un côté mon père, ma mère, ma sœur... de l'autre Dieu Notre-Seigneur avec sa mère, qui je l'espère, est aussi ma mère bénie, et que les premiers me parlassent ainsi : Cher enfant, nous t'en prions par les peines et les fatigues que nous avons endurées pour toi, viens avec nous ; — Et Jésus-Christ de son côté : C'est moi qui pour toi me suis fait homme, qui

ai été flagellé, couronné d'épines et enfin crucifié. Voici mes cinq plaies sacrées; n'est-ce pas pour toi que je les ai reçues? Ignores-tu que de mon très saint corps j'ai nourri ton âme et que mon sang adorable l'a abreuvée? Et toi tu te montrerais ingrat? Très chers parents, quand je considère ces choses, mon cœur s'enflamme tellement que, s'il m'était possible, je volerais aussitôt en religion et mon âme et mon cœur n'auraient point de repos qu'ils n'eussent trouvé leur bien-aimé.

« Mais, direz-vous, c'est trop tôt, attends d'avoir pris tes grades. — Je vous le demande, s'il venait à votre porte un mendiant demander l'aumône, et que, vous voyant disposés à lui donner quelque chose, il vous disait : Je viendrai chercher cela dans un ou deux ans — sans savoir si vous le lui donneriez alors, ne le regarderiez-vous pas comme un malavisé, comme un fou? — Or, devant le Dieu tout-puissant, ne sommes-nous pas tous des mendiants? Voilà qu'après les suppliques nombreuses que je lui ai présentées, il lui plaît de me faire une de ses précieuses aumônes, celle de m'appeler à la vie religieuse et cela dans la Compagnie de Jésus, que l'on peut appeler le marteau de toutes les hérésies, l'asile de toutes les vertus; et moi je mépriserais ce don, et je le repousserais du pied? je ne sais si

Notre-Seigneur voudra, après deux ans, me l'offrir encore : bien plutôt dois-je appréhender qu'il ne me jette à la face (oh! malheur!) ces paroles : « Je ne te connais pas ».

« Aussi, je m'offre de tout cœur à Jésus-Christ, et je désire combattre dans sa Compagnie. Vous n'aurez pas, je l'espère, la pensée déraisonnable de vous opposer au Christ. J'ai lu dans l'histoire que les Égyptiens immolaient leurs enfants à leur dieu, le crocodile, qui devait les déchirer. Et que les voyant démembrés par l'animal, les parents se réjouissaient bruyamment. C'est ainsi que vous vous réjouirez, que vous louerez et remercierez Dieu d'être appelés à l'honneur, non de lui donner un fils, qui n'est pas à vous, mais de lui rendre celui qu'il vous a donné.

« Je me recommande à vos bonnes prières, afin qu'il plaise à Notre-Seigneur de m'accorder la persévérance jusqu'à la fin de ma vie et puis à vous et à moi la vie éternelle. »

Les parents de notre saint s'étaient faits à l'idée de voir leur fils entrer dans les rangs du clergé séculier. La nouvelle que leur apportait cette lettre si pleine de grands sentiments les affecta péniblement. Le père accourut aussitôt à Malines, et essaya de faire revenir le saint enfant sur sa détermination. Ce premier assaut fut affectueusement mais énergiquement re-

poussé. Alors le père s'en prit au confesseur de Jean, le P. De Greeff, qui s'entendit reprocher d'avoir inspiré au jeune homme l'idée d'entrer dans la Compagnie, sans égard à la détresse de la famille, et aux sacrifices supportés en vue de lui ouvrir la carrière ecclésiastique. Le P. De Greeff n'eut pas de peine à se justifier. C'était Jean qui le premier s'était ouvert à lui de son projet, et lui en qualité de directeur, l'avait encouragé à suivre la voie tracée par la volonté divine. Sa justification fut si complète, les sentiments auxquels il fit appel étaient si bien en harmonie avec les religieuses pensées du pauvre père, que celui-ci ne put répondre que par ses larmes.

Pourtant, il ne voulut pas se rendre encore, et jugea nécessaire de faire examiner par des personnes désintéressées une décision qui n'était peut-être pas assez mûrie. A sa demande Jean se rendit chez les Capucins de Malines, exposa l'état de son âme et la genèse de sa vocation. Ces religieux l'écoutèrent et lui représentèrent toutes les conséquences de sa résolution. Après avoir entendu ses réponses, ils ne purent que l'encourager à la suivre. L'un d'eux pourtant, parent des Berchmans, fut d'un autre avis et se crut permis de revenir à la charge. A plusieurs reprises il alla trouver notre saint chez lui et

essaya par tous les moyens d'ébranler sa constance. Les premières fois Jean l'écouta avec déférence; mais sentant bien qu'il n'y avait qu'un geste énergique pour mettre fin à de dangereuses importunités, il finit par lui montrer la porte. Ses parents encore essayèrent de gagner du temps en le priant de différer de quelques mois l'exécution de son dessein. Le saint jeune homme répondit par une lettre très ferme, où il rappelait les paroles sévères de Notre-Seigneur à l'adolescent qui hésitait à le suivre sur l'heure. Ils n'insistèrent point, mais demandèrent que Jean vint leur dire adieu à Diest avant d'entrer au noviciat. Le chanoine Froymont, nous ignorons pour quelle raison, s'opposa à ce voyage. Voici en quels termes Jean s'excusa. On aimera à lire, dans leur simplicité, les détails familiers dont cette lettre est remplie.

« Mon vénéré Père et ma très chère Mère,

« Je suis heureux d'apprendre que vous êtes en bonne santé. Je prie Dieu de vous la garder longtemps.

« Je dois vous faire savoir que, pour plusieurs motifs mon maître n'approuve pas que je vienne à Diest, comme vous le désirez. Je vous prie donc bien humblement, vénéré Père et bien chère Mère, par notre commune affection, de venir vous-mêmes à Malines, mercredi soir au

plus tard, par la voiture qui fait le trajet de Montaignu à Malines ou par la voiture d'Étienne, pour nous souhaiter mutuellement la bienvenue et nous faire nos adieux; vous me donnerez à Dieu Notre-Seigneur, qui m'a donné à vous.

« Il est une autre chose que je désire de vous, mes vénérés parents, et que vous ne me refuserez pas; je ne puis le faire moi-même, et chaque heure de délai me semble un jour. Je vous prie donc d'aller à Notre-Dame de Montaignu, avec mes tantes béguines, mon frère et ceux de nos bons amis qui veulent bien le faire pour le salut de mon âme. Approchez-vous de la sainte table et présentez-moi à Notre-Dame et à son Fils béni avec cette allégresse de cœur que la bienheureuse Vierge ressentit quand elle offrit Jésus-Christ à son divin Père. Si cependant le pèlerinage devait retarder votre venue à Malines, vous le feriez après votre retour.

« Je vous recommande vivement l'ami qui, pour obliger mon maître et moi-même, me rend le service de vous porter cette lettre. Traitez-le bien et logez-le, je vous prie, ou chez ma grand'mère ou chez nous.

« Recommandez-moi cordialement à mon grand-père, à mes grand'mères, et surtout à mon excellent bienfaiteur, M. le chantre Groenen-donck; qu'il daigne parfois se souvenir de

moi dans ses prières. Je n'oublie pas mon oncle Pérégrin et ma tante Catherine.

« J'ai encore quelques petits souvenirs que vous voudrez bien, j'espère, emporter avec vous.

« Tous de cœur priez pour moi, afin que le Seigneur daigne m'accorder la persévérance jusqu'à la fin de ma vie. Veuillez faire à tous mes amis cette même recommandation, et qu'elle leur soit comme mon dernier adieu. »

Cette lettre est du 19 septembre 1616. L'entrevue désirée eut lieu et fut l'occasion, pour notre saint, de montrer une fois de plus sa force d'âme, son père s'obstinant à ne point prendre son parti d'une détermination qui dérangeait tous ses projets d'avenir. Peu de jours après Jean entraît au noviciat. Il avait dix-sept ans et demi.

Ces années Jean les avait passées dans le calme d'une vie pure et laborieuse, embaumée par la piété. Il pouvait dire au divin Maître : *Haec omnia custodivi a iuventute mea*. Plus heureux que le jeune homme de l'évangile, il répondit à l'appel qui lui demandait davantage. Il donna tout, et dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui, il se proposa d'être ce qu'il avait toujours été, fidèle à toutes les inspirations de la grâce.

CHAPITRE II

LE NOVICE

La Compagnie de Jésus, introduite en Belgique en 1542, érigée en province en 1564, y avait fait de rapides progrès. De nombreuses et excellentes recrues ne cessaient de se joindre à elle, et les fondations se multipliaient. Son activité revêtait toutes les formes de l'apostolat : les collèges, la prédication, le ministère de la confession, les catéchismes, les écoles dominicales, les congrégations, l'aumônerie militaire, l'aumônerie de la flotte, les missions en pays protestant et dans les pays lointains. Ces œuvres étaient visiblement bénies de Dieu. Les historiens profanes rendent hommage à l'activité et constatent le succès des jésuites belges dans leurs efforts pour aider au relèvement du pays, après les guerres de religion.

La Compagnie n'eut d'abord qu'un noviciat, à Tournai. En 1611, lors de la division de la Province belge en deux provinces distinctes, fut

fondé celui de Malines. Lorsque Berchmans y entra, le 24 septembre 1616, soixante-dix novices étaient réunis dans cette maison. Leur maître et directeur était le P. Antoine Sucquet, homme de savoir et d'expérience, auteur d'écrits ascétiques, qui furent traduits en plusieurs langues. Il fut remplacé l'année suivante par le P. Guillaume Bauters, à qui nous devons à peu près tout ce que l'on possède de détails précis sur les débuts de son jeune disciple.

Le nombre des novices atteignait alors la centaine. L'élan de ferveur que suppose cet accroissement rapide dit assez haut quelle émulation de piété et de vertu devait régner parmi cette florissante jeunesse. Il s'y rencontrait plus d'un nom destiné à une certaine notoriété.

Assez souvent, même pour les âmes généreuses, l'entrée en religion est un moment dur à passer. Sous l'impression toute vive des liens qu'il leur a fallu briser, elles se sentent d'abord comme déracinées. Sans précisément être tentées de regarder en arrière, elles ont peine, parfois, à se défendre de la crainte que l'élément inconnu de leur vie nouvelle peut inspirer. Jean Berchmans ne connut pas cette épreuve. Depuis l'éveil de sa raison, il avait vécu dans la pensée de se donner à Dieu. Toutes ses jeunes années avaient été remplies de cette espérance. Pour elle, il

avait connu les privations et les assujettissements de la pauvreté; pour elle, il avait lutté contre les intérêts et la tendresse des siens. Il ne quittait rien dont il ne fût détaché depuis longtemps. En entrant en religion, il lui semblait revenir à la maison paternelle.

A la porte du noviciat, Jean se rencontra avec un autre jeune homme qui s'y présentait comme lui. Tandis qu'ils attendaient le moment d'être introduits, Berchmans remarqua dans le jardin un frère coadjuteur occupé à bêcher la terre. Aussitôt il proposa à son compagnon d'aller l'assister. « *Pouvons-nous mieux débiter dans la vie religieuse que par un acte d'humilité et de charité?* » Et tous deux, sans plus délibérer, allèrent offrir leurs services au frère jardinier. D'autres sans doute, en eussent fait autant à leur place s'ils y avaient songé; mais combien y auraient songé à pareil moment?

Jean entra tout aussi naturellement et sans plus d'effort dans les obligations de sa vie nouvelle. Dès le premier moment, il montra dans tout son extérieur et dans les moindres détails de sa conduite une grâce parfaite qui tenait du prodige. Ses compagnons, qui savaient ce qu'il en coûte pour acquérir un peu de maîtrise sur soi-même, le regardaient avec une admiration mêlée de respect et aussi de quelque surprise.

« C'est, disaient-ils, un ange dans un corps mortel. » Son maître des novices, le P. Bauters, ne parle pas autrement, et dans la bouche d'un homme si grave, un tel éloge n'est pas une hyperbole banale, empruntée à la littérature des panégyriques. « Ce fut là, dit-il plus tard, la première impression que sa vue produisit sur moi. Ce sentiment devint plus vif lorsqu'il me fut donné de pénétrer dans l'intimité de son âme et d'y découvrir les trésors d'innocence, de modestie, de douceur, de connaissance des choses de Dieu, son respect des supérieurs, sa constance à poursuivre tout ce qu'il avait entrepris, son application à l'oraison, les lumières qu'il recevait d'en haut, son zèle pour la gloire de Dieu seul. »

Le noviciat est l'école de la vie ascétique, sous une forme appropriée aux exigences d'une vocation spéciale. Outre les invariables principes de la perfection évangélique, qui s'apprennent par la pratique beaucoup plus que par la théorie, le novice fait son unique occupation d'acquérir l'esprit de son Ordre; il en étudie les constitutions, les règles, les traditions, tout le détail de l'observance qui lui donne sa physionomie et son caractère propre. Surtout il s'attache à y conformer sa conduite et ses pensées, à faire passer dans sa vie l'idéal qui lui est proposé, à se créer, en un mot, les habitudes qui seront la

sauvegarde de sa fidélité. Pour le mieux rompre à l'obéissance et à la régularité, on les lui donne à pratiquer dans des obligations minutieusement déterminées et, en apparence, futiles, où le devoir apparaît, pour ainsi dire, à l'état pur, visible seulement aux yeux de la foi.

A l'époque de Berchmans, il était déjà passé en loi de réunir les novices d'une même province dans des maisons spécialement organisées en vue de leur formation. Cette méthode aujourd'hui adoptée par un grand nombre d'Ordres et de Congrégations religieuses, était alors une innovation. Elle se recommande par des raisons très fortes, que l'expérience a confirmées. Une transformation comme celle qui doit s'opérer à l'entrée de la vie religieuse exige que l'âme soit soustraite non seulement à tout contact avec le monde, mais encore à tout exemple et à toute influence qui soit capable de contrarier, si peu que ce soit, la direction qui préside à ce lent et difficile travail. Dans un tel milieu, entre ces jeunes gens épris du même idéal, appliqués au même effort il s'établit un courant d'édification réciproque, dont l'influence agit puissamment sur les caractères. Il serait vain de prétendre que ces précieux avantages soient sans aucun mélange d'inconvénients. Dans une atmosphère trop bien préservée, l'illusion, parfois, pousse et fleu-

rit à côté de la vertu. Un peu d'imitation ou d'inconsciente rivalité se mêle à l'entraînement des pieux exemples; la ferveur se traduit par des gestes suggérés ou empruntés, et il n'est même pas impossible que l'amour-propre ou le respect humain, par une espèce de retournement subtil, se mettent de la partie.

Il faut regarder comme l'une des marques les plus claires de la sainteté de Berchmans que personne, même en l'observant et en l'épiant de très près, n'ait remarqué en lui l'ombre d'une affectation ou d'une attitude convenue. En lui tout était franc, solide, profond, marqué au coin de la plus évidente sincérité. L'usage veut que, durant les années de formation, on s'éclaire charitablement les uns les autres sans trop de ménagements pour les blessures de l'amour-propre, sur les défauts qu'un compagnon, aveuglé peut-être sur lui-même, remarque aisément chez autrui. Dans son désir de recueillir, pour son profit spirituel, tous les avantages de cette utile institution, Jean avait réussi à se faire donner quatre censeurs, chargés de l'observer et de lui signaler ses moindres défauts. L'un d'eux le reprit un jour de je ne sais quelle négligence. La remarque, paraît-il, portait à faux, ce qui n'empêcha pas le frère Jean de remercier affectueusement son compagnon, et de

lui promettre de réciter pour lui trois chapelets avec l'assurance que le même acte de charité recevrait chaque fois la même récompense. Le bon novice se promet bien de redoubler de vigilance et de mériter souvent un salaire auquel il attachait le plus grand prix. Mais il ne réussit plus à trouver le moindre prétexte à avertissement.

Le maître des novices compléta cette expérience en demandant à chacun des compagnons de Berchmans, sous le secret, de lui indiquer par écrit ce qu'ils pouvaient trouver à redire dans la conduite de leur confrère. Quelque haute idée qu'il eût de sa vertu, le P. Bauters, sachant à quel point l'attention des novices est éveillée sur tout ce qui peut avoir l'apparence d'un manquement, fut étonné du résultat entièrement négatif de cette consultation. On comprend après cela qu'un témoin ait pu résumer en ces termes l'impression que produisait sur lui le spectacle d'une perfection si peu ordinaire : « Je ne lis point la Vie de saint Louis de Gonzague ; tous les jours je l'ai vivant sous les yeux. »

C'est dans l'intimité de son commerce avec Dieu que Jean puisait sa force et qu'il ranimait constamment sa ferveur. L'oraison faisait ses délices et il donnait à la méditation et à la prière tout le temps dont il pouvait disposer. Les

yeux légèrement fermés, les mains jointes ramenées contre la poitrine, toujours à genoux, il demeurait immobile ; mais à l'animation de son visage on reconnaissait l'ardeur dont il était enflammé, et c'était à qui se rapprocherait de lui dans l'espoir d'en recueillir quelque étincelle. Lorsqu'il s'était mis en la présence de Dieu, il lui parlait familièrement comme à un ami que l'on intéresse à ses moindres pensées et que rien de ce qu'on peut lui dire ne laisse indifférent.

A qui veut se rendre compte de l'effort dépensé pour se maintenir sans cesse en union avec Dieu, il suffit de parcourir l'ordre du jour que Jean s'était prescrit, et où sont notées minutieusement ses pratiques de dévotion depuis le réveil jusqu'à la dernière heure du jour. La prière remplit tous les intervalles qui séparent les exercices prévus par la règle. Il n'est pas d'action de la journée qui ne commence par une élévation de l'âme à Dieu et ne se termine par une offrande. Le repas et la récréation deviennent des œuvres saintes, et le son de l'horloge un signal qui rappelle le souvenir de la passion du Sauveur. La sainte communion à laquelle il se dispose ou dont il remémore le bienfait est comme le centre de la vie de Jean, et il a composé deux méthodes

pour s'y préparer, l'une tirée des mystères de la Passion, l'autre de ceux de la Nativité.

D'ailleurs, la dévotion à l'Eucharistie prime chez lui toutes les autres. Il se rend à la chapelle pour adorer le Saint-Sacrement sept fois par jour, et, ne pouvant à son gré prolonger ces visites, il prie saint Louis et saint Stanislas de le remplacer jusqu'à son retour. Ce fut une joie pour lui de constater qu'un bon nombre de ses compagnons imitaient son exemple, en allant, avant le repos de la nuit, s'agenouiller devant le tabernacle. Cette pieuse pratique, devenue générale dans la province Flandro-Belge, s'observe encore aujourd'hui dans la province de Belgique.

Le fervent novice avait fait, avec quelques-uns de ses compagnons, une convention pieuse à l'effet de demander les uns pour les autres, durant la messe trois faveurs spéciales : une pureté angélique ; la persévérance dans la vocation ; la grâce de devenir d'utiles instruments entre les mains de la Compagnie. A la même intention ils s'engageaient à offrir la première communion du mois. Ils s'étaient promis mutuellement que le premier d'entre eux qui serait appelé auprès de Dieu, lui demanderait pour les survivants les mêmes grâces. Ceux-ci s'obligeaient à offrir douze messes ou autant de

chapelets pour le repos de son âme. En mémoire de Berchmans, cette pieuse association n'a pas cessé d'être renouvelée par ceux qui tiennent à être ses émules.

Après l'Eucharistie, c'est à la mère de Dieu qu'allait la dévotion affectueuse de notre jeune saint. « Il semblait avoir été mis au monde, disait son maître des novices, pour propager le culte de la sainte Vierge. » Il s'engagea, et plusieurs à son exemple s'engagèrent à répandre la dévotion à Marie par la parole dans les instructions, les catéchismes, les conversations. Il ne laissait guère passer de récréation sans parler d'elle. « C'est à elle, disait-il, que je dois l'éducation que j'ai reçue ; c'est elle qui m'a fait progresser dans les études ; c'est à elle que je suis redevable de ma vocation ; c'est par elle que j'espère mon salut, et sans elle je suis bien près de désespérer. » Le privilège de l'Immaculée Conception surtout était l'objet de sa plus tendre dévotion. Il dit un jour à un de ses confrères : « Aujourd'hui, à la communion, mon intention a été d'obtenir de Dieu qu'il fasse croître dans le cœur des hommes la dévotion à l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, parce que c'est à nous, qui sommes les fils d'une si admirable mère, de la défendre du côté où ses ennemis l'attaquent avec le plus de violence. »

Son ardente dévotion pour Marie l'amenait naturellement à honorer d'une façon spéciale saint Joseph. Un jour, se promenant avec un de ses compagnons, il mit la conversation sur les prérogatives de ce grand patriarche. Le résultat de l'entretien fut que les deux bons novices prirent la résolution de travailler à répandre son culte, et de parler de ses grandeurs chaque fois que l'occasion s'en présenterait. On convint en outre d'ajouter désormais aux litanies de la sainte Vierge l'oraison de saint Joseph. Encore une pratique qui finit par passer dans l'usage.

Les récréations étaient pour le frère Jean l'occasion la plus propice de communiquer aux autres les saintes pensées dont il était rempli. Il n'est pas donné à tous de savoir amener la conversation sur un sujet de piété et de l'y maintenir sans effort ou sans affectation ; et l'on a connu bien des hommes d'une vertu solide à qui manquait ce talent. Berchmans le possédait en perfection. Il fit preuve, sur ce point encore, d'un tact qu'on eût dit suggéré par une longue expérience. C'est ainsi qu'il avait appris qu'il suffisait de parler du fruit de son oraison pour le perdre aussitôt. Plus tard il s'aperçut aussi que ces entretiens supposent une certaine intimité et ne peuvent réussir que dans des groupes restreints. Il prenait soin de

s'y préparer, et savait rendre intéressants les sujets les plus graves, en appuyant ses dires d'exemples bien choisis, et surtout en y mettant la bonne grâce qui lui était naturelle.

L'obéissance était sa vertu de prédilection. Jamais il n'éprouvait la moindre hésitation à obéir, même quand l'autorité avait été remise à des subalternes choisis tout exprès, semble-t-il, pour rendre la soumission méritoire. Un jour, durant les travaux manuels auxquels on exerce les novices, il fut chargé de balayer le quartier des étrangers. Celui qui présidait aux travaux jugea que Jean avait répandu trop d'eau sur le parquet, et, en lui imposant, le lendemain de recommencer la besogne, il eut l'idée bizarre d'ordonner qu'il allât chercher l'eau nécessaire au moyen d'une cuillère dans un puits qui était à vingt-cinq mètres de là. Jean obéit le plus sérieusement du monde, et lorsqu'on lui demanda s'il n'avait éprouvé aucune répugnance à exécuter ce commandement ridicule, il répondit qu'il ne s'était jamais senti plus heureux d'obéir. Lorsque, pour se conformer à un ordre, il fallait refuser un service ou se dérober à quelque devoir que la bienséance semblait imposer, il trouvait toujours le moyen de faire agréer ses excuses. Elles étaient présentées avec tant d'à-propos et de simplicité, qu'on se retirait profondément édifié.

L'obéissance bien comprise et généreusement pratiquée est un continuel exercice de renoncement. Jean pratiquait la mortification sous une forme encore plus directe. S'il est permis de lui reprocher un excès, c'est d'avoir poussé trop loin la rigueur de son abstinence. Il avait pris la résolution de ne jamais se lever de table sans s'être imposé quelque pénitence. Se dominer, rester maître de soi, réprimer tout ce qui eût ressemblé à un entraînement de l'instinct, ce n'était rien encore. Mais Jean trouva le moyen de se condamner à des privations qui passaient les limites de la prudence. Expliquant un jour à quelques frères coadjuteurs que la vertu ne s'acquiert pas d'un seul coup mais peu à peu et par degrés, il raconta qu'en soustrayant tous les jours quelques bouchées à son repas du matin, il avait réussi à prendre l'habitude de se passer de déjeuner.

Aux repas qu'il ne pouvait supprimer complètement, il s'était imposé une abstinence qui finit, trop tard peut-être, par alarmer ses supérieurs. Ceux-ci prescrivirent à Jean d'accepter, sans en rien retrancher, l'ordinaire de la communauté. Jean obéit simplement, tout en se croyant obligé de veiller à ce que la nature n'abusât point d'un ordre, où elle semblait trouver son compte. A partir de ce jour il s'ap-

pliqua à occuper consciencieusement son temps, mais sans se hâter, jusqu'à la fin du repas. Un frère coadjuteur s'en aperçut et voulut savoir pourquoi un novice si mortifié ne finissait de manger qu'après tout le monde. Il lui posa la question et il apprit, comme il dit en son naïf langage : « que le révérend père Provincial lui avait commandé de manger tout ce qu'on lui baillerait et que pour obéir il mangeait doucement jusqu'à la fin de la table : alors, si tout était mangé, il avait obéi ; s'il n'avait pas tout mangé, il arrêtait ; la seconde obéissance le délivrait de la première ».

Si dur qu'il fût pour lui-même, Jean n'avait pourtant rien d'austère. Il avait compris d'instinct, qu'un visage assombri ne recommande point le maître que l'on sert. Saint Ignace aimait à voir la gaieté briller sur le visage des jeunes religieux, et, Dieu merci, la joie, même un peu expansive à certaines heures, n'est point bannie des noviciats. Ce n'est pas Jean Berchmans qui eût interrompu cette tradition. La gaieté fut précisément le cachet propre de sa vertu. L'aménité de son caractère, l'égalité de son humeur, son rire franc et cordial auquel ne résistaient ni tristesse, ni mélancolie, le rendaient aimable à tout le monde, et ses compagnons l'avaient baptisé du nom de saint Hilaire, ou saint joyeux. A

certain moments l'idée d'appartenir à Dieu s'emparait de son esprit et le remplissait de consolation ; la joie dont son âme débordait se communiquait autour de lui. Dans nulle occasion du reste ce contentement profond ne l'abandonnait, et son aménité naturelle, relevée par la charité, donnait à ses relations un charme particulier qui est le parfum de la vertu. Toujours prêt à obliger son prochain, il ne parlait jamais d'autrui que pour en dire du bien, et s'il se permettait parfois d'innocentes plaisanteries, elles ne prenaient jamais un tour blessant.

Vers la fin de sa première année de noviciat on lui confia la charge de préfet des novices — de portier du noviciat comme on disait alors. Les attributions qui incombaient au « portier » faisaient de lui, dans ce petit monde, un personnage de quelque importance. Il transmettait à ses compagnons les ordres du maître des novices, veillait à l'observation des règlements, distribuait les fonctions du service quotidien ; il pouvait même prendre, de son chef, certaines mesures d'exécution. Il nous est resté, de la main de Jean, sous le nom de *Monita generalia*, un petit recueil de recommandations concernant l'ordre intérieur du noviciat. Ces avertissements, précis et judicieux, portent l'apostille du père Maître, et aujourd'hui encore, ils sont lus avec

plaisir par ceux qui sont astreints au même genre de vie, et peut-être sujets aux mêmes défauts que les lointains aînés pour qui ils furent écrits. L'exercice de sa fonction donna au frère Jean mille occasions d'exercer la charité et de montrer ce que les lumières surnaturelles ajoutent aux qualités d'un jugement solide. Dans les circonstances difficiles, il était d'un calme inaltérable, et là où d'autres auraient perdu patience, on le voyait sourire doucement. Était-il chargé auprès d'un de ses compagnons d'une mission désagréable, il ne l'abordait qu'après s'être mis en prières. Il savait, dans ces occasions, trouver des paroles si gracieuses, que les réprimandes ne laissaient aucun souvenir fâcheux, et il commençait toujours par s'offrir au supérieur pour accomplir lui-même les pénitences qu'il fallait intimer en son nom.

Cette douceur de caractère n'excluait pas la fermeté et l'on en raconte tel trait, qui annonçait en lui l'homme de commandement. Un novice, encore mal façonné à l'obéissance, montra une vive répugnance à nettoyer la batterie de cuisine comme Jean, en sa qualité de portier, l'y invitait. Celui-ci bien doucement essaya de l'amener à se soumettre. Ce fut en vain, et le jeune novice finit par répondre : « Je ne veux pas. » Berchmans alors prit un air grave :

« Frère, dit-il, qu'avez-vous dit ? Il faudra donc bien que je vous force à obéir ? » Et il s'en alla, probablement pour prier, car c'était sa coutume avant d'en référer au supérieur. Mais il n'en eut pas le temps. Le novice avait compris sa faute. « Eh bien, dit-il, j'irai volontiers ». Et surmontant son dégoût, il se mit au travail.

Les œuvres de zèle ne sont pas dans le programme du noviciat. Mais c'est là que se forment les âmes d'apôtre et qu'on apprend à répondre à la voix du maître de la moisson. Berchmans, qui aimait à se faire raconter les grandes actions des saints et des ouvriers apostoliques, suivait avec un intérêt particulier les travaux que la Compagnie avait entrepris pour la gloire de Dieu dans son propre pays comme dans les missions lointaines. Son grand désir était d'aller un jour rejoindre les missionnaires de l'Inde, du Japon et de la Chine. Parmi les ministères propres à sa province, l'apostolat auprès des soldats sur les champs de bataille était le principal objet de ses ambitions. Indifférent d'ailleurs à toutes les dispositions que les supérieurs pourraient prendre à son égard, il ne songeait qu'à se préparer à tous les emplois que la Compagnie aurait à lui confier, et ne négligeait aucune occasion d'acquérir les connaissances qui lui en faciliteraient l'exercice.

Les supérieurs se rendaient compte dès lors de l'isolement auquel on se condamne en s'attachant à la connaissance exclusive d'une langue régionale, et s'inspirant de l'esprit de saint Ignace, si opposé aux étroitesse du particularisme, ils recommandaient vivement aux jeunes gens l'étude du français. Berchmans s'y appliqua de tout son cœur. Quelles que fussent les occupations variées que les supérieurs lui imposaient continuellement, il trouva le moyen de ne laisser passer aucun jour sans traduire quelques phrases du flamand en français ou réciproquement, et ses progrès furent si rapides, qu'avant la fin de son noviciat on l'entendit plusieurs fois prêcher en français au réfectoire.

En attendant l'heure des grandes œuvres de zèle, Berchmans ne dédaignait pas les menues occasions de s'exercer à l'apostolat. Lorsque les supérieurs le lui permettaient, il allait faire le catéchisme aux villageois des environs de Malines. Il savait donner un tour si agréable à ses instructions, que ces braves gens préféraient leur catéchiste à tous les prédicateurs. Les enfants s'attachaient à lui, et le reconduisaient en troupe jusqu'au noviciat, où il leur distribuait des images, des médailles et des chapelets.

A propos de ces excursions, un témoin a rapporté un trait bien insignifiant en apparence,

mais qui vaut d'être rappelé parce qu'il montre à quel degré Jean Berchmans portait la délicatesse à l'égard de ses confrères. A l'heure où s'achevait le catéchisme, se célébrait une messe à laquelle Jean aurait pu assister ; on remarqua, non sans surprise, qu'il se retirait avant qu'elle fût terminée. Interrogé sur la raison de cette habitude, où l'on ne reconnaissait pas sa piété si attentive à ne rien perdre du don de Dieu, Jean se contenta de répondre qu'il ne voulait pas se distinguer de ses prédécesseurs. Ceux-ci n'attendaient pas la fin de la messe pour quitter l'église ; pour éviter toute singularité, il faisait comme eux, sacrifiant à la charité son attrait personnel.

Si aucun événement notable ne vint interrompre pour Jean la vie paisible du noviciat, il faut pourtant noter la pénible épreuve qu'il traversa moins de trois mois après avoir revêtu l'habit religieux. Depuis plusieurs années la santé de sa mère était fort ébranlée. L'état de la malade devint alarmant, et Jean reçut la triste nouvelle qu'il restait fort peu d'espoir de la sauver. Sachant bien que les pensées surnaturelles dont il était rempli trouveraient de l'écho dans l'âme de cette vaillante chrétienne, il lui écrivit une lettre affectueuse, pleine de sentiments de foi, pour la consoler et l'encourager,

et pour lui demander une dernière bénédiction. Il ne devait plus, en effet, la revoir en ce monde; elle mourut le 1^{er} décembre 1616. Peu de temps après, son mari, resté veuf, renonça aux affaires, et s'engagea dans les ordres. Au mois d'avril 1618, le père de Jean reçut la prêtrise. Le 2 septembre de la même année, Jean lui écrivait une lettre pour annoncer que dans le courant du mois il serait admis à prononcer ses vœux, et le prier de vouloir dire à son intention trois messes à Notre-Dame de Montaigu; il n'oubliait pas de solliciter les prières de tous ses parents et amis à la veille d'un si grand jour « Je mourrai, disait-il, sur la croix de Jésus, attaché par les trois clous de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Qu'il est doux de mourir dans la compagnie de Jésus, dans les bras de Jésus. Réjouissez-vous, mon excellent Père; votre fils vivra dans cette mort, et vivra heureux. »

Son ardeur de se consacrer à Dieu n'avait pas attendu ce moment. Dès le début de sa seconde année de noviciat, il avait sollicité et obtenu la faveur de prononcer les vœux de dévotion, qui ne diffèrent de l'engagement définitif que par les effets canoniques.

Les novices se préparaient généralement à l'émission des vœux par la retraite de huit jours.

Pour de bonnes raisons les supérieurs ne permirent pas à notre saint de la faire avec les autres. Ce fut peut-être la seule fois que l'on remarqua sur son visage une légère trace de désappointement. Le 25 septembre 1618, Jean Berchmans se lia à la Compagnie de Jésus par les vœux de scolastique, qu'il fit entre les mains du P. Guillaume Bauters.

Le noviciat était terminé ; Jean allait se remettre aux études. L'obéissance l'envoya à Anvers pour suivre les cours de philosophie. Il partit aussitôt. Mais à peine était-il arrivé depuis trois semaines à sa nouvelle destination que le P. Scribani, provincial, décidait qu'il irait faire ses études à Rome et lui donnait cinq jours pour aller prendre congé de sa famille.

Jean s'empressa d'écrire à son père pour le prier de l'attendre à Malines. Lorsque lui-même y arriva, il apprit que son père était mort depuis huit jours. Rien ne l'avait préparé à ce coup. Il sut aussitôt s'élever aux idées surnaturelles. « C'est à double titre, comme saint François, dit-il, que je pourrai dire désormais : Notre père qui êtes aux cieux. » Mais en même temps sa pensée se reportait vers ses jeunes frères et sa sœur que cette mort laissait seuls au monde. Les supérieurs, auxquels il confia ses inquiétudes, furent d'avis de différer de quelques jours le

départ pour Rome, et de lui laisser le temps de prendre les dispositions que réclamait l'état d'abandon de ces pauvres orphelins. Des lettres qu'il écrivit à cette occasion, il nous est resté celle qu'il adressa à sa famille et celle qu'il fit remettre à son protecteur, le chanoine Froy-mont. Dans l'une et dans l'autre on sent percer une vive émotion. A ses proches, sous le coup de l'épreuve commune, il ne cache pas sa surprise de n'en avoir pas été prévenu aussitôt, et exprime très nettement le déplaisir que cette négligence lui-a fait éprouver. La lettre à Froy-mont se termine par un mot pour ses frères : « Saluez mon cher Adrien, Barthélemy et Charles, que je ne reverrai peut-être jamais. Voici le petit souvenir que je leur laisse : Croissez en piété, en crainte de Dieu et en science. Adieu. »

CHAPITRE III

L'ÉTUDIANT

Le 24 octobre 1618, Jean Berchmans quitta Anvers. Le voyage de Rome demandait alors plus de deux mois. On lui avait adjoint comme compagnon un autre scolastique, Barthélemy Penneman qui, à peine arrivé à destination, tomba gravement malade. Envoyé aussitôt à Naples pour se rétablir, il y mourut bientôt après. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent dans quelques maisons de la Compagnie qui se trouvaient sur leur passage. Ils y laissèrent un tel parfum de modestie et de piété, qu'avant leur arrivée à Rome, des lettres les avaient précédés, rendant témoignage de l'édification qu'ils avaient donnée. L'année suivante, le P. Bauters, se rendant en Italie, fit la même route. Dans plusieurs collèges on lui demanda s'il connaissait un jeune scolastique de ses compatriotes, qui avait passé par là un an auparavant. Dans le portrait qu'on lui fit de cet hôte d'un jour, dont le souvenir

ne s'était pas effacé, le P. Bauters n'eut pas de peine à reconnaître son saint novice.

Pour nos deux jeunes gens l'étape de la veille de Noël fut Lorette, où il assistèrent aux offices solennels de la nuit. Là encore leur recueillement et la religieuse distinction de leur maintien frappa tout le monde.

Enfin le 31 décembre ils atteignirent Rome. Ils se rendirent à la maison professe du Gesù, où ils furent présentés au général de la Compagnie, le P. Mutius Vitelleschi, qui les garda deux ou trois jours. Les novices qui étaient alors de service dans la maison furent vivement impressionnés de l'air de sainteté répandu sur la personne du frère Jean, et de retour au noviciat de Saint-André, ils en firent part à leur père Maître. Il n'en fut pas autrement au Collège Romain lorsque Jean vint s'y fixer. Le P. André Greco fut le premier de cette maison à le rencontrer, et l'annonça à ses confrères en disant : « Il est arrivé un petit Flamand qui a l'air d'un ange. » Ceux qui avaient connu saint Louis de Gonzague ne pouvaient se défendre de faire la comparaison, et ils avouaient que Jean leur plaisait davantage par son exquise affabilité. D'autres croyant moins aux apparences ou se rappelant que cette première fleur de piété est sujette à passer avec celle de la jeunesse, mettaient à leur admiration

ce correctif prudent : « Pourvu que cela dure ». Le miracle fut, en effet, que la ferveur de Jean dura autant que sa vie.

Le Collège Romain où notre saint venait d'entrer était alors la première maison d'études supérieures de la Compagnie. Organisé suivant les méthodes et les programmes qui étaient, à cette époque, ceux de toutes les écoles du même degré, il avait déjà conquis une réputation éclatante, grâce à des maîtres comme Bellarmin, Suárez, de Lugo pour ne parler que des plus connus. A ce moment, il était gouverné par le P. Virgile Cepari, le biographe de saint Louis de Gonzague et de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, et qui devait être celui de notre saint.

Les classes du Collège Romain réunissaient non seulement l'élite des scolastiques de la Compagnie, recrutée dans toutes les provinces, mais un grand nombre d'externes, ecclésiastiques et laïques. Jean était émerveillé, et après sa première année de philosophie, il écrivait au chanoine Froymont : « Ici vivent plus de deux cents pères et frères, pour la plupart occupés aux études. Chose admirable ! Presque tous appartiennent à des nations différentes. Il y a des Espagnols, des Polonais, des Allemands, des Portugais, des Dalmates, des Siciliens, des Napolitains, des Belges, des Lithuaniens, des Fran-

çais, etc. Et pourtant ils sont si étroitement unis par les liens de la charité, qu'on les prendrait pour les enfants d'une même mère. Et parmi ceux-là, moi-même, ô bon Dieu ! »

Les deux professeurs de philosophie dont Jean fut appelé à recevoir les leçons étaient le P. Tarquin Galluzzi et le P. François Piccolomini, le futur général de la Compagnie. Des notions de langue grecque et un cours élémentaire de mathématiques, professé par le P. Horace Grassi complétaient ce cycle d'études fort homogène, qui laissait aux heureux étudiants d'alors une assez grande liberté d'esprit. Notre jeune scolastique ne fut point consulté sur les programmes. L'obéissance ne les lui aurait pas imposés qu'il n'aurait sans doute pas trouvé à y redire ; toujours est-il que, dans l'ordre des leçons comme dans le choix des professeurs, il ne vit que l'expression de la volonté de Dieu.

Ses maîtres ne furent pas longtemps à se rendre compte des qualités d'esprit de leur nouvel élève. Intelligence prompte et lucide, jugement solide, ardeur au travail, toutes les aptitudes se réunissaient pour faire de lui un excellent étudiant. Le P. Jean-Paul Oliva, qui fut son condisciple, assure que, parmi cette brillante jeunesse qui se pressait alors sur les bancs du Collège Romain, plusieurs l'é-

galèrent peut-être, mais qu'aucun ne le surpassa.

Rivalisant avec les meilleurs par le talent et l'application, il était plus soucieux encore de pratiquer en perfection les vertus propres de son état. On trouva dans ses papiers un petit écrit intitulé *Le bon scolastique de la Compagnie de Jésus*. Jean y résume, en se servant des termes mêmes de saint Ignace, les devoirs de l'étudiant par rapport au triple objet qui doit occuper sa pensée : Dieu, les études, le prochain. Voici, comment il conçoit l'idéal du scolastique selon la pensée du fondateur.

« En premier lieu, ses devoirs envers Dieu : Il ne recherchera dans ses études que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Qu'il soit pieux, adonné à l'oraison, et qu'il demande souvent à Dieu la grâce de faire des progrès. Qu'il aime ardemment la vie religieuse et les vertus solides. Qu'il fasse soigneusement l'examen particulier et l'examen général. Qu'il assiste pieusement tous les jours à la sainte messe et communie tous les dimanches. Ce sont trois choses que notre saint père Ignace, au rapport du P. Maffei, avait vivement à cœur lorsqu'il était étudiant à Paris.

« Quant aux études, le scolastique observera les points suivants. Qu'il se mette bien dans l'esprit, que l'étude, selon le vœu de la Compa-

gnie, est une œuvre de grand mérite. Il doit être dans l'indifférence quant au genre d'études et aux professeurs qui lui seront imposés. Il s'appliquera à l'étude sérieusement, et avec constance. Il gardera la répartition du temps qui lui est prescrite. Il sera assidu aux classes ; il aura soin de les prévoir et de les répéter ; dans les discussions et dans les séances publiques il fera preuve de savoir et de modestie. Partout il doit se souvenir de la modestie et de la gravité religieuse. A sa chambre, il doit relire ses notes de cours, tâcher de les comprendre, et lorsqu'il aura compris examiner encore, se poser des objections et y répondre, et marquer celles qu'il ne sait pas résoudre. En classe qu'il note ce qui semble valoir la peine d'être retenu ; puis, qu'à loisir, il transcrive ses notes dans un autre cahier. Qu'il ne lise ou n'écrive jamais plus de deux heures de suite. Après cet intervalle interrompre quelques instants. Qu'il apprenne par cœur ce que le professeur aura indiqué, et s'exerce sérieusement à se faire un bon style.

« Dans ses rapports avec les autres : d'abord il doit parler latin, et s'il a l'autorisation de communiquer avec les élèves du dehors, qu'il ne traite que des sujets d'étude ou de piété. Enfin qu'il se souvienne toujours qu'il est le

fil de cette bonne mère qu'est la Compagnie de Jésus. »

Tel est, fidèlement résumé et adapté à des besoins nouveaux, le règlement que saint Ignace mettait aux mains des jeunes religieux destinés aux études.

En traçant ce programme, où se mêlent aux principes les plus élevés les conseils pratiques et les détails minutieux, le saint fondateur avait par avance tracé le portrait de Jean Berchmans. Il recommande principalement trois choses à ses étudiants : la pureté de conscience ; l'application aux études ; la droiture d'intention.

S'il est trop vrai que pour un grand nombre, l'ardeur au travail, l'enivrement du savoir et aussi la fatigue de l'étude peuvent amener un certain relâchement dans la vigilance sur soi-même, Berchmans échappait sur ce point à l'infirmité commune. Cette âme limpide et virginale se gardait, comme par instinct des fautes et même des imperfections les plus légères, et personne, mieux que lui ne répondit à la première recommandation que saint Ignace faisait aux étudiants de la Compagnie.

Personne aussi, ne le surpassa dans son ardeur à l'étude. Il la jugeait une occupation hautement méritoire devant Dieu et il ne serait certainement point le patron de ceux qui croient

avoir accompli tout l'essentiel de leurs devoirs quand ils se sont acquittés ponctuellement de leurs exercices de piété. Loin de compter sur sa facilité naturelle, sur son excellente mémoire et sa promptitude à saisir le nœud d'une question, Jean était, aux heures d'étude, tout entier à son travail. Si l'on en excepte les moments trop rapprochés du repas, où l'hygiène commandait de s'adonner à une occupation moins absorbante, tous les instants de la journée qui n'étaient point réservés aux exercices spirituels étaient consacrés pour lui au travail de l'intelligence. Il fallait qu'il fût contraint par les maux de tête, dont il souffrait parfois, à fermer ses livres de philosophie pour chercher quelque diversion dans la récitation du chapelet ou la lecture d'un livre édifiant. Quand il avait à éclaircir une difficulté, il s'y prenait d'un effort intense et soutenu où il se perdait, comme il se serait absorbé dans la prière. La comparaison est d'un de ses compagnons, et elle peint à ravir le côté surnaturel de son ardeur studieuse.

Saintement avare de son temps, il en réglait l'emploi dans les moindres détails, pour être assuré de n'en rien perdre. Chacune de ses occupations avait son heure ; il s'en acquittait à point nommé, avec exactitude sans jamais se laisser distraire ou déborder.

Faut-il dire que cet exact observateur de la règle du silence avait horreur des vaines conversations aussi préjudiciables à l'esprit religieux que nuisibles au travail sérieux? En classe, il concentrait toute son attention sur l'enseignement du professeur, prenait des notes sans donner jamais le moindre signe d'ennui ou de lassitude. Une phrase ou un mot venaient-ils à lui échapper, il s'interdisait absolument de recourir à la complaisance du voisin. Dans l'auditoire, composé en bonne partie d'étrangers, il se trouva quelques élèves moins recueillis que lui, qui se donnèrent le mot pour essayer d'attirer son regard. Ils n'y purent jamais réussir.

Plus admirable encore était l'empire qu'il exerçait sur lui-même dans les discussions publiques. On sait l'ardeur passionnée et non toujours inoffensive que ces passes d'armes avaient coutume d'inspirer. On attachait alors une grande importance à la forme scolastique. Le P. Cepari nous apprend que Jean s'étudiait à l'observer rigoureusement : « Était-ce à lui d'attaquer, dit-il, il le faisait avec vigueur et proposait nettement son argument; puis il laissait à l'adversaire le temps de le répéter, d'y répondre, d'expliquer sa réponse, sans l'interrompre jamais. Après quoi il poussait son argumentation. L'accent était vif, mais l'âme

toujours paisible et la voix contenue. Son rôle était-il de soutenir la thèse, il répétait très exactement dans leurs termes mêmes, les objections de l'adversaire et y répondait en forme avec méthode et clarté. » Quiconque a pratiqué cet exercice dira si les qualités par où on y excelle demandent un plus grand effort au caractère ou à l'intelligence.

L'écueil d'une étude entreprise par obéissance, d'après un programme étroitement réglé et limité, c'est qu'elle ne met pas en œuvre l'initiative personnelle, qui sera toujours l'une des maîtresses qualités du vrai talent. Toutefois, même dans cette discipline uniforme, imposée d'abord par les nécessités de la formation générale, on voit paraître la différence entre les esprits qui étudient par acquit de conscience et ceux qui s'ingénient à trouver le moyen d'apprendre et de savoir. Jean était de ce nombre. Il raisonnait sa méthode, et, chose profondément significative chez cette âme humble et soumise, il savait dans les matières libres s'en tenir à son propre avis. Pour apprendre le grec, il avait choisi comme texte saint Luc. Son professeur l'engagea à lire des auteurs d'une grécité plus pure et d'une phrase moins élémentaire. Ce sage conseil fut du goût de Jean, qui pourtant ne s'empressa pas de le mettre en pratique. Son

maître s'en étonna d'abord; mais Jean lui fit comprendre qu'il tenait à achever d'abord saint Luc, pour ne pas mériter le reproche d'inconstance. Il se souvenait de la recommandation spéciale de saint Ignace : *serio et constanter*, et la constance était une de ses vertus caractéristiques. S'il ne s'engageait pas à la légère, il n'abandonnait jamais ce qu'il avait commencé.

Un des éléments du succès dans les études est incontestablement la confiance dans les maîtres et dans leur enseignement. Chez notre saint elle était entière, et il avait voué une affection sincère à tous ses professeurs, surtout au père Piccolomini, qu'il voyait tous les jours et avec lequel il était autorisé à conférer des choses de son âme. Il les interrogeait souvent, leur exposait ses difficultés, et lorsqu'ils ne parvenaient pas à faire dans son esprit la lumière que le sujet ne comportait peut-être pas, il en prenait la faute sur lui. Sans se soucier de passer pour un esprit lent, il disait bien humblement, après un moment de réflexion : « Mon Père, j'avoue ne pas comprendre, » et se retirait sans insister. Docile à s'assimiler la doctrine de ses maîtres, il ne se permettait pas de les critiquer, et les défendait même contre les critiques d'autrui. On le savait si bien que, par plaisanterie, on lui en fournissait parfois l'occasion. Sa re-

connaissance à l'égard de ceux qui se dévouaient à former son intelligence se traduisait par des cadeaux spirituels, qu'il leur présentait sous la forme de billets où étaient inscrites les bonnes œuvres et les prières qu'il se proposait d'offrir à leur intention.

Nous avons déjà dit à quel point ses efforts pour acquérir le savoir étaient éloignés de toute recherche de curiosité ou d'éclat mondain. La gloire de Dieu, la défense de la foi, le salut des âmes : il ne voyait rien au delà ; et ce but unique, toujours présent à son esprit, le stimulait plus activement que la plus dévorante ambition. « Je suis entré en religion, disait-il, pour étudier et non pour mener une vie oisive. Les hérétiques se livrent à des études laborieuses pour les tourner contre le Christ ; et toi tu n'étudierais pas pour prendre sa défense ? Les gens du monde s'adonnent à l'étude pour un vain renom ; et toi tu n'étudierais pas pour la gloire de Dieu ? Applique-toi donc sérieusement à l'étude et ne perds pas la moindre parcelle de ton temps. »

Il dut sentir comme d'autres le poids du labeur qui n'est pas stimulé par l'aiguillon de la nécessité présente et dont l'utilité reste lointaine et incertaine. A quoi bon tant d'efforts pour acquérir des connaissances dont il ne trouverait

peut-être jamais l'emploi? Sa règle avait répondu à cette question : rien au monde ne vaudrait pour lui le mérite d'avoir obéi. Mais dans les limites tracées par l'obéissance, il sut faire preuve d'initiative intelligente. L'étude des langues ne faisait point partie des programmes d'alors. Notre jeune étudiant les jugeait à bon droit le complément indispensable de sa formation intellectuelle. Il y voyait surtout le moyen de multiplier son action et d'étendre son champ d'apostolat. Déjà il parlait fort bien l'italien. A la fin de sa philosophie, il se remit au français et manifesta l'intention d'obtenir des supérieurs l'autorisation de passer une année au Collège Anglais, une autre au Collège Germanique, dans le but d'apprendre à fond deux langues nouvelles.

Pour ceux qui croiraient que l'étude est de sa nature une occupation profane sinon dangereuse, à laquelle un religieux ne doit s'adonner que par acquit de conscience et presque à son corps défendant, il est instructif de noter combien Jean Berchmans avait à cœur le succès de son travail. A la sainte Vierge, qu'il avait chargée de ses intérêts les plus chers, il disait : *Patrona sanctitatis, sanitatis et studiorum meorum tu es, mea mater virgo Maria*. Lorsqu'au cours de son étude il se trouvait arrêté par quelque difficulté,

il se tournait vers Dieu : « Mon Dieu, vous savez que sans votre secours je ne puis pas comprendre cela. » Et le secours si humblement imploré ne se faisait pas attendre.

Non content de recommander à Dieu, selon la lettre et l'esprit de la règle, son progrès intellectuel, il y intéressait ses protecteurs célestes, avec une piété simple et pratique, qui s'ingéniait, tenait ses comptes et faisait tourner son désir même d'apprendre à s'avancer dans la vertu.

Dans ses notes on a trouvé une page intéressante, où l'on voit du même coup avec quel ordre il procédait en toutes choses et comment la piété présidait à toutes ses actions. C'était à la veille de son dernier examen de philosophie, qu'il subit le 19 mars 1621. « Le patron de cet examen sera saint Joseph; la très sainte Vierge en sera la médiatrice. A cette intention je prendrai la discipline, je m'imposerai une pénitence ou une mortification au réfectoire, je réciterai un chapelet et je demanderai la bénédiction du P. Recteur. Si je réussis comme il faut, je dirai trois chapelets en l'honneur de saint Joseph. Le matin je parcourrai mes notes sur telle et telle matière, et si, grâce au secours de la sainte Vierge et de saint Joseph, je parviens à les revoir toutes, je ferai quelque pratique de dévotion en

leur honneur. A l'examen même, je me montrerai bien alerte et je répondrai avec vivacité et toujours en forme : *nego, concedo, distinguo, explico*. Je mêlerai à mes réponses de courtes explications sous cette forme : *nego et do instantiam*. Dans mes explications, je serai bref et lucide. Je ne répondrai à des arguments longuement développés qu'après les avoir réduits à leurs termes essentiels, à moins que le professeur ne le fasse lui-même. »

Heureux étudiant qui pouvait décider si posément tout ce qu'il ferait en pareille rencontre, sans dire un seul mot de l'hypothèse à quoi tout le monde songe à la veille d'un examen. Le frère Jean n'avait pas même songé à ce qui arriverait s'il restait court. Et ce trait achève de peindre son âme sereine, ingénue et sûre d'elle-même dans sa modestie charmante.

A la fin de ses études, Jean fut désigné pour soutenir cette année la thèse publique sur l'ensemble de la philosophie. Cet honneur était alors pris fort au sérieux dans le monde des études. En le décernant à Berchmans, ses maîtres lui accordaient tout au moins une préférence très flatteuse sur tous ses condisciples. Le saint jeune homme ne le comprit pas autrement et son humilité s'en alarma. Lui qui ne discutait jamais un ordre, il fut sur le point de reculer devant celui-

ci. Il se mit en prières pour connaître la volonté de Dieu, et, la lumière ne venant pas, il soumit ses doutes au père spirituel. La réponse de celui-ci fut celle du bon sens et de la simplicité. Jean s'inclina docilement.

On sait l'éclat et la solennité dont s'accompagnait encore à cette époque une soutenance de thèses. Les satiriques n'ont pas été les seuls à nous décrire la valeur qui se dépensait en ces doctes tournois. Le défendant avait à maintenir l'honneur de son école, contre des assaillants résolus à faire triompher leurs enseignes, sans préjudice des rivalités personnelles engagées de part et d'autre. L'ardeur des champions se communiquait à tout l'auditoire et retentissait parfois longtemps hors de l'enceinte académique. Nous ignorons si l'acte public de Berchmans fut signalé par quelque brillante passe d'armes. Mais les témoins sont unanimes à dire que Jean subit l'épreuve avec une aisance agile et sûre, et surtout avec une grâce et une modestie parfaites. « Si un ange devait venir ici soutenir des thèses de philosophie, disait un témoin particulièrement autorisé, il ne s'en acquitterait pas avec plus de modestie et de gravité que notre frère Jean. » Comparaison naïve qui rend bien l'impression produite par un spectacle des plus rares : une longue et vive discussion publique, où, d'un côté

tout au moins, n'avait paru aucun désir de confondre l'adversaire ou de l'emporter à tout prix.

On aimerait à tracer ici un portrait intellectuel de Berchmans, à ce moment qui marqua devant les hommes l'apogée de sa carrière déjà si près du terme. Mais le plus souvent, c'est l'âge mûr qui révèle ce qu'était, au vrai, le talent d'un jeune homme. Aucune donnée certaine ne permet de conjecturer la trace que Berchmans eût laissée dans la science sacrée, si, comme il y semblait destiné, il fût revenu au collège de Louvain s'asseoir dans la chaire des Vénérables Robert Bellarmin et Léonard Lessius. Nous savons seulement que son intelligence avait toutes les qualités de sa belle âme, claire, simple et droite, merveilleusement docile et ouverte aux plus hautes leçons.

Le témoignage de ses maîtres et de ses disciples, comme tout ce qu'on aperçoit de ses habitudes d'esprit, s'accorde sur ce trait de sa nature. Il apportait à l'étude la même facilité heureuse qu'il avait pour la vertu. Et ce riche fonds d'aptitude était mis en valeur par une application consciencieuse, ardente, autant que méthodique et réfléchie, qui prévoyait tout et ne reculait pas, on l'a vu, devant le détail méticuleux. Dieu a gardé le secret de ce que fût devenu cet excellent élève, estimé et admiré de

ses maîtres. Mais tel qu'il nous apparaît dans la fleur de son savoir juvénile, il reste le modèle aimable et charmant de l'étudiant, chez qui la volonté d'apprendre est une vertu sœur de la piété. C'est un sujet d'admiration profonde que de voir à quel degré d'ardeur généreuse Berchmans portait cette volonté et comment, en la gardant pure de toute recherche d'amour-propre, il sut la concilier avec les exigences, absorbantes aussi, de sa vie spirituelle.

Cet art difficile, dans lequel ont échoué bien des âmes droites, était alors, il faut en convenir, moins méritoire qu'il ne l'est aujourd'hui. La recherche du savoir n'était pas encore l'âpre et souvent cruelle poursuite qu'elle est devenue dans la suite. Elle passionnait les esprits, mais ne les écrasait point. La science sacrée régnait en souveraine, et les erreurs qu'elle avait à combattre lui empruntaient encore sa méthode et ses armes. Sur les confins de son domaine, le champ des connaissances profanes ne s'étendait pas à l'infini. Le jeune étudiant, qui dans les facultés de théologie ou de philosophie scolastique, levait les yeux vers ses maîtres, pouvait croire qu'il apercevait les cimes du savoir humain, auxquelles lui-même ne devait pas désespérer d'atteindre. Il ne connaissait pas cette épreuve réservée aux âmes de notre temps :

voir la science impie ou indifférente armée contre la foi d'un prestige démesuré, et se demander avec inquiétude si l'on sera jamais suffisamment armé pour la combattre.

Pour ceux que cette épreuve a troublés et qui souffrent des entraves mises à leur ardeur studieuse par leurs devoirs d'état, Berchmans reste encore le modèle à contempler. Le pieux et obéissant jeune homme, qui, par un besoin de cœur autant que par obligation, faisait largement et sans compter la part de Dieu, avait pour lui-même choisi la meilleure part. La Providence lui avait marqué sa tâche. Il l'accomplit simplement et parfaitement, prêt à s'appliquer à toute autre qui serait demandée de lui.

Tel fut Jean Berchmans durant les courtes années de sa vie d'étudiant : pieux, régulier, ardent au travail, bon et cordial envers tous, serviable et dévoué. Nous ne saurions mieux caractériser l'affectueuse admiration dont il était entouré qu'en citant le témoignage de son professeur, le P. François Piccolomini. Voici en quels termes s'exprime ce religieux, que sa vertu et son ferme jugement devaient un jour faire choisir comme général de son Ordre.

« 1° Durant ces trois années de philosophie, où je fus continuellement en rapport avec lui — il venait à ma chambre au moins une ou

deux fois le jour — jamais ni en public ni en particulier je n'ai vu en lui le moindre manquement. Au contraire, j'ai admiré sa parfaite modestie et l'entière égalité d'humeur qui se manifestait sur son visage et dans tous ses mouvements.

« 2° Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi occupé que lui des choses de Dieu et demeurant en la présence divine avec autant de facilité et de naturel, et en même temps, ce qui est plus étonnant, aussi appliqué et aussi attentif à ce qu'il avait à faire, toujours prêt à rendre service à autrui.

« 3° Je n'ai jamais connu un jeune homme de cet âge capable de nourrir des sentiments aussi élevés, ayant une telle connaissance de Dieu et une égale facilité de pratiquer la perfection religieuse.

« 4° Je n'ai jamais connu personne qui, dans notre vie commune de tous les jours, fût plus éloigné de tout ce qui est ordinaire et commun, et qui fît revivre au même degré les vertus solides de nos anciens Pères, dont mieux que personne il connaissait la vie et l'histoire.

« 5° Il n'abandonnait rien de ce qu'il avait une fois entrepris; mais il ajoutait toujours de nouvelles pratiques pour avancer dans la vertu; au point qu'un jour, comme il m'expliquait ce

qu'il faisait depuis le commencement de la journée et ce qu'il venait encore d'y ajouter, je lui dis franchement qu'il ne pourrait longtemps continuer de la sorte; qu'il devrait se contenter des choses principales et abandonner les pratiques de moindre importance; qu'il était impossible d'exiger d'un cerveau fatigué par les études, tant d'observances minutieuses. Ce que je prévoyais n'arriva que trop tôt. »

Le sage professeur touche ici une question délicate. Saint Ignace avait justement apprécié l'effort qu'il demandait à ses scolastiques lorsqu'il leur recommandait les études sérieuses qu'exigeaient les besoins de l'époque. Il leur avait étroitement mesuré les exercices de piété. L'étude, disait-il, réclame l'homme tout entier. Il prévoyait dans cette ardente jeunesse qu'il envoyait aux universités assez d'enthousiasme pour la conquête de la science, indispensable instrument d'apostolat, pour que le feu intérieur allumé au noviciat pût en être quelque peu refroidi, et c'est pour cela qu'il avait institué une dernière année de probation destinée à le raviver. Mais les longues oraisons, les pratiques multipliées, une tension trop vive et trop continuelle des facultés étaient, à son avis, peu compatibles avec la vie d'étudiant. A une époque où l'essor des sciences était loin

d'égaliser ce qu'il est de notre temps, où le champ des connaissances humaines était infiniment moins étendu, le P. Piccolomini jugeait néanmoins nécessaire de rappeler ces principes. Si le conseil d'ami qu'il donnait à son élève avait été appuyé par l'autorité du supérieur, nul doute que Jean ne s'y fût conformé. Dieu permit que cette direction ne lui fût point donnée par l'obéissance, ou qu'elle le fût trop tard pour porter ses fruits.

CHAPITRE IV

LE RELIGIEUX

« Je suis très heureux dans ma vocation, » disait Jean Berchmans à son recteur vers la fin de décembre 1620, « et j'ai souvent ressenti, une grande tendresse de cœur pour notre Compagnie ». En bien d'autres circonstances il exprima sa joie de lui appartenir, et avait pour elle les sentiments qu'éprouve pour sa mère tout enfant reconnaissant qui, sans douter qu'il y ait dans le monde d'autres mères méritant le respect et l'amour, ne songerait pas un instant à comparer l'une d'elles à la sienne. Il se sentait membre d'une famille intimement unie au Christ, et se faisait une haute idée des obligations attachées à une si glorieuse prérogative. « Je serai jaloux de l'honneur de la Compagnie, disait-il dans ses résolutions, comme un ambitieux l'est de son propre honneur. » Deux fois par jour il renouvelait ses vœux, et sa première

pensée, le matin, était de remercier Dieu de l'avoir appelé à une si sainte vocation. « Quand tu tiendras en main ta soutane, lisons-nous dans son ordre du jour, avant de t'en revêtir, baise-la avec amour, heureux et content d'avoir été jugé digne de porter ce jour-là les livrées de Jésus-Christ. » En acceptant de la porter, il s'était pénétré des devoirs dont elle est le symbole; il était décidé, avec la grâce de Dieu, à n'y jamais faillir.

Les obligations spéciales de l'état religieux découlent de la règle, des vœux et des relations qui s'établissent entre les membres d'un même corps.

Berchmans, tout le monde le sait, fut la règle vivante. Il avait demandé à saint Ignace la grâce de ne transgresser jamais une seule de ses prescriptions, et son bienheureux père l'exauça. Comme ses compagnons de noviciat en Belgique, ceux qui vécurent avec lui au Collège Romain affirment unanimement que sa fidélité aux moindres prescriptions fut sans défaillance. « Je suis prêt à attester sous serment, dit le P. Oliva, que les trois ans que j'ai été son condisciple, je ne me souviens pas de lui avoir vu transgresser une règle, ni d'avoir remarqué un défaut quelconque dans une de ses paroles, dans aucune de ses actions. » Les supérieurs lui rendirent le

même témoignage, et ceux qui l'observèrent pour essayer de le prendre en défaut n'y purent jamais réussir.

Une foule de traits montrent jusqu'où il portait le respect de la règle. Un jour, à la maison de campagne de Frascati, son compagnon Nicolas Radkaï cueillit une noisette oubliée sur l'arbre. Usant du droit que lui avait donné le jeune religieux de lui signaler ses plus légers manquements, Jean lui rappela la défense de la règle. « Bah ! répondit le scolastique, c'est un fruit abandonné. Je ne pense pas que la règle s'applique ici. D'ailleurs, d'autres m'ont dit que cela n'est pas défendu. — Ils ont peut-être raison, répliqua Jean ; mais pour ma part je ne voudrais pas recourir à ce genre d'interprétations. »

N'est-ce pas lui qui disait encore : « Je ne m'inquiéterai pas des dires d'autrui touchant l'observation des règles. » Il les jugeait suffisamment claires, et il ne négligeait rien, d'ailleurs, pour se pénétrer de leur esprit. Les trois premiers jours du mois, il en prenait le texte pour sujet de ses méditations et lorsqu'au réfectoire les supérieurs promulguaient quelque nouvelle ordonnance, il en tenait note. Son livre des règles était toujours ouvert sur sa table ; le soir il le glissait sous son oreiller, et ce fut un des

trois objets dont il ne voulut pas se séparer jusqu'à son dernier soupir.

Son cahier de résolutions nous a conservé l'expression énergique d'une volonté décidée à ne jamais transiger avec le devoir : « Me laisser mettre en pièces plutôt que de violer la moindre règle ; plutôt mourir que de manquer à une règle sous prétexte de santé. »

L'amour de la régularité qui le rendait attentif à demander les moindres permissions, lui inspirait l'horreur des dispenses et des permissions générales. Il préférerait se gêner pour renouveler sa demande dans chaque cas particulier, persuadé qu'une trop grande facilité en ces matières est un dissolvant de la vie régulière. La charité seule lui paraissait un motif suffisant de se départir de cette réserve. C'est ainsi qu'il demandait chaque mois l'autorisation de visiter les malades à l'infirmerie.

Une fidélité aussi ponctuelle à des obligations positives enveloppant tout le détail des actions quotidiennes, est exposée, si elle passe la mesure, à paralyser l'âme, au lieu d'ajouter à son élan. Pour peu qu'il y entre d'agitation ou de scrupule, elle tourne vite à une sorte d'obsession malade, qui livre la conscience à de futiles perplexités, et trop souvent, lui cache, sous des préoccupations exagérées, d'autres devoirs plus

importants et plus certains. Qui n'a connu de ces personnes pieuses dont la vigilance anxieuse et affairée prête à sourire? On ne souriait pas de la façon dont le frère Jean comprenait la fidélité à la règle; on s'en formalisait moins encore. Elle était si simple, si candide, si complètement dégagée d'affectation et de recherche, qu'on l'admirait et la respectait même en ce qu'elle avait de personnel et d'inimitable. Pour lui, la règle n'était pas une loi inflexible à laquelle on craint sans cesse de manquer; elle était l'expression de la volonté divine, qu'il observait, selon le plus pur esprit de saint Ignace, avec une soumission filiale et joyeuse. Sa nature s'était pliée à ces saintes habitudes au point de n'en plus sentir la contrainte, et la voix de ces humbles devoirs qu'il méditait sans cesse se confondait en lui avec l'instinct du cœur qu'il portait vers Dieu.

Il dut arriver que cette indéfectible fidélité aux moindres prescriptions était pour d'autres, moins attentifs ou moins consciencieux, un avertissement parfois assez direct. Personne ne s'en offensa jamais. On ne lui vit jamais de ces airs pincés ou renchérés qui nuisent si étrangement à l'effet du bon exemple. Rien que pour ne pas mettre sa charité à la gêne, des compagnons plus ronds en affaires se rangeaient eux-mêmes et s'observaient.

Une règle des scolastiques les oblige à parler latin en dehors des récréations. La difficulté de cet exercice, l'effort qu'il exige pour traduire en langage correct les concepts familiers de la vie quotidienne crée assez naturellement des prétextes de s'en dispenser. Avec Berchmans on ne s'en autorisait point. « Je n'observais presque jamais cette règle, avoue humblement un témoin, le P. Gottifredi; mais quand j'avais quelque chose à lui dire, la pensée ne me venait pas de le dire autrement qu'en latin. »

N'est-il pas superflu de dire que cet exact observateur d'une règle qui n'oblige point sous peine de péché fut fidèle à ses vœux et pratiqua dans la perfection les vertus qui en font l'objet? Son confesseur le P. Thomas Massucci ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendu s'accuser du plus léger manquement en cette matière.

Il n'entendait pas que la pauvreté dont il avait fait vœu fût simplement théorique ou nominale. Il tenait à en sentir les effets, en pauvre de Jésus-Christ qu'il était et voulait être. On disait de sa cellule qu'elle était le réduit de la pauvreté. Aucun objet ne s'y remarquait qui ne fût strictement indispensable. Une image attachée à son pupitre, une autre à la muraille près de son lit, une petite croix de bois étaient tout son luxe. Son culte pour les saints lui eût fait

souhaiter d'avoir, comme d'autres, un reliquaire. Mais le mérite du détachement et de la pauvreté lui semblait plus désirable encore. Son chapelet avait perdu plusieurs de ses grains. Jean ne voulut pas en accepter un autre. Pour son usage personnel tout était assez bon. Il veillait sur ses effets usés et sur toute chose, avec la stricte économie d'un pauvre qui doit éviter la moindre dépense. Avec cela, propre et net dans toute sa personne, il avait à cœur d'entretenir autour de lui un ordre parfait.

Mais si la pauvreté lui était chère, il avait en horreur toutes les affectations, y compris celle d'afficher la pauvreté. Un jour qu'on le voyait rhabillé de neuf, quelqu'un le félicita un peu plaisamment de sa belle soutane. « Ce sont, dit-il, les supérieurs qui le veulent. Il nous faut être comme des statues. Elles ne rejettent pas les riches vêtements dont on les couvre; et quand on les en dépouille, elles ne s'affligent pas. »

Au profit des autres, sa pauvreté se faisait plus indulgente. Il avait apporté de Belgique bon nombre de ces belles images dont les graveurs de son pays avaient alors la spécialité, et de temps en temps on renouvelait sa provision. Ne voulant pas les garder en sa possession, il demandait l'autorisation de les distribuer, ou les remet-

tait à son recteur. Si celui-ci était absent il les déposait à sa porte.

Avec saint Louis de Gonzague et saint Stanislas, notre saint est un des grands modèles de la jeunesse chrétienne dans les combats qu'elle livre pour conquérir la vertu angélique. Nous savons de lui-même que Dieu, par une grâce spéciale lui épargna le plus dur de ces luttes pénibles autant qu'humiliantes. Sa nature virginale jouissait en cela encore d'une condition privilégiée. Il n'en est que plus admirable de voir avec quel soin énergique et intraitable il veillait sur cette vertu si peu menacée par le dedans. Tout ce qui aurait pu, de près ou de loin, l'exposer à être frôlé par le démon des sens était proscrit impitoyablement.

« A tout jamais, écrivait Jean, j'aurai en horreur et en exécration toute imperfection, si légère qu'elle puisse être, qui risquerait de compromettre la chasteté, comme serait la gourmandise et la négligence à veiller sur ses yeux soit à la maison soit au dehors, car en toute vérité, qui devient impur devient pire que tous les démons de l'enfer. »

Ainsi dit ainsi fait. On peut dire que Jean avait acquis sur ses regards un empire absolu. Suivant la règle donnée par saint Ignace, il tenait habituellement les yeux baissés. Il lui fallait,

c'est lui-même qui l'assure, une sorte d'effort pour les lever. Lorsque aussitôt après sa mort on fit faire son portrait, le peintre voulut savoir de quelle couleur étaient ses yeux. Personne ne sut le lui dire.

En haine de toute curiosité, il sacrifiait même ce qu'il eût pu considérer comme une occasion de s'instruire. Les cortèges, les entrées solennelles, les spectacles brillants, si fréquents dans la Rome d'alors, semblaient n'avoir pour lui aucun attrait. Lorsqu'on lui proposa d'assister à l'intronisation du pontife Grégoire XV, élu en février 1621, il répondit en souriant : « Depuis que je suis à Rome, j'ai vu une procession. Cela me suffit et au delà. »

Sa délicatesse avait d'autres alarmes que l'on pourrait trouver excessives. Le P. Cepari lui avait conseillé de lire les Confessions de saint Augustin. Arrivé à l'endroit où le saint docteur rappelle en toute humilité les désordres de sa jeunesse, Jean interrompit sa lecture et rapporta le volume à son supérieur : « Mon père, dit-il, cette lecture ne me plaît pas. » Le P. Cepari n'estima pas que cette répugnance en remontrait à ses conseils; il connaissait la nuance exquise du sentiment auquel obéissait son disciple. Belle leçon pour la jeunesse, qui ne pouvant ignorer sa fragilité, joue avec le poison distillé

par des livres, dont il est, au fond, le principal attrait.

Qui veut tenir la bride à ses sens doit être attentif à réprimer cette passion inférieure qui s'appelle la gourmandise. Jean n'avait pas à se défendre de cet instinct grossier. Mais il était trop foncièrement humble pour se croire soustrait à une tentation aussi vulgaire. Il était jeune, à l'âge de la croissance, peut-être aussi avait-il le robuste appétit de sa race, et de bonne foi, il se croyait un penchant à la gourmandise. Il le combattait à sa manière, avec une âpreté qui dépassa le but. Les supérieurs durent intervenir pour ramener dans les justes bornes son désir de mortification. Il y a lieu de se demander si leur vigilance fut assez tôt éveillée. Décidé comme il était, à se soumettre aveuglément aux ordres de l'obéissance, Jean n'eût point hésité, sur ce point, comme sur les autres, à sacrifier son jugement propre.

L'obéissance. Il n'est point, dans l'institut de saint Ignace, d'obligation dont on se forme une idée moins exacte, alors pourtant que, dans une lettre admirable, le plus beau traité qui ait été écrit sur cette vertu, le saint fondateur s'est expliqué de manière à ne laisser subsister aucune obscurité. Quelques-uns s'imaginent la Compagnie de Jésus comme un vaste organisme

où la volonté d'un seul se transmet presque mécaniquement à des êtres passifs, qui ont abdiqué leur liberté et dont le rôle, pour la vie, est d'exécuter les ordres venus d'en haut.

Ce qui est vrai, c'est que, dans la Compagnie règne une étroite discipline. Les membres sont conscients de la force que leur donne l'action collective, et cet instinct, développé par la vie de communauté suffirait, à défaut des principes surnaturels, pour les rendre attentifs à empêcher que les volontés particulières n'aillent à l'encontre de celle qui commande. Par le fait même, et contrairement à ce qu'on s'imagine, l'autorité s'y exerce avec une grande douceur. Le supérieur y agit le plus souvent par voie de persuasion, et ce n'est que dans des cas exceptionnels, et plutôt rares en pratique, que ses ordres obligent sous peine de péché.

Pour ceux qui ne voient les choses que du dehors, les comparaisons énergiques et dures du cadavre et du bâton de vieillesse, qui ne sont pas de saint Ignace, mais remontent très haut dans la littérature ascétique, résumeraient toute pensée du fondateur. La vérité est, au contraire, et il l'affirme avec la plus grande énergie, qu'il ne faisait pas grand cas d'une obéissance qui ne rappellerait que l'inertie du cadavre ou du bâton. La simple exécution matérielle de l'ordre est

pour lui une forme basse de l'obéissance. Pour qu'elle soit méritoire, il faut que l'âme y concoure tout entière; qu'elle fasse volontiers et généreusement, la grâce aidant, ce qui lui est commandé, et qu'elle se persuade qu'elle n'a rien de mieux à faire. Au vrai, pour le religieux, ce n'est pas l'homme qui commande, mais Dieu qui fait connaître sa volonté par l'organe du supérieur. Et c'est ainsi que, par un principe très élevé, par l'exercice le plus méritoire de sa libre volonté, le religieux arrive à ressembler au soldat, qui n'apprécie point le degré d'opportunité du commandement reçu et l'exécute. Jean était pénétré de la grandeur de cette conception et de l'obligation pour la Compagnie de ne pas laisser se perdre l'esprit d'obéissance que son fondateur lui a si fortement inculqué.

Ainsi s'expliquent ses relations avec les supérieurs, le respect, la confiance, la reconnaissance qu'il leur témoignait. Il sentait combien il était important pour ceux de son âge, avant que l'heure de l'action personnelle ait sonné et durant les années de formation, de sentir l'influence directe de l'autorité et de l'expérience. Aussi voulait-il que, pour les supérieurs, son âme n'eût rien de réservé ou de caché, et qu'il fût docile à toutes leurs directions; ce qu'il exprimait en disant qu'il serait, avec ses supé-

rieurs et avec le père spirituel absolument sincère, parfaitement ouvert et comme une eau limpide : *Ero sincerissimus, apertissimus et sicut aqua purissima cum superioribus et patre spirituali.*

Il exécutait joyeusement toutes les volontés de ses chefs et avait noté dans ses cahiers la résolution suivante : « Ne pas permettre que le supérieur donne la raison des ordres qu'il m'impose. » Et son obéissance, animée par l'esprit de foi, ne distinguait point entre le commandement supérieur et les délégués subalternes. Un autre de ses propos est énoncé de la sorte : « J'obéirai humblement et avec grand empressement, comme à Notre-Seigneur lui-même, au frère sacristain, dans tout ce qu'il m'ordonnera. »

Il semble que cette soumission lui ait coûté moins qu'à d'autres. Par caractère il était éminemment sociable, liant, inaccessible à ces antipathies instinctives d'où naissent, même entre personnes vertueuses, tant de froissements sans motifs sinon sans conséquences. Mais à l'égard des supérieurs cette naturelle facilité de rapports se pénétrait d'une pensée élevée, où se rencontraient la piété filiale et la justice. Jean comprenait que le supérieur n'occupe pas seulement un rang d'honneur, mais avant tout.

un poste de dévouement. Il disait : « C'est un devoir pour nous de montrer notre reconnaissance aux supérieurs. La nuit, pendant que nous dormons, ils veillent préoccupés de leurs inférieurs. » Il ne s'abaissait pas à ce prétendu bon sens qui trouve tout naturel que celui dont le devoir d'état est une mission de dévouement se sacrifie à la bien remplir. Un de ses supérieurs raconte qu'au moment de quitter l'office qui l'avait mis en rapport avec Jean, il alla lui dire adieu. « Je vis, dit-il, des larmes jaillir de ses yeux. J'en fus surpris, tant j'avais haute idée de l'empire qu'il avait sur tous les mouvements de son âme ; mais cette idée même me persuada que les larmes de Jean procédaient d'une vive expression de reconnaissance, ou du regret qu'il ressentait de perdre quelqu'un avec qui il aimait à s'entretenir de choses spirituelles. »

On voudrait croire que l'obéissance prompte et vaillante de Berchmans ne fut jamais mise à contribution indiscrètement et que chacun prenait à cœur de deviner les très légitimes excuses qu'elle s'interdisait de faire valoir. Le frère Jean était l'homme de toutes les corvées. On l'appelait familièrement le sauveur du père Ministre. En le trouvant toujours joyeux et dispos, prêt à marcher au premier signal, qui se fût douté qu'on le dérangeait ? Peut-être

croyait-on lui rendre service en l'arrachant à son application trop assidue, qui n'en souffrait pas puisque son travail n'était jamais en retard. Il manquait un servent pour une messe tardive; un père appelé en ville n'avait pas de compagnon; le frère Jean était là, et la bonne grâce avec laquelle il acceptait encourageait à revenir à l'occasion suivante, qui ne tardait guère.

Lui, si ménager de son temps, il donnait sans compter celui qu'on venait lui prendre comme s'il eût été le seul désœuvré de la maison. Il arriva ainsi que, la même matinée, au fort des chaleurs, on vint jusqu'à trois fois l'arracher à ses études, sans qu'il manifestât la moindre contrariété. Qu'on ne s'imagine pas que cette indifférence souriante fût simplement le résultat d'un naturel heureux et ne lui coûtât aucun effort. « Un jour, raconte le P. Cepari, pendant qu'il préparait la défense des thèses de philosophie, et avait besoin de tout son temps, on vint l'appeler pour sortir; il sentit intérieurement un peu de répugnance, mais obéit aussitôt sans rien manifester. Rentré à la maison, il se mit à réfléchir sur ce mouvement qu'il avait éprouvé dans son âme; pendant quelques jours il en fit la matière de son examen particulier et de sérieuses considérations. Puis il vint me dire

que, par la grâce de Dieu, il avait remporté la victoire, et qu'il ne ressentait plus de répugnance d'aucune sorte. »

Avec ses condisciples, et en général, avec tous les membres de la communauté, Jean était la charité et la prévenance mêmes. Si, dans l'ensemble de ses vertus, il en est une qui ait dominé toutes les autres, c'est assurément cette aménité cordiale, cette bonté généreuse et serviable, sur laquelle tous les témoins se répètent en termes équivalents ou identiques, tant il était impossible de n'en être point séduit. Chez lui la charité était bien le rayonnement de l'âme, en ce qu'elle a de plus élevé. Il n'eût rien compris à certaine spiritualité acariâtre, qui va chercher très haut dans les nuages des exercices d'abnégation transcendante, et ne songe pas à corriger des défauts ou des travers, qui mettent parfois à une épreuve assez rude l'abnégation du prochain. Selon l'idée très juste qu'il s'en était faite, l'humilité, le renoncement, la piété même devaient s'achever et s'épanouir dans cette charité surnaturelle, née de la foi, qui aime et respecte Dieu dans le moindre de ses frères.

Le moindre de tous, il croyait le connaître : c'était lui-même, admis, pensait-il, par grâce dans la Compagnie, vivant de ses bienfaits et incapable de les lui rendre. Aussi son devoir

lui était-il tout indiqué : n'être à charge à personne, contribuer à la joie commune, prodiguer à tous le meilleur de lui-même. Sauf la concession impossible de violer la règle ou de manquer à son devoir, il sacrifiait tout de bon cœur à l'intérêt d'autrui : ses vues personnelles, ses préférences, sa commodité, son repos, tout jusqu'à son goût pour la pénitence et l'attrait de sa dévotion. A ses yeux, la première et la plus méritoire de toutes les mortifications est de se plier à l'usage établi pour le bon ordre général et l'édification commune : *mea maxima paenitentia vita communis*. Sur le papier, une telle maxime n'a l'air de rien ; mais ceux qui essaieront de la pratiquer, comme Berchmans l'entendait, sauront ce qu'il en coûte.

Le charme surnaturel que cette abnégation de tous les instants répand autour d'elle se constate en mainte circonstance de la vie de notre saint étudiant, qui fut, dans la force du terme, ce qu'on appelle un excellent camarade. Son humeur égale, son affabilité, sa charité lui assuraient les sympathies de tous et faisaient rechercher sa compagnie. Un jeune scolastique qui avait quelque temps partagé sa chambre, se mit à pleurer lorsqu'on voulut le séparer de lui. Mais cette facilité de relations ne dégénérait

jamais en familiarité, et il mettait la garde du cœur parmi les trois choses qu'il se proposait spécialement d'observer : « Éviter avant tout, disait-il, l'oisiveté, la tristesse et les familiarités. » Sa charité était égale pour tous, et s'il voyait de sérieuses raisons d'admettre quelqu'un plus avant dans son intimité, il ne le faisait point sans s'être assuré de l'approbation de l'obéissance. Mais en ouvrant plus largement son âme à des compagnons, ou en les aidant de sa précoce expérience, il entendait bien rester dans les limites de son rôle. Il n'aurait pas admis qu'on lui parlât plus librement qu'aux supérieurs. Ses amis étaient prévenus et Jean le leur rappelait au besoin.

Un jeune scolastique hongrois, Nicolas Radkaï, avait obtenu la permission de conférer avec Jean des intérêts de son âme. Jean mit à profit cette confiance fraternelle pour amener son confident à se corriger de certaines faiblesses, qui n'avaient pas échappé à son regard indulgent. Radkaï a raconté lui-même à quel innocent artifice son saint ami eut recours pour l'avertir. Jean lui demanda un jour, à quel supérieur il s'adressait pour obtenir telle permission. « Au père Ministre, » répondit Radkaï, sans y songer autrement. Il était pris au piège. Jean lui montra que la permission était du ressort du

père Recteur. Et Radkaï en se défendant laissa trop voir qu'il ne recherchait pas l'occasion d'aborder son premier supérieur. « Peu à peu, ajouta Radkaï, il réussit à me faire avouer que j'en voulais au père Recteur, ainsi qu'à un de mes compagnons et que par suite je m'étudiais, autant que possible, à les éviter l'un et l'autre. » Après cet aveu, il dit à Jean : « Vous ne me trahirez pas, n'est-ce pas ? Je vous ai confié un secret sous le sceau de notre ancienne et étroite amitié ; vous n'en direz rien à personne. » — « Écoutez, mon cher Nicolas, dit alors Berchmans, ne me confiez jamais rien que je ne puisse communiquer au supérieur, si je le juge utile pour vous. » Mais il promit de garder cette fois le secret, à condition que, le jour même, son ami rentrerait en grâce avec ceux qui étaient l'objet de son aversion, et à force de raisons et de supplications, il en obtint la promesse.

Les scolastiques qui furent ses compagnons de chambre ne tarissent pas sur les délicatesses et les empressements de sa charité. « Lorsqu'il m'arrivait, dit l'un d'eux, de lui poser une question au sujet de nos études, aussitôt, très aimablement, laissant là son travail, il répondait à mes doutes. Dans ces occasions je pouvais admirer la lucidité de son exposition. Mais jamais, le moins du monde, il ne manifestait la

moindre tendance à affirmer sa supériorité, et sa modestie n'avait d'égale que son talent. » Son premier soin, lorsqu'on lui assignait un autre compagnon, était de le mettre à l'aise. Il le priait de se considérer comme seul occupant de sa chambre. Mais si Jean s'étudiait à tenir peu de place au logis, il se faisait plus large sa part des menus soins du ménage. A l'heure réglementaire, le compagnon trouvait son lit fait, la chambre balayée, tous les objets en bon ordre à leur place et brillants de propreté. Inutile de protester. Jean démontrait par maintes raisons péremptoires que ce surcroît de travail, mauvais pour son compagnon, était pour lui hygiénique et bienfaisant.

Jean n'avait jamais aimé le jeu, et préférerait la conversation ou la lecture. Mais les jours de congé, à la campagne, lorsqu'on l'invitait à quelque partie, il acceptait avec le plus joyeux empressement, et tandis qu'il jouait, il semblait ne point penser à autre chose.

Au nombre des offices répartis entre les scolastiques, l'un des moins attrayants était la charge d'entretenir les lampes. Elle était l'objet des ambitions des gens mortifiés. Jean sut se la faire attribuer. Il s'en acquittait avec un soin attentif, pour la plus grande commodité de tout le monde, lui excepté. Seulement, s'il n'y ména-

geait pas sa peine, il lui eût coûté d'y perdre les heures réservées à l'étude, et il consacrait à cet ouvrage rebutant une partie de la récréation.

Il se plaisait à rendre ces humbles services où la charité allait de pair avec l'abnégation, et un jour que les scolastiques étaient arrivés à la maison de campagne, par un temps humide, après une course à travers les chemins boueux, ils eurent la surprise, au moment du retour, de trouver leurs chaussures bien nettoyées. On devine sur qui se portèrent les soupçons.

Même à ce degré de désintéressement, la prévenance et la générosité serviables ne sont pas le dernier effort de la charité. On peut se dévouer pour des gens que l'on n'estime guère et il arrive que l'amour-propre s'accorde intérieurement d'assez cruelles revanches sur ceux auxquels il paraît se sacrifier. La charité de Berchmans allait plus loin. Il s'étudiait à trouver meilleurs que lui tous ceux avec qui il vivait, fermant les yeux sur leurs défauts et relevant leurs moindres qualités avec une complaisance chaleureuse et convaincue.

Voici une note bien intéressante qu'on a retrouvée dans ses papiers.

« Observe attentivement ce qui te plaît dans les autres, et fais comme eux ; imite-les ; ainsi, imite, puisque cela te plaît en eux :

Du père général, la modestie, l'affabilité, la cordialité, l'expression joyeuse du visage, sa fidélité à la vie commune.

Du père provincial, le zèle de la science.

Du père recteur et du père spirituel : toujours semblables à eux-mêmes.

Du père préfet des études, le respect à l'égard de tous.

De mon professeur, l'amour de ses élèves et la joie de leurs progrès.

Du père X..., la patience dans la maladie.

Du père X..., le silence.

Du père X..., la modestie, la réserve, l'amour de la solitude.

Du père X..., l'alliance de la gaieté aux entretiens spirituels.

Du père X..., l'humble et joyeuse soumission à tous, l'ardeur au travail.

Du frère X..., la propreté, la netteté parfaite, le bon accueil des hôtes.

Du frère X..., sa franchise et ouverture de cœur. »

Et ainsi de suite. On ne citerait pas beaucoup d'exemples d'un pareil catalogue. Combien de personnes, même adonnées à la piété, trouveraient dans leur mémoire, une liste non moins soigneusement tenue des défauts du prochain !

Pourtant la charité du saint jeune homme

n'était pas aveugle. Quand le bien de ses frères l'exigeait, Jean savait y pourvoir au risque parfois de leur déplaire. On retrouvait alors en lui, mûri par un commencement d'expérience, la fermeté souriante dont le « portier » du noviciat de Malines avait fait preuve dans l'exercice de sa charge. Voyant un jour un de ses frères sur la pente du relâchement, il n'hésita pas à user du moyen extrême auquel ce jeune religieux avait souscrit d'avance aux termes de la règle. Il avertit le supérieur en lui signalant les faits qui prouvaient que le péril n'était pas imaginaire.

Il fit mieux encore en une autre occasion que l'on a connue par celui même dont il sauva la vocation. Un de ses compagnons d'étude, nature craintive et mélancolique, s'était peu à peu laissé gagner par l'idée qu'il était impropre aux travaux apostoliques de la Compagnie. Ces appréhensions dont il ne s'était ouvert à personne, avaient fini par le dominer entièrement, et de guerre lasse il avait résolu de passer chez les Chartreux. Dans ce dessein, il demanda un jour à sortir. La Providence voulut que Jean fût désigné pour lui servir de compagnon. Le jeune homme se rendit à la Chartreuse de Sainte-Marie-des-Anges. Là il fit demander le prieur, avec lequel il se retira dans un parloir, tandis que Jean attendait dans un autre. L'entretien se prolongea quelque temps.

et toutes les mesures y furent concertées, de très bonne foi, on peut le croire. Le jeune transfuge était résolu à brusquer son départ; et le soir même, le Prieur devait se rendre au Collège Romain pour régulariser avec le P. Recteur la situation canonique de son futur novice.

Les deux confidents avaient compté sans le doux et modeste petit frère qu'ils avaient laissé dans l'antichambre. Il avait tout deviné. Jean professait pour les religieux de saint Bruno une vénération héritée de son père saint Ignace, mais il admirait trop leur vocation pour admettre qu'on fût appelé à la suivre par une tentation d'inconstance et de découragement.

Quand son compagnon reparut, Jean, en proie à une vive émotion, lui dit avec un accent sévère : « Je sais votre infidélité; vous méditez d'abandonner votre vraie mère. Mais je saurai bien, à force de prières et de pénitences, obtenir que Dieu vous fasse revenir de votre dessein. » Puis le prenant par la main, il l'entraîna. « Nous réciterons, dit-il, notre rosaire dans la rue. »

Au fond de son âme, le pauvre inconstant hésitait encore. En passant devant l'église du Gesù, il proposa à Jean d'y entrer, comptant bien s'y arrêter assez longtemps pour laisser au prieur des Chartreux le temps d'arriver au Collège avant lui, comme il était convenu. Peine

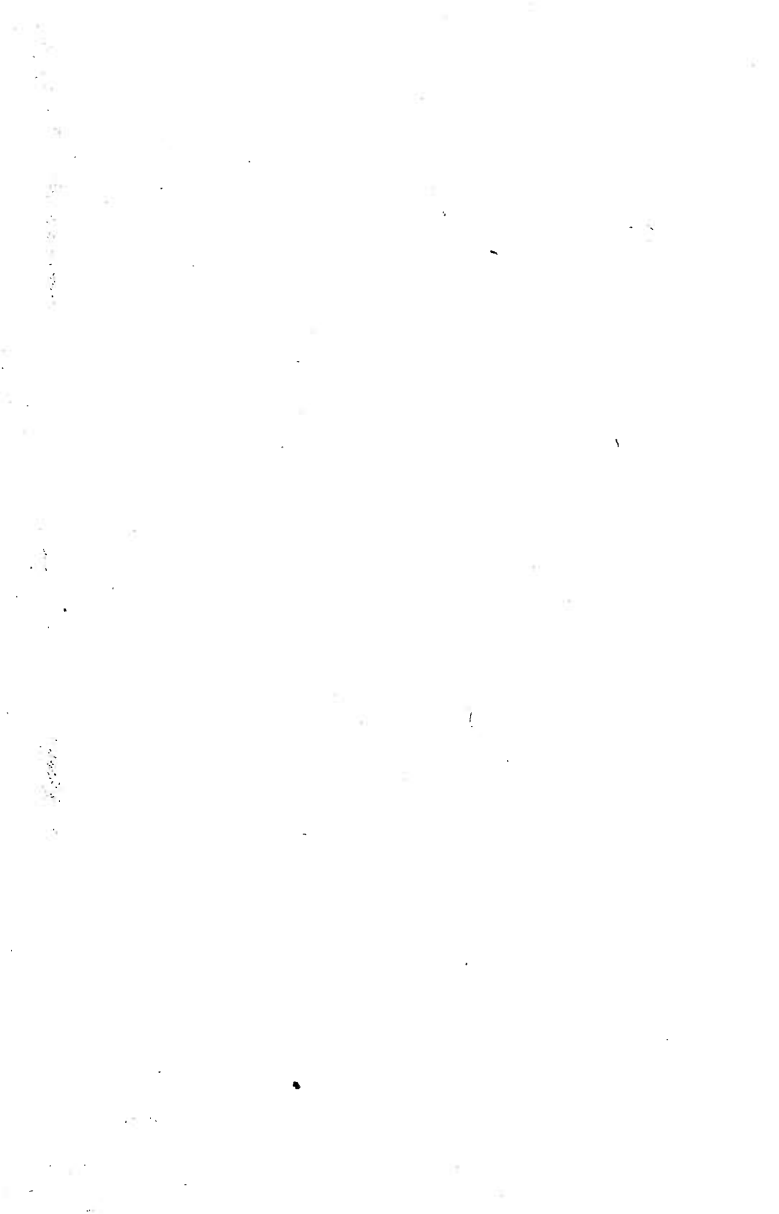
perdue ! Jean ne voulut rien entendre. « Non », dit-il avec force : « *Eamus domum ! veniamus domum, veniamus domum !* à la maison, à la maison ! » cri du cœur qui devait lui revenir dans le délire de son agonie, sans doute avec le souvenir de cette minute, l'une des plus douloureuses de sa vie. Pressant le pas, il arriva au collège tout en nage, et courut aussitôt avertir le Recteur, qui appela le jeune scolastique et le décida à lui ouvrir son âme. Lorsqu'un peu plus tard le prieur de Sainte-Marie-des-Anges se présenta, il l'amena sans peine à comprendre que le jeune homme, revenu à lui-même, avait reconnu qu'il ferait un fort mauvais Chartreux.

La charité surnaturelle qui voit Jésus-Christ dans le prochain ne fait point acception de personne et embrasse tous les hommes dans la même affection. Nous savons avec quel soin Jean évitait les liaisons particulières ; il veillait même à ne pas se trouver trop souvent en récréation avec les mêmes compagnons. Il avait pour principe de ne point féliciter ceux qui avaient obtenu quelque succès dans un sermon au réfectoire ou dans un exercice académique, pour éviter de faire de la peine, par son silence, à ceux qui n'auraient pas mérité le même éloge. Pourtant, il ne serait pas exact de dire que sa charité n'avait pas de préférences ; elles se manifestaient en

faveur des frères coadjuteurs et des malades. Aux frères coadjuteurs il témoignait la plus affectueuse bonté, et même des égards auxquels ils n'avaient aucun droit ; ainsi, il leur parlait la tête découverte. En temps de récréation il se mêlait volontiers à leur groupe, et lorsqu'il s'apercevait que l'un d'eux ne trouvait point de compagnons, il n'hésitait jamais à quitter les siens pour aller le rejoindre. Ces braves gens se faisaient une fête de le voir venir à eux, et écoutaient avec ravissement les traits intéressants de la vie des saints et de l'histoire de la Compagnie qu'il racontait pour les délasser à la fois et les édifier. Et lorsqu'il en obtenait l'autorisation des supérieurs, il aimait à les aider à balayer la maison, à servir à table, à préparer le réfectoire, à laver la vaisselle.

Aucun des témoins de la sainte vie de Berchmans au Collège Romain n'omet de parler de sa charité pour les malades. Les deux visites qu'il leur faisait journellement comptaient parmi les choses auxquelles il tenait le plus, et sans l'admirable esprit d'obéissance qui l'animait, rien ne lui eût été plus sensible que la défense que lui faisait parfois le recteur d'aller à l'infirmierie, lorsqu'il y avait danger de contagion. Nul n'était mieux placé pour nous renseigner que l'infirmier du Collège. « Ce saint jeune homme, dit-il, ne

laissait jamais passer un seul jour sans aller voir tous les malades. Et ce n'était pas, comme on le fait généralement, au moment de la récréation, mais il attendait, que les autres se fussent retirés dans leur chambre pour la méridienne. C'est alors qu'on voyait arriver Jean. Pour les pauvres malades c'est l'heure la plus pénible ; ils sont seuls ; il n'est pas bon qu'ils dorment alors, et en été la chaleur les fait beaucoup souffrir. Alors il allait de l'un à l'autre, leur portant de l'eau pour les rafraîchir, et il m'obéissait parfaitement, demandant chaque fois la permission, bien que je lui eusse dit plus d'une fois que cela leur faisait du bien à cette heure, non seulement pour les rafraîchir mais pour les tenir éveillés. Il leur apportait aussi les consolations de l'âme, racontait au malade quelque exemple approprié à son état, ou lui lisait un livre spirituel dont il pouvait tirer profit. Sa présence et ses paroles faisaient tant de bien que, plusieurs en éprouvaient plus de soulagement que de la visite du médecin. »



CHAPITRE V

VIE INTÉRIEURE

On voudrait maintenant pénétrer plus avant dans cette âme angélique et atteindre à la source même de cette perfection incomparable qui rayonnait en toute sa personne. Cette source chez lui n'a rien de mystérieux ou de caché. L'action de la grâce en Berchmans se laisse voir à découvert, toute simple et unie, comme il la sentait lui-même. Ses notes spirituelles, écrites au jour le jour, sous le regard de Dieu, sont le reflet candide de ses pensées, de ses désirs, de ses aspirations les plus intimes. Du reste elles ajoutent peu de chose à l'idée qu'on se ferait de lui d'après sa conduite et ses actions. Ce qu'elles montrent le mieux, c'est la transparence limpide de cette âme, sans replis ni dessous obscurs, en qui rien ne fait ombre sur les mobiles et les intentions vraies.

Plus significatifs à certains égards sont les témoignages de ceux à qui le saint jeune homme découvrait les moindres secrets de sa conscience. Il n'est pas exagéré de dire que, l'étudiant à la lumière d'une expérience plus longue, et en mesure de remettre au point les jugements de son humilité, ils appréciaient mieux que lui-même les prodiges que la grâce opérait en lui.

Écoutons le père Jean Baptiste Ceccotti, qui, depuis de longues années dirigeait les jeunes religieux du Collège Romain. « J'atteste que parmi les âmes que j'ai connues — et j'en ai connu un grand nombre — je n'en ai trouvé aucune plus pure ni plus candide que la sienne. Il m'a semblé que son innocence était privilégiée entre toutes. Ses péchés n'étaient pas de ceux qui, mortels de leur nature, n'atteignent cependant pas cette gravité par défaut de matière ou de consentement. C'étaient des fautes vénielles en elles-mêmes, que, selon les lois ordinaires, on ne peut entièrement éviter ; de plus étaient-elles des plus légères, commises sans délibération, comme il arrive aux plus grands saints, ou simplement, par suite de la corruption de notre nature. Et encore ces fautes étaient-elles extrêmement peu nombreuses, grâce à l'assistance spéciale dont le Saint-Esprit environnait cette âme bienheureuse et à la vigilance qu'elle exer-

çait sur ses puissances intérieures et extérieures.

« Il avait de ses défauts, bien qu'extrêmement légers, une vue très claire. Sa délicatesse de conscience était extrême, mais sans scrupule ni anxiété, comme l'entend saint Ignace dans ses *Exercices Spirituels*, au petit traité des scrupules.

« Je n'en puis douter, ajoutait en terminant le P. Ceccotti, lorsqu'elle quitta sa dépouille mortelle, l'âme bénie de Berchmans a été trouvée si pure, qu'à l'instant elle s'est envolée au ciel sans passer par le purgatoire. »

Le père Thomas Massucci, père spirituel de la communauté, ne parle pas autrement. « D'abord, dit-il, après le bienheureux Louis de Gonzague, avec lequel j'ai vécu familièrement la dernière année de sa vie au Collège Romain, jamais je n'ai connu un jeune homme d'une vie plus exemplaire, d'une conscience plus pure, d'une perfection plus grande que Jean Berchmans.

« De plus, il s'était proposé pour but de sa vie religieuse de se signaler dans toutes les vertus et de faire dans les études tout le progrès possible, uniquement en vue de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes, espérant par là correspondre pleinement à la grâce et à l'esprit de notre vocation.

« Troisièmement, le moyen de mieux arriver à cette fin fut pour lui une exacte observation des règles. Il y fut toujours fidèle, sans ombre de scrupule, n'en transgressa jamais une seule délibérément, toutes nombreuses et variées qu'elles sont d'ailleurs. Ce que je dis ici ne se borne pas au temps où je l'ai dirigé, mais s'étend à toute la durée de sa vie religieuse, ou pour mieux dire, à sa vie tout entière. Car il n'avait pas conscience d'avoir jamais commis de propos délibéré, je ne dirai pas un péché mortel quelconque, mais même un péché véniel. Il conserva jusqu'à la fin la robe d'innocence de son baptême, et ne cessa de marcher dans le chemin de la perfection. »

Celui qui fut son recteur pendant toute la durée de ses études, le P. Cepari, complète les témoignages des directeurs spirituels de notre saint. « Ce que nous avons généralement admiré en lui, dit-il, c'est que dans toutes les vertus, il se montrait parfait, et qu'avec l'aide de la grâce divine, à laquelle il répondait de tout son pouvoir, il faisait toutes ses actions avec toute la perfection imaginable.

« Ceux qui le voyaient à l'œuvre et tenaient compte à la fois de l'action, de la manière et des circonstances, devaient convenir que cette action était faite excellemment.

« Mais si, au lieu de s'arrêter à l'extérieur ils avaient pu pénétrer jusqu'à son âme et discerner les actes de vertu qui donnaient à ses actions leur vie surnaturelle et leur mérite, ils auraient, j'en suis certain, conçu de cette âme d'élite la haute idée qui s'imposait à moi lorsque, deux fois par mois, il venait spontanément, me rendre compte, comme à son supérieur et à son père, de l'état de sa conscience, et m'ouvrait son cœur sans rien me cacher de ses pensées, de ses affections et de ses désirs. »

Et après avoir dit la vive impression que lui faisaient ces confidences, il continue : « Il est vrai que durant sa vie Jean ne fut pas exempt des défauts et des fautes que les saints n'arrivent pas à éviter entièrement tant qu'ils portent le poids de la chair inclinée au mal. S'imaginer le contraire serait une erreur, car lui-même s'accusait et avouait se tromper en bien des choses. Mais ses fautes étaient si légères qu'elles n'étaient point perceptibles à nos yeux, et pour les distinguer, il fallait le secours de cette lumière céleste dont il était lui-même inondé. »

Ce précieux témoignage est plutôt un cri d'admiration qu'un portrait moral. Mais ce qu'il n'a pas pris soin de marquer ressort de son silence même. Berchmans est arrivé à la sainteté par l'accomplissement parfait d'un devoir qui ne sor-

tait en rien de la condition commune. Ses directeurs n'ont observé en lui ni communications extraordinaires de Dieu, ni ravissements, ni rien qui ressemble à un état mystique. Ces faveurs divines, Berchmans les admirait dans les autres saints ; mais pour sa part il ne les connut pas et il se fût reproché comme une faute d'y prétendre ou de les désirer. Il a même écrit ce mot énergique, qu'il ne faut pas mal comprendre : « Avoir horreur des dons gratuits, comme serait celui de faire des miracles. »

Dans les voies ordinaires où la grâce divine l'a tenu, elle l'a conduit par les moyens dont elle se sert pour le commun des hommes. L'aimable jeune saint n'a découvert aucun aspect nouveau de la doctrine ascétique. On ne peut même pas dire qu'il ait été favorisé de cette intuition souvent admirable, pour laquelle des âmes ignorantes et simples retrouvent et devinent en quelque sorte les principes les plus élevés de la vie spirituelle. Dès sa plus tendre enfance il eut le bonheur d'avoir des maîtres et des guides excellents. Devenu religieux, il trouva dans les règles et constitutions de son Ordre, dans les exercices spirituels de son père saint Ignace l'idéal de la sainteté à laquelle il devait aspirer ; la méthode d'oraison qui le rapprocherait de Dieu ; dans la direction de ses supérieurs, la solution de ses

doutes et de ses obscurités. Il ne voulut chercher rien au delà. Existait-il d'autres moyens de parvenir à une sainteté plus haute ? On oserait dire que jamais cette question n'effleura son esprit. Pour lui, la voie certaine et sûre était celle où sa vocation l'avait placé. Il se contenta d'y marcher avec une fidélité et une soumission qui atteignirent à l'héroïsme par leur généreuse constance.

Cette docilité n'avait rien de passif ou d'inerte. Jean savait que les idées apprises ou reçues du dehors ne deviennent un principe d'action que quand elles ont pris, par la méditation et l'expérience réfléchie, la force d'une conviction personnelle. Toute sa vie intérieure porte la marque de cette volonté énergique et consciente, qui voit le but à atteindre et règle ses efforts sur ce but avec une prévoyance inventive. Pour chacun de ses exercices spirituels il s'était fait une méthode inspirée tout entière de la pensée de saint Ignace. Mais cette pensée, il avait pris la peine de l'approprier à son caractère et aux besoins de son âme.

Parmi les exercices dont saint Ignace enseigne la pratique dans son livre, celui auquel il attachait la plus grande importance, auquel il donnait, dans la journée des scolastiques, le pas sur la méditation, c'est l'examen de conscience.

Dans son portrait du bon étudiant de la Compagnie, Jean a souligné cette préférence et on la comprend. La conscience c'est tout l'homme moral, c'est tout l'homme spirituel, puisque la conscience est la règle dernière et immédiate de nos actions. C'est sur elle que doit porter le principal effort de la formation religieuse, car l'application des principes les plus clairs peut faire hésiter les plus habiles, et d'autre part on sait que c'est dans son appréciation du bien et du mal que l'homme est le plus exposé à se laisser égarer par les subtiles influences des passions et de l'amour-propre.

Le grand moyen de régler sa vie, Jean le trouva dans l'examen de conscience prescrit à tous, deux fois par jour, dans des examens partiels qu'il s'imposait parfois pour des raisons spéciales et dont on trouve la trace dans certains épisodes de sa vie, enfin dans l'examen particulier tel qu'il est décrit dans le livre des Exercices. La manière dont il appliquait cette dernière méthode nous est révélée par une note détaillée trouvée dans ses écrits.

La dernière année de sa vie, il avait pris pour principal objet de ses efforts l'acquisition de l'humilité. « Je suis décidé, écrit-il, à m'appliquer toute l'année 1620, avec la grâce de Dieu, à l'humilité. D'abord pour travailler avec ordre à l'édi-

fice de la sainteté en commençant par le fondement. Ensuite parce que, sans l'humilité, je suis inutile à la Compagnie. Enfin parce que rien n'est difficile aux humbles, rien n'est dur à ceux qui sont doux.

« Je prends la résolution de faire de cette vertu l'objet principal de mes prières, de mes désirs, de mes actions et de mes examens particuliers.

« Premier examen particulier. Les quinze premiers jours, considérant que si mon œil, c'est-à-dire mon intention, est pur, tout mon corps sera lumineux, je prendrai comme matière d'examen de ne rien faire pour être vu des hommes ; je ferai deux actes d'humilité l'un le matin, l'autre le soir.

« Second examen. Ne rien omettre par respect humain ; je ferai quatre actes d'humilité, deux le matin et deux le soir.

« Les autres points qui suivent doivent être pris comme matière après les deux autres, et il faut examiner quels sont les endroits faibles et d'où vient surtout le danger. Ajouter chaque jour deux actes d'humilité.

« 1. Couper court aux pensées qui me font avoir bonne opinion de moi-même, parce que c'est appliquer directement la hache à la racine de l'orgueil, qui est l'estime qu'on a de soi.

« 2. Ne rien dire qui puisse tourner à ta louange, à moins que l'obéissance ne l'exige, parce que c'est retirer son aliment à la vaine gloire.

« 3. Ce qu'il y a moyen de faire en chambre, ne le fais pas au dehors, pour la même raison.

« 4. Lorsqu'on te loue, te faire honte d'être pris par les autres pour ce que tu n'es pas. Même raison.

« 5. Lorsqu'on loue quelqu'un, chasser tout déplaisir qui naîtrait de l'envie et se réjouir; parce que c'est un bon moyen de te placer après tout le monde.

« 6. Désirer pour les autres et leur procurer la meilleure part, et pratiquement regarder tous les autres comme des supérieurs, agir avec eux dans ce sentiment d'humilité, parce que telle est la volonté de saint Ignace. Ne te préférer à personne, penser du bien de tout le monde. Car si en ce moment ton frère te paraît moins parfait, qui sait si Dieu ne l'a pas choisi pour être martyr?

« 7. Avoir horreur, en ce qui te regarde, des dons gratuits, comme de faire des miracles, etc., parce que souvent ils exposent l'homme au péril de la damnation éternelle.

« 8. Accepter l'humiliation, d'abord avec patience, parce que c'est augmenter ta récom-

pense ; ensuite avec empressement, parce que c'est imiter le Christ, disant au jardin des Olives : *Surgite, eamus* ; troisièmement avec joie, parce que c'est le moyen d'avoir le paradis sur terre.

« 9. Désirer d'être méprisé, et si cela ne réussit pas, t'en attrister, parce qu'ainsi tu deviendras cher à Dieu. »

Il avait esquissé un autre examen particulier sur la charité, moins détaillé ; cet examen prévoyait les actes suivants : « Supporter patiemment les défauts d'autrui ; ne juger personne ; penser du bien de tout le monde ; prendre part au chagrin d'autrui ; se réjouir avec les autres, les féliciter quand ils obtiennent un succès ; je serai bienveillant et serviable et ferai du bien à tous ; toujours excuser mes frères en moi-même et auprès des autres ; donner de bonnes et douces paroles. »

Après l'examen, sous toutes ses formes, l'oraison était, dans la pensée de Berchmans, le grand moyen de sanctification. Nous avons vu à quel point cet exercice lui était devenu familier, et comment il savait, sans effort, passer de l'étude ou d'une occupation quelconque à la prière et à la méditation. Ce fut la récompense de sa fidélité à suivre, là comme ailleurs, la direction qui lui était donnée. Lui, si avancé déjà, au sortir du noviciat, dans la pra-

tique de l'oraison, ne jugeait point superflu de se pénétrer toujours davantage des préceptes qu'on lui avait enseignés, et un de ses premiers soins, en arrivant à Rome, avait été de se procurer le *Ratio meditandi*, petit traité où la méthode de saint Ignace est clairement exposée. Jamais, on peut en être certain, la pensée ne lui vint que cette méthode fût arbitraire ou artificielle, et qu'elle supposât autre chose que la marche normale des facultés de l'homme appliquées à la considération des vérités de l'ordre spirituel. Encore moins put-il considérer comme une discipline rigide et aboutissant à paralyser l'élan de l'âme, l'ensemble si varié des conseils que saint Ignace a réunis dans les Exercices, depuis les *Additions* jusqu'aux *Trois manières de prier*, avec cette recommandation expresse de ne jamais appliquer la méthode pour elle-même, mais de la subordonner au but, et de s'arrêter dès qu'il est atteint. On ne peut s'empêcher d'admirer la souplesse de cette méthode qui s'adapte à tous les états de l'âme autant qu'à l'infinie variété des sujets qui peuvent fournir à l'âme sa nourriture spirituelle.

Nous sommes assez bien renseignés sur la matière des méditations de notre saint. C'étaient, avec les grandes vérités qui sont le point de départ des Exercices, et la vie de Notre-Seigneur

d'après les évangiles, qui en forme la partie principale, les vertus du chrétien et du religieux : la patience, l'humilité, la mortification, le zèle, les vices et les défauts qui leur sont opposés ; les devoirs spéciaux de sa vocation, la formule des vœux, le texte des Règles, les mystères, tels que l'Eucharistie, d'après le dogme ou les textes liturgiques ; la dévotion à la sainte Vierge et ses vertus ; l'exemple des saints de la Compagnie, — à cette époque ils n'avaient que le titre de bienheureux — saint Ignace, saint François Xavier, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas, les martyrs Japonais. Parfois il suivait le texte d'une prière, et c'est ainsi qu'il nous a laissé une méditation sur l'*Ave Maria* d'après la seconde manière de prier de saint Ignace.

Les ressources presque sans limites que l'on peut trouver à la fois dans les thèmes et dans l'application de ses facultés sont une assurance contre les défaillances de la nature, qui se fatigue d'un effort prolongé et demande parfois un changement d'horizon. Elles sont également un secours dans les épreuves de la vie spirituelle, qui ne sont épargnées à personne et auxquelles notre saint n'échappa point. La plupart du temps il ne trouvait dans l'oraison que joie et douceur, et parfois son âme débordait de consolations, comme ce jour, moins d'une année avant

sa mort, où il écrivit dans son cahier : « *Die sabbati 18 decembris, misit mihi Dominus fluvium pacis*, le samedi 18 décembre, Dieu m'a envoyé un fleuve de joie paisible ». Mais il n'en était pas toujours ainsi. La grâce de la dévotion sensible lui était retirée à certains moments, sans que pour cela il fût tenté d'abandonner l'oraison. « De temps en temps, dit le P. Cepari, il souffrait notablement d'aridité spirituelle et de désolation, et se trouvait privé des visites célestes et des lumières d'en haut. Mais il ne se décourageait pas ; son zèle pour l'oraison et pour tous les exercices spirituels ne se refroidissait pas, mais il y persévérait avec courage, et s'aidait de courtes prières, en disant affectueusement à Dieu : *Redde mihi laetitiam salutaris tui ; emitte lucem tuam et veritatem tuam...* Lorsqu'il me racontait ses épreuves, j'avais vraiment pitié de lui. Cependant, dans ses moments de plus grande aridité, la paix et la tranquillité intérieure ne le quittaient pas et il se conformait sans réserve à la volonté divine. Il disait : *In desolationibus magnam sensi quietem animi.* »

Quelqu'un lui demanda à quel remède il avait recours lorsqu'il était éprouvé par la désolation. « Je prie, répondit-il, je m'occupe, je me réfugie dans le sein de la bienheureuse Vierge. » Et il consola beaucoup une bonne âme en lui faisant

bien comprendre que la joie sensible n'est pas l'essence de la dévotion. « La vraie dévotion, lui dit-il avec saint Thomas, n'est pas autre chose que la promptitude de la volonté à tout faire pour le service de Dieu. »

Jean s'était fait, pour l'assistance à la messe ainsi que pour la communion, une méthode qui combine la méditation et la prière. Elle s'inspirait de la prescription de saint Ignace, qui veut que l'on n'entre point en oraison sans préparation et sans se mettre en la présence de Dieu.

En se rendant à l'église, il se recueillait et formait son intention. Jusqu'à l'offertoire, il suivait les paroles du prêtre. Ensuite il parcourait toute la passion du Sauveur, et le suppliait, par ses plaies sacrées, d'écouter les prières qu'il lui adressait pour le pape, pour les princes chrétiens, pour les supérieurs de la Compagnie, pour ses maîtres. Puis il priait pour ses amis, principalement pour ceux qui habitaient la même maison, pour ses ennemis, pour les hérétiques, les infidèles, les pécheurs, pour les religieux tièdes, afin qu'ils ne fussent pas un obstacle à l'œuvre de la Compagnie, pour les religieux apostats. Après avoir adoré le Sauveur à l'élévation, il recommençait ses recommandations ; la Compagnie, les âmes des fidèles défunts, notamment les plus abandonnées. Ensuite il demandait pour lui-même la

véritable charité, la joie spirituelle, la sainteté, la science, si la plus grande gloire de Dieu le voulait, une chasteté angélique, la grâce d'être un bon serviteur de la Compagnie, la persévérance, l'amour de la sainte Vierge, la vertu qui faisait l'objet de l'examen particulier. Après la communion spirituelle, il suivait les paroles du prêtre et terminait par un acte de repentir, un acte de remerciement, et unissait son action au sacrifice ; enfin, il récitait le *Magnificat* en réparation des défauts qu'il aurait eu à se reprocher.

Les jours de communion, il modifiait sa manière et concentrait ses pensées sur le grand bienfait qu'il allait recevoir. Sa méthode n'est pas, d'ailleurs, tout l'indique, une formule dont on ne s'écarte point. Notre saint l'adaptait aux circonstances et aux mystères dont chaque période de l'année ramenait le souvenir.

Le soin extrême que Jean mettait à s'acquitter de tous ses exercices spirituels de règle, entretenait dans son âme une ardeur continuelle, qu'il veillait, avec une application vraiment surhumaine, et dont peu de tempéraments seraient capables, à ne jamais se laisser attiédir. Depuis son réveil jusqu'au dernier instant de sa journée, sa pensée était toujours tournée vers Dieu. « Au signal du lever, dit-il dans l'ordre du jour qu'il écrivit à Rome, je croirai entendre la voix de

Dieu ; je ferai le signe de la croix en disant : *Domine, quid me vis facere? Paratum cor meum Deus, paratum cor meum*, Mon Dieu que voulez-vous de moi ? Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, mon cœur est prêt. Puis repoussant toute autre pensée, je parcourrai les points de la méditation. »

Il continue : « Quand tu seras habillé, tu te mettras à genoux, et après le signe de la croix, tu rendras grâce à ton Ange Gardien, et au patron que tu avais choisi la veille, par exemple saint Ignace, de t'avoir protégé ce jour-là et durant la nuit, les priant de venir à ton aide tous les jours de ta vie et surtout à l'heure de ta mort. Ensuite, tu choisiras un patron pour cette journée, par exemple saint François Xavier, et après lui avoir demandé les mêmes faveurs qu'au patron précédent, tu offriras par ses mains les prières suivantes, comme les prémices de la journée : le symbole des apôtres, protestant que tu veux être un véritable enfant de la sainte Église catholique romaine ; l'oraison de la Sodalité. — c'est la belle prière par laquelle de nos jours encore les Congréganistes se consacrent à la sainte Vierge, — protestant que tu veux être un véritable enfant de Marie ; la formule des vœux, protestant que tu veux être un véritable enfant de la Compagnie.

« Ensuite je ferai trois propos. Le premier : tout ce que je penserai, ce que je dirai, ce que je ferai aujourd'hui sera à la plus grande gloire de Dieu, en action de grâces ou en préparation à la communion, et pour obtenir, par exemple, un véritable amour de la sainte Vierge, et une sincère humilité; en union des pensées, des paroles, des actions de Notre-Seigneur. Le second, de faire attention à la vertu ou au vice sur lequel je fais l'examen particulier. Le troisième, de ne commettre aucun péché véniel de propos délibéré et de ne transgresser aucune règle ou aucun ordre des supérieurs. Enfin, de vivre et de mourir dans la Compagnie. »

Tels étaient les actes de piété qui remplissaient la demi-heure qui précède la méditation. Le reste de son temps n'était pas moins bien réglé. S'il s'était abandonné à son attrait, il se fût sans doute fait illusion sur l'importance relative de ses devoirs, et la douceur qu'il éprouvait dans ses communications avec Dieu eût pu l'amener à reléguer au second plan les obligations propres de l'étudiant. Il se préservait de cette illusion en fixant exactement les pratiques de surérogation à adopter, avec le consentement des supérieurs, cela va sans dire. « Je sais par expérience, écrit-il, que l'on peut donner libéralement une demi-journée aux choses spirituelles

les jours de communion, et une heure les autres jours de fête, de même chaque mois une journée entière sans faire aucun tort aux études. »

Nous n'avons pas à revenir sur les dévotions que Jean s'était prescrites dès son noviciat, et que, suivant son tempérament et sa manière, il continua à entretenir, non sans ajouter parfois quelque nouvelle pratique à celles qu'il avait adoptées dès lors. Il serait superflu de relever en détail tout ce que sa piété ingénieuse lui suggéra d'industries pour son profit spirituel et celui d'autrui. Son attention était sans cesse en éveil sur ce point, et ses récréations, ses promenades, son repos à la campagne, loin d'être pour lui des temps de relâche, lui faisaient trouver de nouveaux moyens de s'entretenir dans les idées surnaturelles. N'avait-il pas, les jours de délassement, à la campagne, organisé une petite académie spirituelle, où l'on discutait sur les vertus et les moyens de les acquérir?

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot encore de sa dévotion à la sainte Vierge, qui occupa une telle place dans son existence, et fut, il l'affirme lui-même, le principe et le fondement de sa vie spirituelle. « Tout le monde sait, écrit son ami Nicolas Radkaï, quel amour il portait à la bienheureuse Vierge, qu'il appelait sa mère. Journallement, il récitait en son hon-

neur le chapelet et d'autres oraisons pieuses qu'il avait recueillies et transcrites. Il aimait extrêmement à parler d'elle, et c'est pour cela qu'il s'entretenait souvent avec les frères coadjuteurs. En les voyant de loin, il les saluait affectueusement, les invitait, mettait la conversation sur son sujet favori, et racontait des exemples et des miracles. Il avait cette spécialité. J'ajouterai qu'il ne sortait jamais avec moi sans aller visiter quelque église dédiée à la bienheureuse Vierge. Là, il priait avec tant de recueillement et de ferveur, que souvent il ne s'apercevait pas que son compagnon s'était levé pour partir; plus d'une fois je fus obligé de l'avertir en l'appelant par son nom. »

Connaissant ses sentiments au sujet du mystère de l'Immaculée Conception, Radkaï lui demanda un jour s'il n'avait pas l'intention de prendre plus tard la plume pour défendre ce privilège glorieux de Notre-Dame. Jean répondit qu'il s'était presque engagé par vœu à en faire le sujet du premier livre qu'il imprimerait; il faisait dans cette pensée ses lectures des saints Pères, et avait déjà dans l'esprit le plan de ce travail.

La marque la plus touchante de sa dévotion à Marie fut trouvée après sa mort. A la première page d'un petit cahier spirituel, il avait inscrit ces mots : « Que personne ne l'ouvre si ce n'est

le supérieur. » A l'intérieur était glissé un feuillet contenant la formule suivante :

« Moi, Jean Berchmans, très indigne fils de la Compagnie de Jésus, je proteste à Vous et à votre Fils, que je crois et confesse ici présent dans le très auguste sacrement de l'Eucharistie, que partout et toujours, à moins que l'Eglise ne décide autrement, j'affirmerai et défendrai votre Immaculée Conception.

« En foi de quoi j'ai signé de mon propre sang et tracé ci-dessous le chiffre de la Compagnie de Jésus. L'an 1620.

« JEAN BERCHMANS.

« IHS »

Suivait la formule des vœux simples des scolastiques de la Compagnie, puis ces mots :

« Je crois et confesse devant le monde entier tout ce que croit et confesse la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

« JEAN BERCHMANS. »

Le cardinal Bellarmin à qui on rapporta le fait peu après la mort de Jean, exprima sa vive admiration pour cet acte de piété insigne. En diverses circonstances un certain nombre des confrères de notre saint eurent recours à cette manière solennelle d'affirmer leur résolution

en les signant de leur sang. Le père général Mutius Vitelleschi intervint, et, avec beaucoup de décision mit un terme à ces entraînements de ferveur et de pieux enthousiasme. « Qu'on ne m'oppose pas, disait-il dans une de ses lettres, l'exemple de notre frère Jean Berchmans. Si j'avais été au courant de son projet, je ne l'aurais pas autorisé à y donner suite. »

Il est possible que personne, dans l'entourage de Jean, n'ait été mis dans la confidence, et qu'en cette circonstance il n'ait consulté que son cœur. Il en agissait autrement pour ses plans de vie spirituelle et ses résolutions, qu'il ne manquait jamais de soumettre à l'approbation de ses supérieurs et de son directeur de conscience. Dans cette humble soumission, il allait bien au delà de ce que lui commandait la règle. Nul ne fut jamais mieux pénétré que lui de la nécessité de recourir aux leçons de l'autorité et de l'expérience.

Outre ceux qui avaient la mission de le conduire, il aimait à interroger ceux dont il avait pu apprécier la vertu ou la sagesse : ses maîtres, les anciens de la maison, les pères graves qu'il lui était donné d'aborder. On sait la respectueuse confiance qu'il témoignait à son pieux et savant compatriote, le P. Corneille a Lapide. Jean lui-même a dit avec une affectueuse reconnaissance

combien il avait profité des sages avis du père François Piccolomini, le plus clairvoyant peut-être de tous les directeurs auxquels il avait ouvert son âme. Mais, au risque de surprendre plus d'un lecteur, nous ajouterons qu'après avoir pris conseil et s'être entouré de toutes les lumières dont il pouvait s'éclairer, l'humble jeune homme savait, à l'occasion, s'en rapporter à son propre jugement. On en a vu des preuves au cours de cette histoire. Elles suffisent à montrer que, les années venues, Jean n'eût pas été de ces âmes timides qui reculent devant toute responsabilité et s'abritent en tout sous la conscience d'autrui.

C'est sans doute cette part d'initiative spontanée qui explique ce que son idéal de perfection a d'un peu tendu et surchargé. Peut-être aussi, avec toute sa sincérité et toute sa candeur, n'est-il pas arrivé à en donner une idée exacte à ceux qui auraient dû le modérer. Ses directeurs qui approuvaient quelque nouvelle invention de sa piété industrielle ne pouvaient pas toujours se rappeler le détail exact de toutes celles qu'il pratiquait déjà. Il convient, à ce propos, pour l'instruction des âmes de bonne volonté, de rappeler le regret si franchement exprimé par le P. Piccolomini. Mais prise dans l'esprit qui l'animaient, cette volonté généreuse, vigilante, infatigable, toujours en quête de nouveaux efforts et

de nouveaux sacrifices, ce soin de la perfection étendue aux moindres actions de la vie, doit être qualifié d'héroïque, dans le sens le plus élevé du mot.

Berchmans n'était en rien l'homme du laisser aller. Il ne s'en rapportait jamais à l'inspiration du moment, qui est si exposée à mettre sur le compte de la grâce les caprices de la nonchalance ou de la versatilité. Tous ses bons désirs prenaient la forme d'une résolution ferme, motivée, circonstanciée à laquelle il se tenait invariablement et qu'il rendait de plus en plus précise, à mesure que l'expérience lui en révélait les points faibles. Nous en avons cité des exemples ; nous pourrions en ajouter d'autres dont l'accumulation semblerait tout simplement déconcertante. Toute sa journée, du premier instant au dernier, était ainsi réglée, ou plutôt animée par un courant de volonté consciente, qui avait tout prévu, n'oubliait rien et ne se relâchait jamais. Quand on sait où la plus légère déviation de jugement peut conduire une âme trop repliée sur elle-même, quand on songe aux travers, aux ridicules même qui guettent la dévotion dès qu'elle force la mesure, on ne se lasse pas d'admirer que Berchmans n'ait jamais montré la plus légère trace de bizarrerie ou d'affectation. Qu'avec un idéal de perfection qui semblait devoir tuer en

lui tout abandon et toute vivacité naturelle, il ait été si constamment simple, ouvert, aisé de rapports, épanoui d'une gaieté vraie, c'est le miracle de cette vie et le triomphe de cette sainteté charmante.

Le mot de cette énigme est dans la piété de l'angélique jeune homme. Elle était bien l'âme de son âme, sincère et spontanée, ardente et virginale, et le soutenait à tout instant de sa force et de sa lumière. Grâce à elle, le devoir n'était pas un effort pénible demandé à sa nature, mais un moyen de plaire à Celui dont la pensée lui était constamment présente.

Telle piété, tel esprit de foi ; l'une vient de l'autre. Chez Berchmans tout s'inspirait de la foi. Son obéissance était commandée par l'idée de Dieu, dont le supérieur tient la place ; sa charité, par l'enseignement de l'Évangile qui nous fait reconnaître le Christ dans le prochain ; sa joie inaltérable, par le bonheur de se sentir tout à Dieu.

Les pensées de foi qui lui représentaient vivement la grandeur de Dieu et ses bienfaits développèrent en lui ce noble sentiment de la générosité. Dans le service de Dieu, la générosité n'est autre chose que la disposition de l'âme qui se donne à Lui tout entière, sans hésiter jamais, sans calculer, toujours en éveil

pour connaître son bon plaisir, toujours prête à s'y conformer de toute l'énergie de sa volonté. Là se trouve chez Berchmans le secret d'une ferveur sans défaillance, d'une fidélité qui ne se dément pas un instant.

Et on comprend par là la parfaite rectitude de cette conscience extrêmement délicate, son immunité de tout ce qui ressemble au scrupule et à l'anxiété. Quand l'âme n'est point déterminée à donner toujours à Dieu tout ce qu'il demande, mais se ménage, par des moyens qu'elle ne veut pas toujours s'avouer, une petite part dans tout ce qu'elle lui offre, elle se met dans un état de malaise, de défiance et d'inquiétude, qui est un des grands obstacles au progrès dans les voies de la sainteté.

Combien notre saint était éloigné de cette étroitesse de cœur voisine de la petitesse d'esprit ! Lorsqu'il s'efforçait d'être, selon l'Évangile, fidèle dans les petites choses, lorsqu'il adoptait cette devise : *maximi facere minima*, ce n'est pas, qui ne le comprend ? qu'il veuille renverser l'ordre essentiel et donner de l'importance à ce qui n'en a pas. Mais considérant la grandeur de Dieu et le néant de toutes choses par rapport à Lui, il ne conçoit pas qu'il y ait des degrés dans l'hommage et le service, et la moindre négligence aussi bien que tout autre manquement, lui appa-

raissent comme une injure à une si haute majesté.

Il faut ajouter que l'inébranlable fidélité de notre saint à écouter la voix de Dieu, à y conformer aussitôt sa conduite suppose une énergie peu commune. C'était un des grands étonnements de ceux qui vivaient avec lui de voir que son empressement à introduire dans sa vie tout ce qui favorisait le progrès spirituel n'avait d'égal que sa constance à exécuter ses propos. Un des hommes qui l'ont le mieux connu et apprécié, le P. Horace Grassi, émet sur ce côté de son caractère l'appréciation suivante : « En fait de mortifications et d'austérités, il observait la mesure approuvée par ses pères spirituels, qui, eu égard à sa complexion délicate, ne lui accordaient pas tout ce qu'il eût souhaité. Mais que l'on tienne compte de cette application continuelle, de sa vigilance sur toute sa conduite, du soin avec lequel il faisait toutes ses actions, de la sainte avarice avec laquelle il disposait de son temps, veillant à n'en rien perdre inutilement, au point qu'à lire son ordre du jour on s'étonne de tout ce qu'il a su y faire entrer : alors on s'expliquera qu'il n'a pas fallu autre chose pour mettre fin prématurément à une vie si exemplaire, et on dira sans hésitation, que sa mortification fut excessive, puisqu'elle abrégea ses jours. »

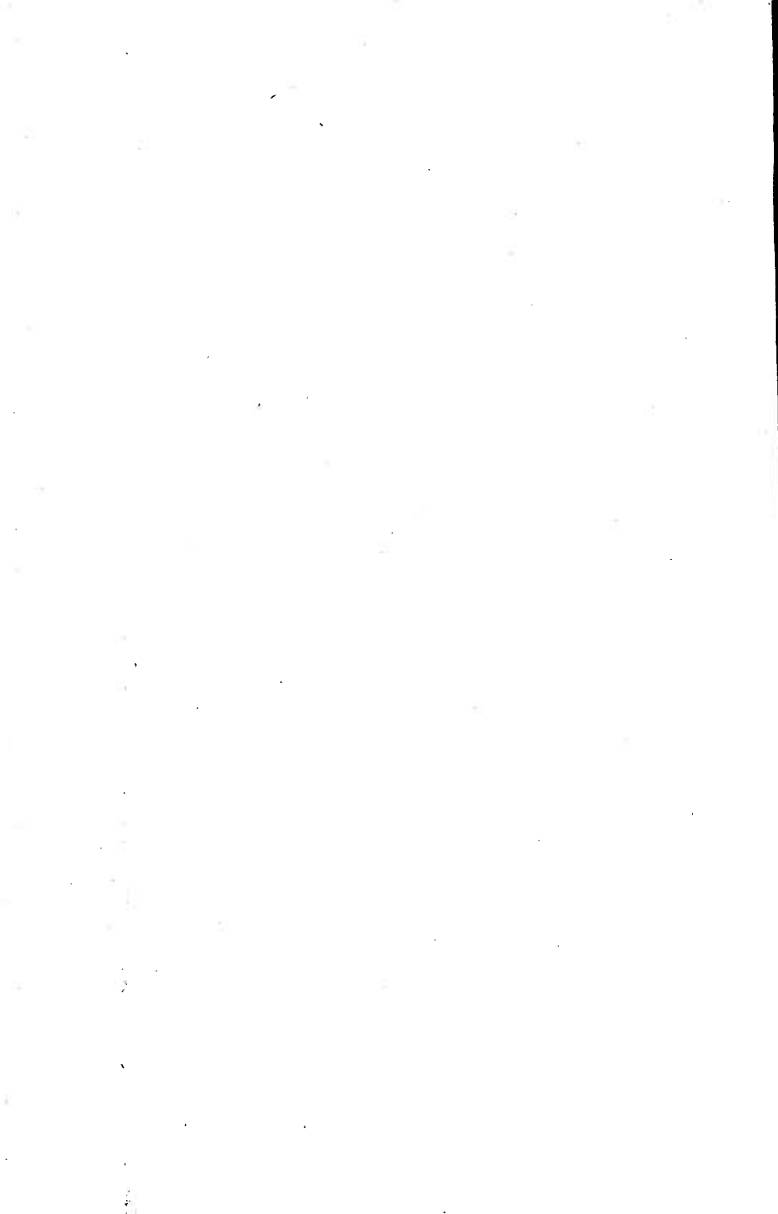
Ce témoignage, où perce une sorte de regret

attristé, contient aussi une leçon qui ne doit pas être perdue. Comme son jeune frère et modèle saint Louis de Gonzague, Jean Berchmans pourrait être appelé le martyr de la mortification intérieure. S'il ne vit pas lui-même en quoi, pour répondre à l'intention de ses supérieurs, il eût mieux fait de modérer son effort, d'autres, croyant suivre son exemple, pourront se tromper plus gravement. En cherchant à marquer le point où il cesse d'être imitable, on ne perdra pas de vue le don du Ciel qui l'avait élevé si haut au-dessus de la fragilité ordinaire. On a beau dire qu'il n'y a pas de petites choses au service de Dieu, et que les plus chétives occupations y ont leur grandeur, encore faut-il qu'on les voie par leur grand côté, et c'est ce qui n'est peut-être pas constamment possible sans une intuition des réalités invisibles, qui est un don et un privilège de la grâce.

Ce don, Jean Berchmans en fut favorisé dans une mesure incomparable. Il ne ressemblait en rien à certaines âmes pieuses que l'on voit constamment affairées et préoccupées d'une prière à dire, d'une indulgence à gagner, d'une pratique de dévotion à remplir, et qui usent le meilleur de leurs forces dans des bonnes œuvres devenues des rites. Dans toute sa vie spirituelle si intense et si concentrée circule un

large souffle de liberté claire et joyeuse. Ce contraste, qui dérouté toutes les données de l'expérience profane, n'a été que bien rarement égalé dans les annales de la sainteté.

Pour tout dire en un mot, c'est par les vertus viriles, relevées par les plus aimables qualités, que Jean Berchmans est le modèle incomparable de ceux qui veulent servir Dieu de tout leur cœur sans chercher à s'écarter de la voie commune. La voie commune qu'il a suivie certes n'est pas celle de la vulgarité ; et elle n'est, pas plus que les autres sentiers qui mènent au ciel, semée de fleurs ; mais l'âme y est éclairée par la foi et soutenue par l'amour. Et il est assurément digne de remarque que, dans un genre de vie d'où les pieux excès de la mortification semblaient exclus, les forces du saint jeune homme se soient usées plus vite que celles de beaucoup d'illustres pénitents.



CHAPITRE VI

LA MORT

Jean avait abusé de ses forces pendant la dernière année de ses études. A peine avait-il terminé, en mars 1621, son examen sur toute la philosophie, qu'il avait dû se mettre à la préparation d'une soutenance publique, et durant ce rude travail, il ne s'était relâché en rien, bien au contraire, de ses exercices commandés et des pratiques de surérogation. Sa santé, encore florissante en apparence, était gravement compromise. Soit par l'effet de ce dépérissement, soit par une sorte d'avertissement intérieur, la pensée de la mort était entrée dans son esprit. Au lendemain d'un de ces succès dont s'enivrent si volontiers les ambitions juvéniles, il sentait plus fortement que jamais le néant des choses de la terre. Durant le mois de juillet on l'entendit à diverses reprises exprimer son désir d'aller à Dieu. Un de ses professeurs lui ayant

demandé s'il ne craignait pas la mort, il répondit : « Si j'en avais le choix, je voudrais faire d'abord une retraite de quelques jours ; mais même sans cela je mourrais volontiers. »

Le 31 du mois, recevant suivant la coutume le billet où étaient inscrites, avec le nom du patron du mois suivant, quelques sentences pieuses, il y trouva ce verset de saint Marc (xiii, 33) : *Videte, vigilate et orate ; nescitis enim quando tempus sit.* Ce fut pour lui un avertissement du ciel, et il alla annoncer joyeusement au père Piccolomini et à quelques autres que bientôt Dieu l'appellerait à lui.

On était dans la période des grandes chaleurs. Le 5 août, Jean eut une légère atteinte de dysenterie. Il n'y attacha aucune importance et partit avec les autres pour la maison de campagne. Après le dîner, il eut avec le père Octave Lorenzini, qu'il savait très versé dans l'histoire des origines de la Compagnie, un long entretien. Le sujet était de ceux dont il ne pouvait se rassasier de parler, et il multiplia ses questions sur les vertus des premiers pères.

Le lendemain, une soutenance de thèses devait avoir lieu au Collège des Grecs. Le préfet des études, qui ignorait l'indisposition du frère Jean, trouva tout naturel de déléguer, pour représenter le Collège Romain, le jeune lauréat qu'on avait

applaudi quelques semaines auparavant. Sans s'excuser, Jean, bravant la lourde chaleur de la saison, se rendit à la réunion. Il y prit la parole. La solidité et la clarté de son argumentation, relevée, comme toujours, par son exquise modestie, charmèrent à ce point l'auditoire, qu'on lui laissa la parole une heure durant. Cette séance le fatigua beaucoup, et le soir il ressentit les premières atteintes de la fièvre.

Le lendemain dans l'après-midi, le père recteur du Collège rencontra Berchmans. Frappé de sa pâleur et de son air défait, il l'envoya à l'infirmerie. Jean obéit aussitôt, sans prendre le temps de retourner à sa chambre. L'infirmier lui trouva si mauvaise mine, qu'il le fit mettre au lit sur-le-champ. Puis, comme pour faire parler son malade, il lui demanda ce qui allait arriver. Berchmans sourit : « Tout ce qu'il plaira à Dieu, répondit-il ; nous sommes entre ses mains. »

A la nouvelle que Jean était sérieusement indisposé, l'inquiétude commença à se répandre dans la maison. On put voir alors à quel point il était aimé et vénéré de tous ses confrères. Dans ce grand collège, où se pressait une si nombreuse population, ce n'était malheureusement pas un spectacle rare que la mort d'un jeune homme emporté à l'entrée de la vie. Mais

Berchmans avait conquis une telle place dans l'affection et dans l'admiration de tous, que la seule pensée qu'on pourrait le perdre mit toute la maison en émoi. Les progrès de sa maladie, et les moindres incidents furent notés jour par jour et heure par heure, avec le même soin pieux que s'il se fût agi d'un personnage du plus haut rang.

Lorsque son professeur de philosophie vint le voir, Jean lui rappela d'un air joyeux le texte de son patron du mois : « Prenez garde, veillez et priez ; vous ne savez pas quand viendra le moment. » Il espérait bien que le moment ne se ferait pas longtemps attendre.

La nuit fut agitée. Le lendemain, qui était un dimanche, la sainte communion fut apportée au malade. Jean voulait quitter sa couche et se prosterner à terre. On le lui défendit, et il se contenta de se mettre à genoux sur son lit. Il éprouva quelque soulagement, et passa une journée relativement tranquille, parlant de Dieu et des choses spirituelles avec ceux qui venaient lui rendre visite. Par crainte de la contagion, on avait recommandé de ne point s'approcher du lit des malades. Jean était le premier à avertir les visiteurs de se tenir à distance. Le soir, suivant le pieux usage du Collège Romain, des pères et des frères se présentèrent pour lui

refaire son lit. Jean appela l'infirmier, le pria de ne pas le permettre et de vouloir lui et son aide le faire lestement. C'était pour épargner à ses charitables confrères une besogne que la nature de son mal pouvait rendre désagréable.

Malgré ses efforts pour obéir à l'infirmier, qui lui recommandait de chercher à dormir, il n'y réussit point. Le jour suivant, d'après l'ordonnance du médecin, on lui apporta un médicament. Il le prit aussitôt, et se tournant vers un prêtre de ses compatriotes qui se trouvait alors près de son lit, il le pria de dire les grâces, comme après le repas.

La journée se passa péniblement; la maladie suivait son cours, et le soir il y eut un redoublement de fièvre. C'était la veille de saint Laurent, un des grands patrons de Rome; Jean demanda à l'infirmier s'il pouvait communier le lendemain. L'usage d'alors voulait que l'on portât la sainte communion aux malades le dimanche seulement. Tout en le lui faisant remarquer, l'infirmier ajouta qu'il obtiendrait sans peine une exception pour lui. « Non, répondit Jean, ne vous inquiétez pas de ce que je vous ai dit; faisons comme tout le monde. » Et il sacrifia ce saint désir avec la simplicité qu'il mettait à toute chose. En considération de ceux qui avaient la charité de venir le voir, il pria

l'infirmier de ne rien négliger pour entretenir la propreté; il voulait qu'on renouvelât l'air, dût-il lui-même en être incommodé.

Le danger ne paraissait pas imminent, bien que des traces d'inflammation pulmonaire eussent été constatées. Mais le lendemain, fête de saint Laurent, après une nuit pénible, Jean se trouva plus mal. Il était tellement affaibli qu'on fut obligé de recourir à des fortifiants toutes les quatre heures. Il ne cessa pas pour cela d'accueillir les visiteurs avec sa grâce habituelle, et, dit l'infirmier, c'était lui qui les consolait. Le soir de cette journée, le père recteur étant entré avec quelque pères, Jean les salua cordialement, puis se mit à parler des joies du paradis. Lorsque les autres se furent retirés, le père recteur lui demanda si, au cas où Dieu voulait le rappeler à lui, il y avait quelque chose qui pût le chagriner. « Non, mon père, répondit-il, si ce n'est peut-être la crainte que la charité entre la province de Rome et la nôtre ne s'en trouve un peu refroidie. Mon compagnon et moi, morts tous deux, on n'osera plus envoyer ici d'étudiants belges. Et ces relations, si conformes à l'esprit de la Compagnie, risquent d'être interrompues. Pourtant s'il plaît à Dieu que je meure, Lui sait bien ce qu'il fait. Quant à moi, je suis entièrement

résigné à la volonté divine ; mais si je consultais mes préférences, j'aimerais mieux partir que de rester. » Le recteur fut aussi édifié de cette réponse que désolé de la perspective de perdre un pareil trésor.

Vers minuit, ne pouvant dormir, Jean se mit à parler de Dieu. L'infirmier lui tâta le pouls, et le trouva très faible. « Je crois, dit-il, que vous ferez bien de communier demain matin. » — « En viatique ? » reprit le malade. — « Oui, répondit le frère, car il me semble qu'il y a peu d'espoir. »

Jean, comme transporté d'une joyeuse surprise se jeta au cou de l'infirmier et l'embrassa. Le bon frère ne put dominer son émotion et éclata en sanglots.

« Allons, mon frère, dit Jean gaiement, préparons-nous. Je vous assure que vous ne sauriez me donner une plus agréable nouvelle, ni me faire un plus grand plaisir. » Et saisissant son crucifix et son chapelet : « Seigneur, dit-il, voilà tout ce que je possède et tout ce que j'ai possédé en cette vie ; ne m'abandonnez donc pas, mon bon Jésus. » De plus en plus ému, l'infirmier se recommanda à ses prières, tout en l'engageant, par devoir, à modérer cette ardeur qui épuisait ses forces. Jean répliqua que rien ne lui faisait plus de bien à l'âme. Ensuite, il

le pria de prendre la plume, et lui dicta ce qui suit :

« Je demande pardon à mon très bon père général, et je me repens d'avoir été un si indigne fils de la Compagnie. Je remercie ma bonne mère la Compagnie de Jésus des grands bienfaits dont, malgré mon indignité, elle m'a comblé. Je remercie le père recteur et mes professeurs, le père François Piccolomini, le père Tarquin Galluzzi, le père Horace Grassi de toutes les peines qu'ils se sont données pour moi. Je remercie le père ministre et les frères infirmiers pour leur extrême bonté à mon égard. Je remercie ceux qui pendant cette courte maladie m'ont rendu visite. Je désire que mon matelas soit étendu à terre lorsque je recevrai la sainte Communion, et je voudrais que mes plus jeunes frères y assistent de loin ou de près. Comme je ne puis embrasser mes chers pères et frères, je prie le père Recteur de charger quelqu'un de le faire à ma place selon la coutume de la Compagnie. Je désire mourir revêtu de l'habit de la Compagnie. »

Ayant prié l'infirmier de remettre ce billet au père Recteur, comme il songeait à tout, il lui demanda encore de lui laver les pieds, par respect pour l'extrême-onction qu'il allait recevoir; puis il reprit ses affectueux colloques

avec Dieu. Vers trois heures il fit appeler le père recteur, qui arriva aussitôt. Jean lui parla longuement des affaires de son âme et demanda s'il convenait de faire une confession générale de tout le temps passé en religion. Ce ne fut pas l'avis du supérieur, et il fit simplement sa confession ordinaire.

Le recteur prit ensuite connaissance du billet écrit sous la dictée de Jean, lui accorda tout ce qu'il demandait, et donna l'ordre que les jeunes religieux fussent avertis à l'heure du lever d'avoir à se réunir à l'église pour escorter le Saint-Sacrement. Lorsque à quatre heures, au signal du lever, la communauté apprit la nouvelle, ce fut une désolation universelle, et tout le monde s'empressa de se rendre soit à l'église soit à l'infirmerie. Le père Corneille a Lapidé qui portait une vive affection à son jeune compatriote, voulut le voir seul, et lui demanda si aucun sujet d'inquiétude ou de tristesse ne troublait son âme à ce moment. Le front radieux, et ouvrant les mains, Jean répondit en souriant : « Absolument rien. » Ceux qui virent l'angélique jeune homme, couché par terre sur un matelas, revêtu de sa soutane, et entendirent les ferventes invocations qui sortaient de sa bouche, ne purent retenir leurs larmes. A quatre heures et demie, le père Recteur, entouré d'un

grand nombre de pères et de tous les jeunes scolastiques, entra dans la chambre du malade, portant le Saint-Sacrement. Au moment où, après avoir récité les formules rituelles, le recteur s'avança avec la sainte hostie, Jean se dressa vivement, se mit à genoux, et soutenu par deux assistants, il prononça ces paroles d'une voix qui trahissait l'ardeur de son âme : « Je proteste qu'ici présent est le Fils du Dieu tout-puissant et de la bienheureuse Vierge Marie; je proteste que je veux vivre et mourir véritable enfant de ma sainte mère l'Église catholique, apostolique et romaine; je proteste que je veux vivre et mourir véritable enfant de la bienheureuse Vierge Marie; je proteste que je veux vivre et mourir véritable fils de la Compagnie. »

Lorsque le malade eut achevé cette émouvante protestation, le père Recteur prononça les paroles du rituel : *Accipe, frater, viaticum corporis Domini nostri Iesu Christi*. A ce moment, tous les assistants prenant tout à coup conscience que le dernier espoir avait disparu, éclatèrent en sanglots. Ce fut, dit un témoin, une scène dont on ne peut se faire une idée à moins d'y avoir assisté.

Après avoir reçu la sainte communion, Jean inclina la tête, croisa les bras sur la poitrine et demeura quelque temps en action de grâces;

puis il exprima le désir de recevoir l'extrême-onction. On lui fit comprendre que rien ne pressait, et il se montra satisfait. Un peu plus tard le père Recteur lui demanda quand il désirait recevoir le sacrement. « Tout de suite, dit-il, tout de suite. »

La chambre se remplit encore une fois, et le père Recteur avait à peine commencé les prières, que de nouveau les larmes se mirent à couler; l'officiant, gagné par l'émotion, ne put proférer que des paroles entrecoupées. Seul Jean demeurait calme. Les mains jointes, les yeux fixés au ciel et tout entier à l'action sainte qui allait s'accomplir, il répondait d'une voix ferme aux prières.

Après la cérémonie, il demanda au père Recteur la permission de dire sa coulpe, c'est-à-dire de s'accuser publiquement de ses manquements et défauts. Il le fit suivant l'usage de la Compagnie, et très humblement. Le père Recteur lui ayant demandé s'il avait quelque autre désir à exprimer, il se pencha et lui dit à l'oreille : « Si votre Révérence le juge bon, dites à mes pères et frères que la plus grande consolation que j'éprouve en ce moment c'est que, depuis mon entrée dans la Compagnie, je ne me souviens pas d'avoir commis un péché véniel de propos délibéré, ni d'avoir volontairement transgressé

aucune règle ni aucun ordre de mes supérieurs. Mais je m'en remets à votre Révérence. » Il dit cela, ajoute le recteur qui raconte lui-même le fait, avec grande humilité et une entière indifférence, dans une pensée de zèle, pour inspirer l'estime de l'exacte observation des règles. Dans la même pensée le père Recteur n'hésita pas à répéter ces paroles à tous les assistants. Ceux-ci en furent profondément édifiés; mais ils sentirent surtout très vivement que ce candide aveu était l'adieu suprême. Si Jean n'avait pas été certain de mourir, jamais il n'aurait songé à parler ainsi.

Alors pour lui épargner la fatigue, le père Recteur voulut lui donner l'accolade au nom de la communauté; mais Jean obtint de faire approcher au moins ceux qui étaient là. Il fit d'abord signe au P. Piccolomini, s'entretint quelque temps avec lui, et toujours souriant, l'embrassa affectueusement; puis ce fut le tour de Jean-Paul Oliva et de tous ses jeunes condisciples; il parla à chacun comme s'il avait été en pleine santé, reçut leurs messages pour le ciel et avec beaucoup de simplicité leur donna divers avis spirituels. Son professeur de mathématiques, le P. Grassi, était resté le dernier. Jean se jeta à son cou et lui dit : « Mon père, cette nuit je me suis souvenu de la charité de

Votre Révérence, comme vous le prouvera le billet que j'ai dicté. Je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée pour m'instruire. » Vivement ému, le P. Grassi se mit à genoux, et demanda pardon à son saint élève de ne pas lui avoir témoigné toute la charité qu'il aurait dû et de ne pas avoir profité de ses exemples, le priant, lorsqu'il serait au ciel, de lui obtenir le don d'oraison. L'humilité du saint s'alarma de voir dans cette attitude un prêtre, son professeur. Il le pria instamment de se relever, lui promettant de porter sa demande auprès de Dieu.

Comme le P. Cepari l'avait quitté pour aller dire la messe, Jean se tourna vers le P. Piccolomini, qui était resté à son chevet, et lui dit : « Le père Recteur lutte pour moi comme Jacob. » A un autre moment il reprit : « Le père Recteur me fait la guerre ; mais il n'aura pas le dessus. J'ai peur que le père Recteur ne s'oppose à la volonté divine. » Et en effet, en revenant, le père Cepari lui dit : « Frère Jean, je me suis plaint un peu à Notre-Seigneur qui veut vous enlever si tôt. » Jean sourit et baissa les yeux sans répondre. Un second médecin fut appelé, le docteur Angelo Bagnarea qui, à la vue de tant de joyeux abandon et de sérénité, ne put cacher son émotion. « C'est, dit-il, un

autre saint Louis. Il faut à tout prix le sauver, Que vous êtes heureux, vous religieux, de pouvoir si allègrement attendre la mort. C'est un bonheur peu commun. »

Cependant les soins dont il se voyait l'objet causaient à Jean un autre sujet d'inquiétude. Pour un pauvre comme lui, tous ces remèdes étaient bien dispendieux. « Cette maladie coûtera cher, » disait-il, ajoutant que sa vie ne valait pas toute cette dépense. Il fallut calmer ses scrupules.

Ce jour-là le père Général vint également le visiter. Jean lui dit qu'il avait souhaité obtenir sa bénédiction; il le remerciait de ses soins paternels, et lui demandait le pardon de ses fautes. Le père Général eût été fort en peine de dire ce qu'il avait à lui pardonner. Son émotion le disait pour lui. Il bénit le malade et se hâta de sortir pour cacher les larmes qui le suffoquaient.

Pendant toute cette journée, la chambre ne désemplit pas, et l'on dut prendre des mesures pour restreindre le nombre et la durée des visites. Le mercredi soir, comme on s'attendait qu'il ne passerait pas la nuit, personne ne voulait se retirer. Sauf quelques-uns qui furent autorisés à veiller le malade, le père Recteur donna l'ordre à tous d'aller prendre leur repos; mais

ils se firent promettre par l'infirmier d'être avertis en cas de danger imminent.

Toute la nuit s'écoula dans une pénible insomnie. D'heure en heure l'affaiblissement augmentait. Le malade lui-même en suivait les progrès sans l'ombre d'émotion, accueillant, d'une répartie joyeuse, les réponses attristées de l'infirmier, qu'il interrogeait de temps en temps.

Un de ses compatriotes, le père Marc Van Doorne, était présent. Il proposa à Jean de faire un vœu à Notre-Dame de Foy : c'était une madone très vénérée en Belgique, où son sanctuaire attirait de nombreux pèlerins. Jean avait confiance en Notre-Dame de Foy, mais il ne désirait pas qu'elle le retînt sur la terre. Il accueillit la proposition sans enthousiasme et n'y consentit finalement que pour ne pas affliger son compatriote.

Comme on lui offrait de lui faire une lecture spirituelle, il indiqua lui-même le récit de la mort de saint Louis de Gonzague. A l'endroit où il est rapporté que saint Louis, durant sa dernière maladie n'avait donné aucun signe d'impatience, il se tourna vers son crucifix : « Seigneur, dit-il, si j'ai manqué en ce point, sans le savoir, pardonnez-moi. » Puis, entendant qu'à l'annonce de sa mort prochaine, saint

Louis avait dit le *Te Deum*, il voulut faire de même et pria les assistants de réciter avec lui l'hymne d'action de grâces.

L'infirmier lui ayant tâté le pouls, Jean demanda comment il le trouvait : « Nous approchons de la fin, » fut la réponse de l'infirmier. A partir de ce moment le saint malade ne voulut plus être servi de la main d'aucun prêtre, s'imaginant — à tort — qu'un prêtre, qui par inadvertance hâterait sa mort, encourrait par le fait l'irrégularité.

Alors il demanda son crucifix, et le livre des règles, qu'il se mit à feuilleter. Comme il n'y trouvait pas les règles des scolastiques, il pria qu'on lui donnât un exemplaire qui les contiât. Quand il l'eut reçu, il l'enlaça de son chapelet, le porta à ses lèvres avec son crucifix et serra ce faisceau précieux sur sa poitrine en disant, avec une ferveur extraordinaire : « *Haec sunt tria mihi carissima; cum his libenter moriar*. Ces trois objets sont ce que j'ai de plus cher ; avec eux je mourrai volontiers. »

A sa demande on lui lut ensuite, par intervalles, quelques-unes des sentences du petit livre où il avait collé, mois par mois, les billets lui désignant ses patrons mensuels, notamment celui qui avait paru lui annoncer sa mort prochaine. On récita encore les psaumes graduels. Le reste

de la nuit se passa sans autre incident, mais non sans souffrances.

Le jeudi, de grand matin, le père recteur vint prendre des nouvelles du malade, et lui ordonna de demander sa guérison, si c'était pour la plus grande gloire de Dieu. Jean obéit. « Frère Jean, ajouta le recteur, en récitant mon office — c'était l'office de saint Laurent — j'ai rencontré ces paroles qui semblent écrites pour vous : *Puer meus, noli timere, quia ego tecum sum, dicit Dominus. Si transieris per ignem, flamma non nocebit tibi, et odor ignis non erit in te; liberabo te de manu pessimorum et eruam te de manu fortium.* Mon enfant, ne crains rien, car je suis avec toi, dit le Seigneur. Si tu passes par le feu, il ne te nuira point et tu ne garderas même pas l'odeur de la flamme. Je te délivrerai des mains des méchants, et je t'arracherai aux mains des puissants. Tout cela, j'espère, se vérifiera en vous. » — « Moi aussi je l'espère, répondit Jean, mais par les mérites de la sainte Vierge. »

Laissé quelque temps à peu près seul, il ne cessa de s'entretenir avec Dieu par de courtes prières; on l'entendait répéter cette invocation qui lui était familière : « *Ne me deseras, Maria, ne me fallas; filius enim tuus sum, tu scis quia iuravi.* Ne m'abandonnez pas, ô Marie, ne me trompez pas; je suis votre fils, vous savez que je

l'ai juré. » Mais bientôt l'affluence recommença auprès du malade. Une des visites qu'il reçut ce jour-là fut celle du P. De Lugo — plus tard cardinal — qui, plein de confiance dans les prières de Jean, venait lui recommander une affaire qu'il avait fort à cœur.

Le bruit s'étant répandu en ville qu'un religieux d'une grande sainteté se mourait au Collège Romain, il fallut défendre la porte de l'infirmerie contre les étrangers. Des exceptions durent être faites en faveur de quelques amis ou insignes bienfaiteurs. Ils furent reçus avec l'exquise affabilité dont Jean ne se départait jamais, et ses réponses furent d'un à-propos étonnant. Parmi les étrangers que lui amena le P. Recteur se trouva un jeune rhétoricien qui venait de se présenter à la Compagnie et qui devait entrer au noviciat de Saint-André le jour de l'Assomption. « O que je suis heureux, dit Jean, d'avoir un nouveau frère. » Et lui prenant affectueusement la main : « Père Recteur, dit-il, voilà celui qui me remplacera. »

Ces visites continuelles fatiguaient le malade, et les supérieurs voulaient qu'on le laissât reposer. Mais lui, sachant que beaucoup de pères et frères attendaient à la porte et désiraient vivement le voir, demanda qu'on voulût bien les laisser entrer un à un. C'était la dernière fois qu'il les verrait

et pourrait leur parler. Cette consolation ne lui fut pas refusée. Alors commença le défilé de ceux qui voulaient lui dire adieu, se recommander à ses prières et lui demander quelque avis. Son extrême faiblesse ne l'empêchait pas d'écouter tout le monde et de répondre aux questions. A la plupart il faisait des recommandations d'une portée générale : la dévotion à la sainte Vierge, l'amour de l'oraison, l'observation des règles. Quelques-uns reçurent des conseils particuliers, conformes à l'état de leur âme, et s'étonnaient de l'extraordinaire clairvoyance que ces avis supposaient. D'autres reçurent quelque mandat spécial, tel que celui de défendre l'Immaculée Conception, de travailler au culte des saints de la Compagnie.

Ce qui frappa tout le monde c'est que ce jeune homme si humble, si modeste, si réservé, si plein de respect pour tous, grands et petits, et qui jamais ne s'était permis de donner des avis à n'importe qui, sauf quand il en était prié dans l'intimité, parla ce soir-là à tous avec une grande liberté, *tanquam potestatem habens*, et un tel accent d'autorité, que l'on avait le sentiment d'entendre Dieu parler par sa bouche.

Restait en dernier lieu ce jeune Hongrois, Nicolas Radkaï, son condisciple, qui lui confiait les secrets de son âme. Voulant donner à cet

ami, qui lui était particulièrement cher, une dernière marque d'affection, Jean le pria d'attendre que tous les autres fussent partis. Quand il le vit entrer, il le serra dans ses bras et lui dit : « Mon cher Nicolas, cette fois c'est mon dernier salut, je ne vous parlerai plus en ce monde. Vous savez que je vous ai toujours aimé ici-bas, je vous aimerai dans le ciel. » Radkaï le supplia de lui venir en aide et de lui obtenir plusieurs grandes grâces dont il avait besoin. Après quelques instants de réflexion, Jean leva les yeux au ciel et répondit : « Oui, mon cher Nicolas, je vous obtiendrai l'esprit d'oraison, l'esprit de chasteté et l'esprit de mortification. » Puis il l'embrassa deux fois et lui dit adieu. Le jeune homme ne pouvait s'arracher à cet entretien, et pria Jean de lui dire simplement s'il allait vraiment mourir. « Oui, mon cher Nicolas, dit Jean; demain matin certainement je mourrai ». — « Pourrai-je être présent? » — « Tâchez d'y être, » répondit Jean, et il lui donna une dernière fois l'accolade. « Je le suppliai alors, dit Radkaï, puisqu'il s'en allait ainsi, de me donner sa bénédiction. Il s'y refusa d'abord; mais j'insistai au nom de notre amitié déjà ancienne. Il céda, éleva la main, me bénit deux fois en souriant, et me remercia de lui avoir prêté, durant sa maladie, un reliquaire de nos saints; il désira le garder, pour

y trouver force et consolation jusqu'à la fin. »

Voyant ce concours extraordinaire, et le respect que tous, y compris les prêtres, témoignaient au malade, le père Recteur craignit qu'il ne fût tenté de vaine complaisance. Il fit donc sortir tout le monde et lui dit : « Mon cher frère, vous pouvez être exposé, en ce moment, à deux tentations du démon : l'une contre la foi, l'autre contre l'humilité. Il faut vous armer contre l'une et l'autre ». — « Mon père, répondit Jean, grâce à Dieu je me sens assez armé du côté de la foi. Contre la vaine gloire, le père spirituel vient de me prémunir excellemment, pour le cas où la tentation se présenterait. »

Ce n'est point de ce côté qu'il eut à soutenir le combat qu'il appréhendait, car il était persuadé que le démon viendrait le tenter. Le soir, quand tout le monde se fut retiré, il pria le P. Gaudt qui était resté auprès de lui de l'assister cette nuit encore, « *quia hac nocte agitur de summa rei*, ajouta-t-il, cette nuit, toute l'affaire doit se décider ». Et il avait dit à d'autres : « Cette nuit j'aurai à lutter. »

A 9 heures du soir, les corridors et les chambres voisines étaient pleins de monde. Tous voulaient assister aux derniers moments du saint. On croyait qu'il ne passerait pas la nuit, mais il assura qu'il ne mourrait que dans la matinée.

Le supérieur renvoya les assistants et promit de les réveiller en cas d'alerte. En se retirant, son professeur lui dit : « Allons, frère Jean, attendez-nous, et ne partez pas en mon absence. » — « N'ayez aucune crainte, répondit Jean, vous assisterez à mon départ. »

Quelqu'un ayant dit que, vu la nature du mal, Jean mourrait probablement en parlant, le malade l'entendit : « Il en sera ainsi, dit-il, car j'ai demandé à Dieu ou de mourir sur les champs de bataille au service des soldats qui, en Flandre, combattent les hérétiques, ou bien, avec toute ma présence d'esprit, en parlant. Je ne doute pas que cette seconde grâce ne me soit accordée. » On lui donna du bouillon. Il en goûta : « Mon frère, dit-il, c'est assez. Ce n'est plus le moment de manger, mais de prier. »

Vers dix heures, à la demande de Jean, on récita les prières de la recommandation de l'âme; il voulut qu'aux litanies on ajoutât les noms des bienheureux de la Compagnie, ceux du P. François de Borgia, du P. Joseph Anchieta et du frère Alphonse Rodriguez, qui devait arriver aux suprêmes honneurs le jour où Jean fut canonisé lui-même.

Après avoir essayé en vain de prendre un peu de repos, il se mit à chanter joyeusement l'*Ave maris stella*, et après la première strophe il passa

aussitôt au *Monstra te esse matrem*. L'infirmier lui recommanda de ne pas se fatiguer, mais il répondit que cela ne le fatiguait point et qu'il fallait y aller joyeusement. Et il demanda de nouveau des prières, car il redoutait les tentations du démon.

L'épreuve ne se fit pas attendre. Vers une heure de la nuit, le P. Gaudt qui s'était retiré un instant dans la chambre voisine, entendit la voix du malade. Il entra aussitôt, et trouva Jean, assis sur son lit, le visage altéré, agitant les bras et s'écriant : « Non, je ne ferai pas cela. Moi vous offenser, Seigneur? Marie, jamais je n'offenserai votre Fils! Arrière; je ne le ferai pas. J'aime mieux mourir mille fois, dix mille fois, cent mille fois, un million de fois. » Puis encore : « Arrière, Satan, je ne te crains point. »

Les assistants se mirent à prier et à asperger son lit d'eau bénite. « Voilà mes armes », s'écria Jean en saisissant son crucifix, son chapelet et ses règles. Il ouvrit le livre et se mit à en parcourir les titres. Arrivé à la formule des vœux de scolastique, il la récita pieusement, et, ce qui montre que sa présence d'esprit était entière, il passa, comme n'ayant plus de sens pour lui, ces mots *ut vitam in ea perpetuo degam*.

Vers deux heures, le danger parut imminent et l'on courut avertir le père Recteur et quelques

autres pères. Le père Recteur lui suggéra quelques pieuses invocations : *Doleo Domine. Credo Domine. Spero Domine. Amo Domine*, et lui fit répéter plusieurs fois : *paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*. Il lui donna une dernière absolution, et rejoignit les autres pères dans la chambre voisine, où on lui rendit compte des incidents de la nuit. En rentrant dans la chambre du malade, il le trouva privé de la parole. Jean était étendu immobile ; il avait relevé les genoux, et y appuyait, afin de mieux le voir, le trophée des trois objets chers à son cœur. On se mit en prières, et lorsqu'on lui suggérait quelque sentiment pieux, il montrait sa satisfaction par le mouvement des paupières.

L'assurance donnée par Jean qu'au dernier moment il parlerait encore allait-elle être démentie ? Quelques-uns le craignaient. Mais vers 5 heures le père Piccolimini, ayant remarqué chez le malade un léger mouvement des lèvres, demanda s'il désirait quelque chose. Jean répondit avec effort : « Je voudrais pouvoir parler. » Le père lui dit de prononcer mentalement le nom de Jésus, s'il ne pouvait le faire de vive voix. Jean redoubla ses efforts et parvint à prononcer et à répéter le nom de Jésus. A partir de ce moment il recouvra la parole. « Jean, lui dit le père Recteur, il est temps que

j'aille dire la messe ; mais attendez, pour mourir, que je sois revenu. » Il répondit qu'il ferait ainsi.

Mais à peine le recteur était-il sorti, qu'on vit reparaître sur le visage de Jean et dans ses mouvements le trouble qui l'avait agité quelques heures auparavant et on l'entendit crier : *Hoc non feci voluntarie, non feci volenter ! veniamus domum, veniamus domum.*

— « Jean, lui dit le P. Piccolomini, écoutez-moi, et ne dites que ce que je dirai moi-même : *Credo, Domine. Spero Domine. Amo Domine.* » Jean répétait ces paroles mais d'un air visiblement distrait, et se remit à dire, d'une voix pleine d'angoisse : *Veniamus domum ! non feci volenter, eamus domum !* Le père alors éleva la voix : « Jean, dit-il, jusqu'ici vous m'avez toujours obéi ; écoutez-moi donc comme vous avez toujours fait, ne prêtez attention qu'à mes paroles, et n'en dites pas d'autres. » Chose étonnante, dit le père Cepari, à l'instant sur cet ordre, le saint jeune homme retrouva la tranquillité, et d'un visage épanoui et serein, sans plus s'arrêter à ces pensées troublantes, il répéta les pieuses invocations qui lui étaient suggérées.

On ne devina pas d'abord la cause de son trouble. Mais lorsque, après la mort du saint,

on connut l'histoire du religieux tenté de se retirer chez les Chartreux et sauvé par Berchmans, on ne douta point qu'il n'y eût une connexion entre le pénible incident de la nuit et cet acte de charité dont l'ennemi du salut chercha sans doute à lui faire un sujet de remords.

Après cette lutte, son regard sembla chercher quelqu'un. Le père Piccolomini lui demanda : « Jean, qui voudriez-vous ? le père Recteur ? votre confesseur ? » — « Le révérend père Recteur, répondit-il » Celui-ci arriva bientôt. Jean avait à lui dire qu'il était heureux d'avoir obéi en l'attendant, et combien il désirait l'avoir à ses côtés au moment de la mort qui approchait. Il demanda qu'on récitât les litanies de la sainte Vierge, auxquelles il répondit : *ora pro me*, inclinant la tête aux invocations *sancta Virgo virginum*, et *Mater castissima*. Ensuite ce furent les litanies de ses patrons du mois, dont il s'efforça de répéter exactement les noms. Peu à peu ses réponses aux prières s'espacèrent ; les noms de Jésus et de Marie furent les derniers qui sortirent de sa bouche, et tandis que [ses yeux fixaient l'image] du crucifix, qu'il n'avait cessé de tenir en main, avec son rosaire et son livre de règles, il rendit son âme à Dieu.

CHAPITRE VII

LA GLOIRE

A ne considérer que par les dehors la destinée si brusquement interrompue de Jean Berchmans, voici ce que devait amener le cours ordinaire des choses : le tribut de regrets une fois payé à sa mémoire, son souvenir devait ne point tarder à s'effacer, comme celui de tant de jeunes gens, enlevés à la fleur de l'âge, et qui, après avoir donné de grandes espérances, n'ont eu le temps d'en réaliser aucune. A peine la génération qui les a connus et pleurés a-t-elle disparu, que déjà personne ne se souvient plus de ceux qui n'ont fait dans la vie qu'une brillante mais éphémère apparition. Il devait en être ainsi de Jean Berchmans, dont la vie a été simplement la préparation à un travail qui n'a jamais été commencé, un grand effort sans résultat, une série de sacrifices qui n'ont pas atteint leur but.

Et pourtant qui oserait dire que cette vie a

été stérile? Qu'une longue carrière passée dans l'enseignement, dans la recherche scientifique, dans le saint ministère eût été plus féconde? Voilà trois cents ans que ce jeune homme a disparu de la scène du monde. Pourrait-on affirmer que depuis lors il s'est passé un seul jour sans que son exemple ait fait naître dans les âmes de saintes pensées et de généreux désirs, encouragé quelque bonne volonté, excité de saintes émulations? Sa mémoire, loin de tomber en oubli, n'a cessé de grandir et de s'étendre dans le respect et la vénération des fidèles.

Lorsque, selon l'usage, la cloche du Collège Romain annonça que Jean venait de quitter ce monde, les professeurs et les élèves étaient en classe. Ce fut une vive émotion, non seulement parmi ses compagnons d'âge, mais dans la maison entière, où il était aimé et admiré de ceux-là même qui n'avaient guère eu de relations directes avec lui. Les professeurs s'interrompirent pour faire l'éloge du défunt, et bien des larmes coulèrent. Entre tous le futur patriarche d'Éthiopie, le père Diego Seco, alors professeur de théologie, se distingua par l'accent ému qu'une douleur vraie lui inspira. Dans le témoignage qu'il laissa, en quittant Rome pour aller rejoindre sa mission, on relève ces paroles : « Quand

après la bienheureuse mort de Jean, j'ai dû célébrer les trois messes prescrites pour les défunts de la Compagnie, je les ai dites en l'honneur de la Sainte Vierge, pour remercier Dieu d'avoir appelé au ciel un serviteur si digne d'Elle. Je suis persuadé que je ne pouvais, sans faire injure aux promesses divines, prier pour l'âme de celui dont la vie innocente avait été couronnée par une si heureuse mort, et dont toute la conduite m'avait paru comme entièrement conforme aux lois de Dieu et à nos règles. Je suis aussi sûr qu'il jouit au ciel d'une grande gloire que si je l'y voyais de mes yeux. »

Ceux qui n'étaient point retenus en classe, accouraient auprès du lit funèbre, pour baiser les mains du saint jeune homme et se recommander à ses prières. Tous, en se retirant, voulaient emporter quelque souvenir. Leur dévotion n'était pas aisée à satisfaire. Il y avait trois jours que la cellule de Jean avait été complètement dévalisée, et l'on en venait à se disputer, comme des reliques, des lambeaux de vêtements ou de chaussures. Après la classe, les étudiants du Collège accoururent à leur tour pour rendre les honneurs à la dépouille mortelle de leur saint condisciple. Il ne fut pas possible de les admettre, mais c'est par eux que se répandit dans Rome la nouvelle qu'un saint venait de mourir.

Ces manifestations réclamaient des mesures de prévoyance. Le recteur du Collège convoqua son conseil, et il fut décidé que le corps ne serait pas déposé dans la sépulture commune ; qu'à l'église, durant les funérailles, quatre pères seraient chargés de garder le catafalque contre toutes les tentatives d'une dévotion indiscrète, et enfin, qu'un peintre serait appelé pour reproduire sur la toile les traits de Berchmans. C'est ce qui fut fait. On nous apprend à cette occasion que, malheureusement, l'artiste chargé du portrait se trouva inférieur à sa tâche.

Le corps fut exposé à l'église, qui resta provisoirement fermée. Des religieux et des séculiers furent d'abord introduits par une porte latérale. En un instant les fleurs qui couvraient le corps saint disparurent, puis le crucifix et le chapelet, la barrette, les souliers. Lorsqu'au moment de la cérémonie, la porte principale fut ouverte, un flot de peuple se précipita dans l'église. L'office des morts commença dans le recueillement. Mais peu à peu les assistants s'approchèrent, se mirent à baiser les mains du défunt, à le toucher de leurs chapelets, à couper des lambeaux de ses vêtements. Il s'ensuivit un tumulte, dont la piété un peu instinctive de ces âges de foi ne sentait pas toute l'inconvenance. Les quatre gardiens furent débordés. Six autres pères, venus

à leur secours, ne suffirent pas à rétablir l'ordre. La foule mit en pièces le drap mortuaire dont on avait essayé de couvrir le corps et peu s'en fallut que celui-ci ne glissât du catafalque.

L'office terminé, on s'empressa de fermer l'église, et les confrères de Berchmans purent s'approcher à leur tour. On regrette de devoir dire que, chez eux aussi le respect fut moins fort que le désir de s'assurer quelque souvenir de leur saint compagnon. Si l'on en croit le frère infirmier, les vêtements du mort qu'il avait déjà fallu remplacer, durent être renouvelés une seconde fois. Cet entraînement général, même en ce qu'il a d'un peu excessif et indiscret, montre combien fortement la croyance en la sainteté de Jean s'était déjà emparée de tous les esprits.

Au cours de la nuit suivante, après que le visage eut été moulé, on procéda à l'autopsie. Le cœur fut mis à part et embaumé. Puis on reporta le corps à l'église. Le lendemain, dès que s'ouvrirent les portes, les scènes de la veille furent sur le point de recommencer. Il fallut transporter le catafalque dans une chapelle fermée par une grille, puis à la sacristie, où l'on n'admit qu'un public de choix. Le soir le cercueil fut déposé dans la chapelle de Saint-Louis, et de là dans la chapelle de la Sainte-Croix, où le corps de saint Louis avait reposé durant quelques

années. En présence des communautés de Rome, réunies au Collège, le père Piccolomini prononça l'éloge du défunt.

Le P. Corneille a Lapidé raconte l'impression qu'il rapporta des funérailles de son regretté compatriote. « On continue, dit-il, à demander des reliques, et beaucoup de personnes assurent avoir obtenu par elles diverses faveurs. Mais j'estime davantage le parfum de piété que depuis la mort de Jean on respire au Collège Romain et que Dieu semble y avoir répandu pour attester ses mérites. Pour moi, qui suis dur aux larmes, je n'ai pu contenir les miennes à l'église, en voyant son visage, et je fus obligé de détourner les yeux pour pouvoir continuer l'office des morts. Souvent son image se présente à mon esprit. Le jour comme la nuit, je crois le voir devant moi, et loin d'éprouver de la frayeur, je me sens animé à la joie spirituelle et à mieux servir Dieu. Il m'est impossible de prier pour lui, c'est à lui que je demande de prier pour moi et d'obtenir que mon âme soit réunie à la sienne. Puissé-je vivre de la vie de Jean et mourir de sa mort. Il en est beaucoup qui ne peuvent se rassasier de parler de lui. Que Dieu nous accorde de ne pas l'oublier et d'avoir toujours en lui un modèle et un sujet d'émulation. »

Cependant l'exubérance assez imprudente de

ces démonstrations avait dès l'abord attiré l'attention du père Mutius Vitelleschi, général de la Compagnie. Il résolut d'y couper court pour éviter toute espèce d'empiètement sur une décision qui appartenait à l'Église. Par lettre du 15 août, il prescrivit au recteur du Collège Romain d'imposer à tous ses subordonnés la plus extrême réserve dans leurs paroles et dans les manifestations de leur pieux souvenir. Il défendit de donner aux séculiers aucune relique ou rien de ce que le frère Jean avait eu à son usage.

« Je prie du reste la divine Majesté, dit en terminant le père Général, de prodiguer ses bénédictions à tout le Collège, de sorte qu'en chacun de ses habitants resplendissent la modestie, la régularité et les autres vertus du frère Jean ; qu'ils soient comme ses portraits et ses reliques vivantes. »

Mais l'élan était donné, et rien ne réussit à l'arrêter. Un mois et demi après la mort de Jean, le P. Grassi constatait que sa tombe n'avait pas cessé d'être ornée de fleurs, et l'année suivante, il en était encore de même : « On a toujours continué, dit-il, à répandre des fleurs sur son tombeau, et d'y placer des ex-voto. Moi, par ordre des supérieurs, je faisais enlever et porter ces ex-voto à la sacristie. Mais il en venait toujours d'autres ; la dévotion s'est maintenue et se

maintient encore. Le jour de son anniversaire, de braves gens ont envoyé des cierges pour l'autel de la chapelle où il repose, avec des fleurs, comme s'il s'agissait de l'autel d'un saint. Tout cela en dépit des efforts que je me suis imposé, en qualité de préfet d'église, pour modérer la ferveur et la dévotion de ces personnes. »

La nouvelle de la mort de Jean parvint bientôt en Belgique. Elle y produisit d'abord une douloureuse émotion, suivie, comme au Collège Romain, d'un renouvellement extraordinaire de l'esprit religieux, non seulement parmi ses anciens compagnons, mais parmi tous les membres de la Province Flandro-Belge. Le jeune saint qu'elle avait perdu commençait son apostolat d'outre-tombe.

Un peu plus tard le père Marc Van Doorne, qui avait assisté Jean dans sa dernière maladie, revenait au pays. Outre ses souvenirs personnels et ses récits de témoin oculaire, qui étaient écoutés partout avec une pieuse avidité, il rapportait une relique insigne, le cœur de Berchmans, qu'il avait reçu du père Cepari, il faut le dire, un peu en fraude des instructions du père Vitelleschi. Ce précieux trésor, convoité par le noviciat de Malines, qui se croyait un droit spécial à le posséder, fut déposé au Collège de Louvain, où il se trouve encore. La contestation qui s'en-

suivit fut portée devant le père Général, qui eut ainsi le déplaisir d'apprendre qu'on avait contrevenu à ses ordres. Il en exprima son mécontentement dans une lettre, où il se plaignait de ce que la relique eût été portée en Belgique à son insu, et reçue avec des démonstrations telles qu'on n'en eût pas fait davantage pour un saint canonisé

Comme s'il devait être prouvé encore une fois que les hommes essayeraient inutilement de tenir sous le boisseau la lumière que Dieu voulait manifester, rien ne réussit à comprimer l'élan de la piété publique. Ceux qui, par obéissance, tâchaient de le contenir, furent obligés de le suivre.

En Belgique, comme à Rome, la dévotion à Jean Berchmans n'avait pas tardé à se répandre au dehors, et dès 1624 le père Guillaume Bauters pouvait écrire au père Cepari : « Depuis si peu de temps qu'il nous a quittés, déjà douze de nos meilleurs graveurs d'Anvers ont publié son portrait. Il s'est vendu plus de trente mille de ces belles gravures, et je ne parle pas de la multitude des images d'un moindre prix qui se trouvent dans les mains du peuple. »

Il était impossible que la cause d'un serviteur de Dieu, canonisé par la voix populaire dès le lendemain de sa mort, ne fût promptement intro-

duite en cour de Rome. Rien ne semblait s'y opposer, car, dès l'année 1622, le procès ordinaire fut commencé. A Rome on entendait trente-six témoins; l'année suivante une enquête analogue fut ouverte à Anvers; en 1625 le P. Virgile Cepari fut établi postulateur de la cause.

Survinrent les décrets d'Urbain VIII, qui exigeaient un intervalle de cinquante ans entre la mort d'un serviteur de Dieu et l'introduction de sa cause. Lorsque, ce long délai passé, on voulut reprendre celle de Jean Berchmans, une question de forme, conséquence d'un décret d'Innocent XI, amena un nouvel ajournement. Plus de soixante ans s'écoulèrent jusqu'à ce que, sous Benoît XIV, qui revisa la législation d'Innocent XI, la commission d'introduction de la cause, pût être définitivement signée, en 1745.

Les diverses enquêtes, dont celles qui concernaient la validité du procès de 1622, traînèrent en longueur. Puis la suppression de la Compagnie de Jésus interrompit les discussions.

Mais le souvenir du saint jeune homme était de ceux que nul événement ne saurait éteindre, et dès 1830, la cause fut reprise, et aboutit enfin. Le bref de béatification du vénérable Jean Berchmans fut signé par Pie IX le 9 mai 1865, et la cérémonie d'usage eut lieu à Saint-Pierre le 28 du même mois. Restaient les honneurs suprêmes

que l'Église réserve aux saints. Notre bienheureux ne les attendit pas longtemps. Le 15 janvier 1888, le pape Léon XIII procéda à la canonisation solennelle du bienheureux Jean Berchmans, de deux autres bienheureux de la Compagnie de Jésus, Pierre Claver et Alphonse Rodriguez, et des bienheureux fondateurs de l'Ordre des Servites.

Cinq ans après la mort de notre saint, le cardinal Ludovisi fit commencer la construction de la grande église de Saint-Ignace qui remplaça l'ancienne église du Collège Romain. Après avoir visité les grandes basiliques de la Ville éternelle, celles où tout le peuple chrétien se donne rendez-vous, il n'est pas un jeune homme qui passera devant ce temple somptueux sans en franchir le seuil. Ses regards y seront attirés, par deux autels magnifiques qui se font face de part et d'autre du transept : sous l'autel de droite repose Louis de Gonzague, prince du Saint-Empire ; sous l'autel de gauche, Jean Berchmans, fils d'un artisan de petite ville, presque un enfant du peuple. Le pèlerin ne s'arrêtera pas au vain problème de se demander lequel des deux est aujourd'hui plus grand devant Dieu et plus vénéré par la piété des fidèles. Tous deux ont mérité également de lui être proposés en

exemple, par l'héroïsme de leur innocence et l'ardeur de leur piété. Mais si Louis de Gonzague l'étonne et peut-être l'intimide par l'éclat un peu altier des grandeurs dont un reflet lui est resté dans l'humilité religieuse, qu'il se tourne vers Jean Berchmans. Là il trouvera une vertu simple et modeste, qui n'est sortie de la condition commune que par sa fidélité surhumaine à en accepter tous les devoirs. Il l'invoquera comme il demanderait secours au plus affectueux, au plus simple, au plus accueillant des compagnons de sa jeunesse. Et il se relèvera meilleur de sa prière parce qu'il aura reconnu quelque chose de lui-même dans la vie et dans l'âme d'un saint.

TABLE DES MATIERES

	Pages.
PRÉFACE.....	v
INTRODUCTION.....	i
CHAPITRE PREMIER. — L'adolescent.....	9
CHAPITRE II. — Le novice.....	31
CHAPITRE III. — L'étudiant.....	53
CHAPITRE IV. — Le religieux.....	75
CHAPITRE V. — Vie intérieure.....	103
CHAPITRE VI. — La mort.....	133
CHAPITRE VII. — La gloire.....	159

- Saint Ignace de Loyola** (1491-1556), par Henri JOLY.
Dixième édition. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Saint François de Borgia** (1510-1572), par Pierre SUAU.
Troisième édition. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- La Sainte Vierge**, par RENÉ-MARIE DE LA BROISE. *Onzième édition.* 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Sainte Jeanne d'Arc**, par L. PETIT DE JULLEVILLE, *Quinzième édition.* 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Le Bienheureux Curé d'Ars**, patron des curés français (1786-1859), par JOSEPH VIANEY. *Trente-deuxième édition.* 1 vol. in-12..... 3 fr. 50
- Saint François Régis**, apôtre du Vivarais et du Velay (1597-1640), par JOSEPH VIANEY. *Quatrième édition.* 1 volume in-12..... 3 fr. 50
- Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux**, par l'abbé E. VACANDARD, docteur en théologie, aumônier du Lycée de Rouen. Ouvrage couronné par l'Académie française et honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII. *Sixième mille.* 2 vol. in-12, ornés d'un portrait de saint Bernard, d'un plan de Clairvaux, d'après Dom MILLEY, et d'une carte des environs de Clairvaux, d'après CASSINI..... 16 fr.
- Vie de saint François de Sales**, évêque et prince de Genève, par M. HAMON. *Trente-huitième mille. Nouvelle édition entièrement révisée* par M. GONTHIER, chanoine d'Annecy, et M. LETOURNEAU, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8, avec de nombreuses illustrations..... 24 fr.
- LE MÊME OUVRAGE. *Nouvelle édition abrégée.* 1 vol. in-12. 6 fr.
- Un compagnon de Péguy : JOSEPH LOTTE** (1875-1914). *Pages choisies et notice biographique*, par PIERRE PACARY. Préface par Mgr Pierre BATIFFOL. *Troisième édition.* 1 volume in-12..... 6 fr.
- Philippe Gonnard : Réflexions et lectures de Claude Lefilleul**, professeur. Préface par GEORGES GOYAU. Notice par RENÉ GONNARD. *Troisième édition.* 1 vol. in-12..... 5 fr.
- Pages choisies de Montalembert**, par VICTOR BUCAILLE, avec *Lettres inédites*. Introduction par GEORGES GOYAU. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12..... 7 fr.
- Méditations et Prières**, du Cardinal NEWMAN, traduites par MARIE-AGNÈS PÉRATÉ, avec une *étude sur la piété de Newman*, par HENRI BREMOND. *Huitième mille.* 1 volume in-18..... 5 fr.

BX

4700

B47 D4

Delehayz

St. Jean Berchmans

963280

APR 4 1955 Out. Dep't

JUL 13 1955

U. Grynli

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 898 622

BX

963280

4700

Delehay

B47D4

St. Jean Berchmans

APR 4

1955 Oct. Dep't. *W. J. J. J. J.*

BX4700

963280

B47D4

SWIFT HALL LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 898 622